

La Sorcière d'Aon

Cestdoncvrai

25 avril 2018

La Fédération des Enchanteurs
La Sorcière d'Aon
Cestdoncvrai
CC-BY-SA-NC 4.0
Version 1 – 25 avril 2018

Table des matières

1	À la maison	3
2	Avant de partir	7
3	Le port d'Odet	11
4	Hostilités	13
5	Pactiser ?	17
6	Scooty	21
7	Sur la route d'Aon	23
8	Police Magique Fédérale	25
9	Blanc	27
10	Rakabat	29
11	Si c'était à refaire	31
12	Kentigern	33
13	Le Chalet	35
14	La Confrérie	37
15	Le témoin de promesse	39
16	Grandiose	41
17	Indécemment confortable	43
18	Les danseurs	45
19	Kurt	47
20	Intervention	51
21	Les batisseurs	55
22	Loukez	57
23	Seule	61
24	Malo	65

25 Dysphorie	69
26 Alan	73
27 La première cuvée	75
28 Une Hohenhoff	79
29 Une question de profit	81
30 Corruption	83

CHAPITRE 1

À la maison

Cette année encore, les enfants d'Aon chausseraient leurs patins pour jouer sur la mer gelée bien avant le solstice d'hiver. Le froid envahissait le port et le fleuve. L'herbe se couvrait d'une pellicule blanche, les rives cristallisaient et les boueuses routes de terre du village durcissaient.

Maisonnets en pierre, bâtisses aux toits de chaume et hangars, frileusement groupés autour de l'unique embarcadère, défiaient le rude climat avec sérénité. La brise océane noyait le bourg de ses embruns salés et emportait au loin la fumée des foyers. On jetait une brassée de sarments pour raviver le feu, les cheminées crachaient de plus belle pour tenir au chaud les logis de la petite communauté. Le froid, malgré l'insistance de ses assauts précoces, s'arrêtait aux carreaux des fenêtres qu'il fardait de givre.

Seules celles des Elfric restaient immaculées.

La demeure du bout de la rue n'était pas une maison ordinaire. Il y faisait bon et clair, sans l'artifice d'un brasier. La cheminée ne fumait jamais, même dans les périodes les plus glaciales de l'hiver. La nuit, les flammes des bougies ne tremblaient pas à travers les vitres et la lumière ne faiblissait pas quand les générateurs tombaient en panne.

Dans la cuisine, deux amies discutaient depuis maintenant des heures. Entre elles trônaient un bébé et deux tasses, encore maquillées de reste de chocolats chauds. Installée sur les genoux d'Amalia, Abby observait le vieux stylo qu'elle aimait prendre, mâchouiller et perdre un peu n'importe où. Sa mère l'avait retrouvé et l'agitait entre deux doigts.

Wilma écoutait attentivement Amalia relire ses notes, jetées sur une feuille recouverte de sa fine écriture. Ce soir, plusieurs Yasards de la Congrégation Atlantique se réunissaient au port d'Odet. Les deux amies comptaient s'y rendre pour participer aux débats. Le sujet qui les préoccupait concernait la politique d'accès à la côte et en particulier les entrées du réseau sorciers.

La jeune mère reposa son bic et bâilla discrètement en tournant le regard vers sa fille. La gamine de neuf mois lui ressemblait : elle se montrait déjà colérique et manipulatrice. Le petit monstre avait gardé ses parents éveillés une grande partie de la nuit.

« Tu es certaine que tu ne veux pas aller faire une sieste ? répéta Wilma.

— Non, ne t'en fais pas. Elle se fatiguera avant moi. »

Avec le débat qui l'attendait, elle aurait dû dormir, mais Cédric s'était levé aux aurores. Malgré les cernes sous ses yeux, il assurait la permanence au magasin dès six heures. Le matin restait le moment le plus important de la journée, celui où les ouvriers des chantiers emportaient leur ration pour midi. Il en profitait pour troquer d'autres denrées alimentaires. S'il travaillait à l'épicerie, sans repos, la jeune mère n'avait aucune raison de se ménager.

La gamine prit soudain part à la conversation des adultes avec force balbutiements. Elle émit une litanie enthousiaste de « bah » et de « beh ». Amalia passa les doigts dans ses cheveux châtain avec un sourire amusé. Elle retrouvait dans leur teinte exactement la même couleur, les mêmes reflets, les mêmes mouvements que dans les siens. L'enfant se calma et s'appuya sur sa mère en fixant Wilma.

Amalia réalisa un geste ample et machinal du bout du bras. Le bijou qui sertissait sa main d'un fin liseré d'Iris scintilla et la casserole, où le lait était maintenu à température idéale, vola jusqu'à elles. Wilma s'occupa de verser une cuillère de poudre noire dans leurs tasses.

« Je n'en reviens toujours pas de boire du chocolat chaud ici... Si on savait que tu possèdes cela...

— Eh bien, si quelqu'un l'apprend, je l'inviterai à venir boire une tasse chez moi », répondit son amie sans s'inquiéter.

Amalia se releva et déposa Abby dans son parc. Lorsque l'enfant tentait de s'en échapper, il activait

un charme bleuté qui la gardait en sécurité. Ces derniers mois, la petite s'était retrouvée par magie à des endroits tout à fait improbables. Au-dessus d'une armoire, au fond du jardin, en dessous du canapé, enfermée dans une pièce de l'intérieur... ça rendait ses parents absolument fous.

« Tu voudras que je t'en ramène de Stuttgart ? demanda Amalia.

— Non. Merci. Je suis déjà contente d'en boire maintenant. »

Wilma était une jeune femme très fine, musclée, accoutumée aux tâches physiques. Elle participait à la construction des bateaux, au port. À vingt et un ans, elle travaillait depuis six ans sur les chantiers.

« Vous, les sorciers, vous n'êtes pas habitués à vous priver, continua-t-elle. Je ne veux pas en profiter alors que le village se bat pour faire des réserves.

— Ce n'est qu'un paquet de chocolat, tu sais, souffla Amalia avec un sourire ironique.

— C'est un paquet de chocolat en poudre, du café, du tabac, du shit, des fruits exotiques, des épices rares... »

La sorcière haussa les épaules et reprit sa place. Elle attrapa la boisson avec un petit merci. Un silence de plusieurs minutes plana dans la cuisine. Elles dégustaient le breuvage.

« Tu es certaine de vouloir y aller, ce soir ? » s'inquiéta à nouveau Wilma en posant sa tasse vide devant elle.

La sensation glaciale du doute fit frissonner Amalia et son cœur se serra d'une impression désagréable et angoissante. Wilma avait peur pour elle.

« Merlin, tu ne vas pas recommencer, grogna la sorcière. Oui ! J'en suis certaine ! »

Elle repoussa l'appréhension transmise par son amie et, d'un vif geste de main, coupa court à ses objections.

Bien sûr que les pêcheurs du port l'incommoderaient de leur haine ! Bien sûr que leur ressenti face aux enchanteurs s'immiscerait dans ses veines. Elle sentait déjà son corps vibrer sous la violence de leurs sentiments. Mais reculer donnerait raison à sa malédiction. Hors de question de laisser son pouvoir la dominer.

« Ce n'est qu'un mauvais moment à passer », ajouta-t-elle avec un sourire confiant.

Amalia glissa la main dans ses cheveux et poussa un léger soupir. La discussion était close. Elle attrapa une feuille fine et en tendit une seconde à Wilma. L'humaine hésita, puis hocha la tête en prenant le morceau de papier.

« Tu en as assez pour deux ?

— Oui, bien sûr. »

Amalia sortit deux boîtes. L'une contenait du tabac et l'autre tout le nécessaire pour rouler plusieurs joints.

Se fournir en herbes à fumer relevait du miracle. La dernière attaque de l'Ordre imposait un rationnement drastique des maigres réserves côtières.

Quelques mois plus tôt, des marchands avaient projeté d'utiliser du pétrole pour aller plus vite et atteindre le port d'Aon avant l'automne.

L'or noir, tabou depuis les Cataclysmes, était surveillé. Sous couvert de protéger la planète, certains sorciers terrorisaient impunément les communautés humaines.

En représailles à la tentative, Leuthar, le chef de l'Ordre, avait coulé trois de leurs navires les plus sophistiqués, d'un geste de la main. Décimer la population et anéantir le fleuron de leur technologie, rien de tel pour marquer les esprits. Seul un marin avait été épargné. Le puissant enchanteur l'avait abandonné au milieu de la place du village, après lui avoir coupé les pieds. Le rescapé ne pourrait plus jamais voguer. L'histoire de l'homme mutilé, témoin de la barbarie des sorciers, hantait encore les bars et les ports. En cas de récidive, la sentence serait pire.

Amalia ne manquait jamais ni de tabac ni de chocolat. Elle pouvait en prendre tous les jours. Elle se ravitaillait une fois par mois à Stuttgart, capitale de la Fédération, auprès de la contrebande mécartificiée. La consommation de cannabis n'était pas interdite par les instances fédérales, mais, du fait des effets infimes sur leurs organismes, les mages ne fumaient pas. Les humains, eux fumaient beaucoup. Ils ne connaissaient de la nocivité de cette pratique pour leur santé qu'une vague rumeur, une légende ancienne. Au regard de leur espérance de vie, et des conditions rudes de leurs existences, ces mises en garde antédiluviennes ne pesaient pas lourd dans leurs habitudes.

Elle n'avait jamais proposé aux locaux de les fournir. Elle savait que sa volonté d'aider serait assimilée à de la pitié et que Cédric ou Abby en pâtiraient. Elle ne voulait pas mettre en danger le village en attirant

à nouveau le regard de l'Ordre sur eux. Il lui tardait que la Police fédérale prenne des mesures contre Leuthar.

Plus le temps passait, moins elle y croyait.

La sorcière lécha le papier à rouler et ferma sa cigarette. Elle claqua des doigts pour faire apparaître une petite flamme orange au bout de son pouce. Elle alluma le cône et expira des volutes de fumée alors que Wilma utilisait un vieux briquet usé par les années. Un cadeau de son amie qui brûlait de la magie comme combustible.

« Merde, ça fait du bien quand même... souffla Wilma.

— Ouais... »

Amalia sourit à cette constatation. Son organisme, bien plus résistant que celui des humains, évacuait très rapidement tous éléments potentiellement nocifs. À moins d'en consommer des quantités indécentes, l'alcool et la drogue n'avaient aucun effet sur elle.

Pour Wilma, le bien-être était physique, pour elle ce n'était qu'une question d'habitude, de rituel. Le plaisir qu'elle ressentait en ingérant ces volutes lui rappelait les journées passées avec Cédric, à lui tourner autour, à le draguer, à l'embrasser sur la plage. Elle savourait la sensation.

La porte claqua et Amalia afficha un beau sourire. Cédric arriva dans son dos et huma l'air, appréciateur.

« Tu m'en prépares un ? demanda-t-il.

— Déjà en train de le faire », répondit la sorcière.

Elle avait en effet saisi une nouvelle feuille et la roulait avec soin.

L'homme déposa un baiser dans les cheveux de sa fille avant de la serrer dans ses bras. Il la replaça dans son parc et elle retourna jouer avec une sirène en peluche.

Quand il se releva enfin, Cédric fit la bise à Wilma, puis embrassa sa femme, longuement.

« Dîtes-le, hein, si je vous gêne, grogna Wilma.

— Tu nous gênes, répondirent Amalia et Cédric en cœur.

— Bon, dans ce cas. »

Wilma se redressa et la sorcière l'arrêta en repoussant Cédric. Il riait en silence.

Il s'assit à la table avec elles et jeta un regard aux notes. Il leur faisait confiance, elles parviendraient à se faire entendre ce soir, mais Amalia sentait son inquiétude.

Encore aujourd'hui, les habitants des autres quartiers lui reprochaient régulièrement de s'être marié à un *monstre*. Si les sorciers considéraient ceux sans pouvoir comme une race inférieure dont ils devaient se détacher, les humains voyaient la magie comme une aberration de la nature, une erreur. Pourtant, Amalia et Cédric, grâce à leur fille, démontraient chaque jour qu'ils appartenaient bien à la même espèce.

« Avec les attentats du mois dernier, ils sont vraiment remontés, Amy... »

Elle haussa les épaules. L'homme tiqua et il tapota nerveusement son joint.

« Ne le prends pas si légèrement. Wilma pourrait témoigner à ta place. Il y a mille et une raisons que tu en prennes plein la...

— Je ne vais pas en mourir, Ced ! coupa la sorcière. Ça va bien se passer. Je serai toi, je m'inquiéterais surtout de me retrouver seul avec *notre* petit monstre. »

CHAPITRE 2

Avant de partir

Au bout d'une demi-heure, Abby, occupée à jouer au fond de son parc, se rappela à ses parents à la manière d'un bébé affamé : elle hurla son malheur avec un coffre tout à fait improbable pour un si petit être. Elle avait faim, là, maintenant, tout de suite, et c'était intolérable.

« Ton portrait craché, Amy, rit Wilma en se levant. Je vous laisse avec votre merveille. »

La jeune femme voulait se préparer pour la soirée. Amalia passerait la chercher au crépuscule et les deux amies emprunteraient le réseau de transfert fédéral sorcier. Sans ce moyen de transport, elles auraient dû marcher la journée entière pour se rendre au débat.

Cédric raccompagna Wilma à la porte, alors qu'Amalia récupérait l'enfant. La petite cessa de crier, mais ne se priva pas pour manifester son outrage de brefs gémissements aigus. Sa mère s'installa dans le canapé, releva son pull et découvrit son sein.

« Tu sais, je sais que tu es là, murmura la maman au bout de plusieurs minutes.

— Je sais. »

Immobile derrière elles, Cédric souriait. L'homme s'approcha et passa les mains dans les cheveux d'Amalia avant de se pencher au-dessus d'elle pour observer l'enfant. Abby émettait de petits bruits entre sa respiration et le moment où elle buvait. Ils restèrent ainsi jusqu'à ce qu'elle soit rassasiée.

Une heure plus tard, le bébé dormait et Cédric, attablé dans la cuisine, débattait sa journée, une bière devant lui. Amy dégustait un fond d'Armorik sur glace pour l'accompagner.

« Yannic est venu chercher son grain, aujourd'hui.

— Il les a comptés avant de les prendre ?

— Ce loukez... Il a pesé les sacs lui-même et m'a demandé si je les avais préparés seul. »

Depuis qu'Amalia ne l'aidait plus à l'épicerie, à cause d'Abby, ils se manquaient. L'établissement, habituellement soumis aux crises impulsives de la sorcière, s'enlisait dans un calme répétitif. Malgré tout, Amalia procurait au jeune tenancier un regard neuf sur le magasin. Ses suggestions s'avéraient toujours bien plus pertinentes que les commentaires des clients grincheux, comme Yannic. Le couple avisait ensemble les améliorations à prioriser dans la boutique. À deux, ils évaluaient le ressenti local et estimaient où elle pouvait apporter son soutien dans la région.

Amalia rit, doucement, puis hocha la tête alors qu'il se relevait.

« J'irai du côté de chez lui, la semaine prochaine. Pour proposer que l'on installe des armoires.

— Il serait capable de refuser.

— Tu parles... Si sa femme apprend qu'il refuse, il risque de ne pas oser sortir de chez lui pendant plusieurs jours... »

Les armoires-bunker représentaient toute l'ingéniosité qu'Amalia souhaitait mettre au service de la communauté. Les artefacts de bois permettaient aux populations locales de se cacher des sorciers lors de potentiels raids. Ce n'était pas infallible, on pouvait ne pas avoir le temps de s'y abriter. Mais, une fois dedans, la solution devenait imparable : si un enchanteur l'ouvrait, il n'y trouverait que des vêtements alors que les humains disposaient d'une véritable pièce fortifiée, aménagée et fournie pour pouvoir y survivre plusieurs jours. Ces meubles ensorcelés, même Yannic, ses 90 kilos de muscles et sa moustache grisonnante ne pouvaient les refuser.

« Rien ne dit que sa femme ne soit pas de son avis, objecta Cédric.

— Je ne commencerais pas par leur maison, c'est tout.

— Je pense que tu pourras commencer par les communs, là-bas. C'est moins personnel, ils y verront une démarche plus altruiste. »

Si Amalia bénéficiait d'un certain respect dans leur quartier, ce n'était pas le cas au sud de la pointe bretonne où on la considérait comme l'un de ces monstres qui n'avaient jamais levé le petit doigt pour les aider. Son implication dans son village arrivait trop tard. En visant les bâtiments communs à tous les habitants, là où ils se réunissaient, là où ils s'abritaient, elle montrerait patte blanche. Cédric avait raison.

« Je ferais ça. »

Amalia vida son Armorik, se leva et embrassa son mari. Il souriait, tout le temps. Elle passa doucement les doigts sur ses tempes où de récents cheveux blancs éclaircissaient son blond d'origine. Humains et sorciers ne vieillissaient pas de la même façon, mais ici, à Aon, les hommes et les femmes s'usaient encore plus vite sur la dureté du climat.

Cédric la retint contre lui et elle soupira d'aise. Elle adorait ses mains, larges, avec des débuts de cales rugueuses sous les pouces, surtout quand elles s'attardaient au creux de ses reins.

Leur étreinte se prolongea et déborda jusqu'à leur chambre.

Wilma, quelques heures plus tard, frappa vivement à la porte de la maison.

Assise dans le lit, Cédric endormi contre elle, Amalia observait le bout incandescent de sa cigarette se consumer. La cigarette d'après l'amour était sa préférée. Elle fronça les sourcils puis écarquilla les yeux. *Wilma. Le débat!* Elle était carrément à la bourre.

Elle sauta sur le plancher en jurant le nom de l'Enchanteur et passa la tête par la fenêtre.

« Entre! Je suis presque prête! »

Ses épaules dénudées et sa coupe de cheveux plus qu'approximative la trahirent et Wilma s'écria, en fermant la porte derrière elle :

« Vraiment? C'était *vraiment* le moment pour ça? »

— J'arrive! J'arrive! lui répondit la sorcière en haut de l'escalier.

— On a une heure de retard, Amy! J'ai cru qu'il t'était arrivé un truc!

— Désolée! J'arrive! »

Amalia se préparait en effet aussi vite que possible. Cédric s'était réveillé et redressé sur le coude. Il l'observait, un petit sourire au coin des lèvres.

« Tu voulais que je loupe la réunion? grogna la sorcière.

— Non, je te voulais. Je voulais t'entendre crier...

— C'est réussi...

— N'est-ce pas?

— Tss... Arrête de sourire comme ça... souffla Amalia à mi-voix, sensuelle.

— Je vous rappelle que je suis en bas, et que j'attends! s'exclama Wilma, en bas des marches.

— J'arrive! »

La jeune femme enfila une culotte à la hâte. Elle avait opté pour une tenue simple et sans magie : un pantalon droit, une veste courte et un joli bustier. Pinceaux et brosses volaient autour de ses yeux et son visage dans une danse parfaitement synchronisée.

Cédric aimait la voir se maquiller, elle le savait et elle en jouait. Il avait longtemps cru que tous les mages avaient cette facilité. Il avait un jour posé la question et, vexée, elle lui avait répliqué que ce n'était pas le cas. Elle était simplement très douée.

Pour sa défense, il ne connaissait pas d'autre sorcière qu'elle. Il n'avait même jamais parlé à ses parents : ils n'étaient pas venus à leur mariage et n'avaient jamais rencontré leur petite fille. Ils l'avaient répudiée à cause de leurs choix de vie, à la grande joie d'Amalia.

« Aide-moi à le fermer », souffla Amalia en joignant les premières agrafes de son bustier, dans le bas de son dos.

Elle pouvait y arriver seule, mais elle aimait sentir les yeux de Cédric sur sa peau quand il la recouvrait peu à peu. L'homme s'exécuta et remonta doucement l'attache jusqu'en haut avant d'embrasser son cou. Elle frissonna.

« Amy!

— Je suis là! »

Elle se retourna et posa ses lèvres sur le coin de la bouche de Cédric dans un petit baiser précipité, puis le laissa sur place en dégringolant l'escalier.

« Merde, on n'a pas le droit d'être en retard, Amy! Dalia sera là! »

Amalia prit deux cigarettes dans la cuisine et les fit disparaître dans ses poches en grognant :

« Elle ne devait pas rencontrer des Yasards de la Congrégation d'Égée? Qu'est-ce qu'elle fait là? »

— Elle a appris que tu serais présente et veut pouvoir surveiller ce que tu proposes.

— Avoir de tels extrémistes à la tête de votre nation... Elle ne vaut pas mieux que Leuthar, fit sombrement la sorcière.

— Elle n'a jamais tué personne, elle.

— C'est une façon de parler, Will. »

Une centaine de Yasards représentaient les quatre Congrégations. Chacun était tiré au sort au sein de la population. Le nouvel élu, s'il acceptait sa mission, suivait son prédécesseur pendant une période de six mois. Les deux intendants politiques travaillaient ensemble, le temps nécessaire à la passation de pouvoir. L'ancien conservait un droit de veto, pour ne pas laisser sa place à n'importe qui. Amalia estimait que Dalia n'aurait jamais dû accéder à cette fonction.

Elle tendit sa main à son amie et dit, décidée :

« Tant pis, je nous transfère là-bas en autonome. »

CHAPITRE 3

Le port d'Odet

Les vagues s'écrasaient contre les digues du port d'Odet, la mer était agitée. Ciel et eau se diluaient dans la nuit d'encre. La pluie, battue par le vent, frappait le toit des Communs au rythme des rafales. Amalia et Wilma n'avaient à marcher qu'une centaine de mètres pour atteindre le bâtiment, pourtant elles étaient détrempées.

La sorcière aurait pu les protéger d'un sortilège, mais l'usage de sa magie, même dans des proportions aussi basiques, serait passé pour ostentatoire. Elle les avait transférées au bout de la jetée, là où personne ne les verrait apparaître.

Odet, la plus grosse agglomération de la pointe Bretonne, faisait face à l'Atlantique. L'enchevêtrement de maisons, de hangars et de docks endurait stoïquement la furie des éléments. Le grain de ce soir-là n'avait rien d'exceptionnel. Les vieilles pierres, récupérées sur les ruines de plus de deux siècles, résistaient et résisteraient longtemps aux assauts de l'océan. L'usure rongait les constructions, mais les tailleurs et maçons n'étaient pas rares dans la Congrégation Atlantique.

Les deux femmes remontèrent rapidement la digue, emmitouffées dans leurs manteaux. Wilma portait une parka très simple, à l'opposé de l'élégant vêtement bleu d'Amalia, mais, en cette année de 1896 ApM, ou 2346 ap.JC, la mode s'inclinait face à la praticité. L'épais pardessus humain remplissait parfaitement sa fonction : il gardait Wilma au chaud et au sec.

« Toi, j'te jure... grogna la jeune femme.

— Rho, ça va. Je n'avais qu'une heure de retard... » répliqua Amalia avec une parfaite mauvaise foi.

La sorcière marchait doucement. Déplacer Wilma avec elle n'aurait pas dû lui poser problème, mais, à cause de son manque de ponctualité, elles n'avaient pas eu le temps de se rendre au point de transfert le plus proche, à environ une heure de marche d'Aon. Sur la côte, le réseau fédéral s'avérait plus que sporadique. Amalia les avait déplacées en autonome, ce qui lui demandait énormément de magie : elle devait fournir au sortilège de transfert toute l'énergie qu'il ne pouvait pas puiser en Wilma.

Elle avait beaucoup trop tiré dans ses réserves, mais Wilma n'avait ressenti aucune gêne, comme d'habitude. La sorcière préférait prendre sur elle l'inconfort d'un voyage mal géré plutôt que de le faire subir à son amie.

À l'approche des communs, Amalia baissa les yeux sur sa main et son concentrateur, un bracelet relié à deux bagues par de fines chaînettes d'Iris. L'artefact lui permettait de rassembler sa magie pour amplifier ses sortilèges. Tous les sorciers en possédaient au moins un, mais, par convention sociale, ils les gardaient généralement invisibles. Amalia devait maintenir un charme particulier pour garder le sien apparent. Une façon d'afficher sa puissance et de fanfaronner qui avait toujours agacé sa famille.

Ce soir-là, dans son état de fatigue, il n'aurait pas été raisonnable de fournir un effort supplémentaire pour une question d'esthétique. Le bijou disparu lorsqu'elle relâcha son attention.

« Ça va aller ? Tu as forcé, non ? constata immédiatement Wilma.

— Non, c'est bon. Je ne veux pas afficher mon arme, c'est tout », mentit Amalia.

À l'entrée des Communs, elles montrèrent patte blanche en sortant leurs papiers. Le passeport fédéral d'Amalia fit tiquer la femme qui gardait la porte.

« C'est Johan qui lui a demandé de venir, précisa Wilma.

— Je vais me renseigner, répondit l'autre, dubitative. Tu peux rentrer, mais elle, elle reste là.

— J'attends ici. »

Johan, le Yasard qui les avait toutes les deux invitées, se montra et les fit entrer. Il salua chaleureusement les deux femmes. Natif d'Aon, l'homme connaissait très bien Wilma et avait sympathisé avec Amalia. Ils

avaient passé un certain nombre de soirées, tous les quatre, à refaire le monde au comptoir de l'épicerie de Cédric. Il était devenu Yasard récemment et la Congrégation l'avait affecté au Nord, près des Glaces, pour sa première année d'exercice. Il se porta garant pour Amalia. Elle venait d'Aon, elle ne causerait pas de problème.

Les deux amies traversèrent les Communs. Les bâtiments abritaient plusieurs structures utilisées pour la vie citoyenne, économique et sociale du village. L'épicerie était fermée, à cette heure-ci, mais Amalia ne put s'empêcher d'observer la vitrine, de noter les prix et les équivalents en troc demandés pour les denrées courantes. Rien d'alarmant, Cédric pratiquait les bonnes fourchettes.

Wilma la tira doucement par la manche et elles entrèrent dans le bar. Le brouhaha festif et convivial qui y régnait se tut brutalement à l'apparition de l'enchanteresse. Amalia reconnut plusieurs hommes et femmes avec qui elle s'était déjà querellée. Elle évita soigneusement leurs tables et elles allèrent s'asseoir plus loin, à l'abri des regards. Les discussions reprirent peu à peu, mais l'hostilité dirigée contre la sorcière ne s'estompa pas. Elle la ressentait avec une violence qui lui tordait l'estomac. On lui proposa une bière, elle la refusa.

Le débat commença au bout d'une vingtaine de minutes. La large et chaleureuse pièce était dotée d'une petite estrade qui accueillait conteurs, chanteurs, musiciens et comiques presque tous les soirs. Les cinq Yasards y étaient installés, alignés sur de simples chaises. Johan était le plus grand de tous. En vérité, il était plus grand que bien des humains et sorciers. Du haut de ses un mètre quatre-vingt-dix-huit, il toisait souvent ses interlocuteurs de plusieurs dizaines de centimètres. Dalia était là, elle aussi. Elle venait d'Ebro, au sud des Pyrénées. C'était bien trop loin pour que les citoyens d'Odet sachent à quel port de l'Atlantique elle était rattachée. Les trois autres Yasards venaient de l'Estuaire de la Gironde, la plus grosse agglomération de toute l'Europe de l'Ouest. De nombreux humains tirés au sort pour assurer le rôle d'intendant politique étaient nés sur les terres de l'ancienne Aquitaine.

Les Yasards informaient l'assemblée des derniers événements notables survenus dans la congrégation. Ils initiaient les discussions, portaient certaines précisions à l'appréciation de la salle et modéraient les débats.

Dans un mois, le port d'Odet accueillerait une délégation de la Congrégation d'Égée. Leurs homologues méditerranéens marchaient depuis plusieurs semaines et, aux dernières nouvelles, le voyage se passait bien. Ils s'étaient arrêtés au port de Massalia où ils séjournaient quelques jours.

Leur venue était très attendue, ils amenaient avec eux le prototype d'une nouvelle génération de robots capables d'aider aux chantiers. Ce genre d'échange prenait des années à s'organiser et représentait un grand événement. Les invités seraient hébergés aux Communs et on discutait des tâches à accomplir pour que leurs hôtes ne manquent de rien. Les rôles se répartissaient naturellement entre les habitants.

N'importe quel citoyen avait le droit de demander la parole, soit pour commenter ce qui venait d'être dit dans le bon ou le mauvais sens, soit pour poser des questions, exiger des précisions. De nombreux enfants, éparpillés dans la salle, écoutaient avec attention les échanges. Ils ne pouvaient pas participer activement à la politique avant l'âge de seize ans, mais ils étaient emmenés très jeunes à ces réunions. L'engagement civique, cela s'apprenait.

Amalia avait toujours admiré la façon dont les humains tenaient à faire prendre conscience tôt à leur progéniture qu'ils devaient prendre part au *vivre ensemble*. Quoi que martelât l'Ordre, l'humanité avait compris ses erreurs et s'employait à transmettre ces leçons si durement acquises aux générations futures.

Lorsque les Yasards abordèrent enfin le sujet qui motivait la présence d'Amalia, la sorcière carra les épaules et prit une longue inspiration.

Un accord entre la Congrégation et la Fédération était en cours de négociation et l'un des points les plus discutés du document concernait le réseau de transfert. Les fédés souhaitaient augmenter la densité de leur maillage afin de rallier plus facilement la Bretagne.

Amalia se leva pour demander la parole et sentit à nouveau toute l'hostilité des Bretons à son encontre. Elle resta de marbre et attrapa l'antique micro, relié à un vieil ampli par un câble tellement rafistolé que l'on en voyait plus la couleur d'origine. La jeune femme ferma les yeux un court instant et se lança.

« Pour ceux qui ne me connaissent pas, je suis Amalia Elfric. Ce que vous avez entendu de vos camarades est juste. Je suis une sorcière. »

CHAPITRE 4

Hostilités

Des murmures outrés s'élevèrent dans la salle. Dalia détourna le regard avec dégoût.

Amalia sentit combien ils la trouvaient déplacée. Voir une sorcière oser participer à leur réunion les choquait. Leurs rythmes cardiaques s'étaient accélérés, plusieurs personnes s'étaient déjà redressées sur leurs chaises. Ils allaient lui sauter dessus.

Chacune de leurs émotions provoquait une douche glacée chez la jeune femme, une décharge électrique, une sueur froide, une bouffée de chaleur. Ils étaient nombreux et elle pâlit franchement. Wilma fronça les sourcils, puis se leva à son tour, mais son amie ne lui laissa pas le temps d'intervenir.

« Je vis à Aon, avec mon mari, Cédric, commença la sorcière. Cédric tient la boutique des communs. Il n'a pas de pouvoir magique, comme vous. Et nous avons... »

Amalia se tut. Quelqu'un s'apprêtait à l'interrompre. Une femme, installée un peu plus loin sur sa gauche, manifestait à son encontre une haine chargée de chagrin.

« Tu t'es trouvé un petit animal domestique ? »

La sorcière tourna la tête et l'observa. Sa peine s'imposait à Amalia comme une chape de métal glacée coulée sur ses épaules. Nul besoin de posséder ses dons pour sentir sa détresse. L'humaine avait perdu quelqu'un. Amaigrie par le deuil, elle affichait de grands cernes bleus. Ses mains, propres et intactes, arboraient des plaies cicatrisées aux pouces. Ceux qui travaillaient dans les ports s'entamaient souvent les doigts. Elle ne travaillait plus depuis plusieurs jours. On l'en avait dispensée. Sans doute connaissait-elle l'un des marins condamnés par Leuthar... Elle n'était pas venue seule, mais ses amis étaient en couple. Elle, elle n'avait personne. Pas même un gamin.

« Nous avons une fille, Abby, poursuivit Amalia en cherchant son regard. Elle a neuf mois, c'est une petite sorcière. »

Les murmures reprurent. Une légende urbaine, coriace, voulait que les enfants d'union mixtes ne soient pas viables. Pour eux, l'enchanteuse mentait.

« Elle a mes cheveux et mon mauvais caractère. La ténacité de son père. J'ai choisi de vivre avec vous le jour où, à 19 ans, j'ai décidé d'avoir un enfant avec l'homme que j'aime et que j'ai épousé. J'ai 21 ans. Chez vous, cela fait 6 ans que je peux participer à la vie politique. Je suis mère, épouse et sorcière. Permettez-moi de vous apporter ce que je peux. S'il vous plaît. »

Sans laisser quelqu'un répondre à son amie, Johan prit la parole, sur l'estrade.

« J'ai demandé à Amalia de venir ce soir, avec Wilma, parce qu'elles sont toutes les deux originaires de Stuttgart. Nous devons prendre une décision importante, autant avoir toutes les clés en main. Maintenant, si vous voulez bien vous calmer, nous pouvons poursuivre et laisser une citoyenne d'Aon exercer son devoir de civisme. »

La Congrégation de l'Atlantique partait de la Bretagne et descendait jusqu'à la pointe du Portugal. Elle courait ensuite sur cent cinquante kilomètres à l'intérieur des terres. Les humains n'allaient que rarement au-delà de ces frontières.

L'ancienne grande ville Allemande leur paraissait plus loin que les Amériques, avec qui ils commerçaient quelques fois dans l'année. Ce simple argument, très pragmatique, s'avéra suffisant pour qu'on écoute au moins Wilma, même si elle était venue avec une sorcière.

« Merci, Johan. », souffla Amalia, très bas.

Le Yasard lui adressa un signe de tête pour signifier qu'il n'y avait vraiment pas de quoi le remercier. Wilma saisit le micro et lui intima de s'asseoir. La jeune femme, livide, obtempéra sans résister.

« Je suis Wilma. Vous connaissez tous mon père, William Kay. Nous avons habité à la Capitale fédérale

jusqu'à mes 15 ans. Il travaillait pour leur gouvernement. Mais il a été viré et nous avons été relogés ici. Ça tombe bien, j'aime bien la mer. »

Quelques personnes sourirent, l'assemblée se détendit. Wilma dégageait quelque chose quand elle parlait et, avec son calme et son mètre cinquante, elle en imposait. Amalia admirait sa prestance, bien qu'elle-même n'en manquât pas.

« J'ai donc vécu en milieu sorcier pendant 15 ans. Je voulais vous expliquer, avec nos mots, ce qu'est le transfert. On ne va pas tourner autour du pot. C'est de la téléportation. »

Amalia leva les yeux au ciel et secoua la tête de droite à gauche. La jeune femme lui adressa un large sourire.

« Oui, désolée Amy, mais c'est de la téléportation. »

Elles avaient déjà eu cette discussion à de nombreuses reprises. Elle était certaine que Wilma utiliserait ce mot ce soir.

La téléportation... Un terme fourre-tout dont les humains se servaient pour décrire quelque chose qu'ils ne pouvaient qu'imaginer. La dernière fois qu'elle avait lu des travaux précataclysmiques sur le sujet, ils parlaient de détruire les atomes qui constituent le corps pour les réassembler à destination. Cela lui faisait froid dans le dos... Elle laissa cependant son amie poursuivre sans chercher à la corriger.

« C'est un sortilège qui leur coûte beaucoup de magie s'ils le réalisent seuls. La quantité de magie qu'ils doivent fournir dépend de plusieurs choses. Du temps, de la distance, de leur dextérité... entre autres. Et il faut aussi qu'ils aient déjà été à l'endroit où ils souhaitent se rendre. Ce qui n'est pas vraiment pratique, il faut avouer. »

Quelques sourires saluèrent cette nouvelle tentative pour détendre l'atmosphère.

« Pour pallier à ça, la Fédé a créé un maillage qui peut compter jusqu'à plusieurs dizaines de milliers de points au kilomètre carré, comme à Stuttgart, par exemple. Ils disent qu'ils "demandent" un transfert. Un gigantesque sortilège s'occupe alors de les faire se téléporter à l'endroit souhaité. Ils peuvent se déplacer partout où la Fédération a déjà établi son réseau, sans dépenser de magie, ou presque. Dans le coin, autant dire qu'on n'est pas franchement bien desservi. Y'a un point de transfert au bout de la digue, ici, un autre à une heure au sud d'Aon, et quelques-uns aux alentours de la zone morte de L'Ellez. C'est très peu, ce qui oblige les sorciers à se déplacer sur leurs ressources propres. C'est un important frein au commerce, mais...

— Et je suppose que c'est pour ça que la sorcière veut qu'il y en ait plus, hein ? coupa un adolescent.

— Non, justement. Mais Amalia va vous expliquer tout ça. Je veux simplement terminer avant de lui laisser la parole. Je peux ? demanda-t-elle poliment au garçon.

— Heu, oui, bien sûr... répondit le jeune, déstabilisé.

— Merci. J'utilise le réseau de transfert, parfois, avec Amalia. Elle m'emmène avec elle. Elle fournit la magie dont j'ai besoin pour voyager. Si cela vous arrive un jour, d'être téléporté par un sorcier, sachez que pour que cela soit confortable pour vous, il faut qu'il ait conscience qu'il doit *payer*, en quelque sorte, pour vous. Dans le cas contraire, vous aurez l'impression que vos tripes veulent remonter dans votre corps pour faire un câlin à vos amygdales. Une mauvaise expérience. À ne pas essayer.

— J'avais 12 ans... grogna Amalia

— Et je m'en souviens encore. »

Quelques rires récompensèrent l'échange. L'assemblée, doucement, passait au-dessus de ses préjugés.

« Je connais Amalia, Amy, depuis que je suis toute gamine. Elle s'est toujours battue pour que l'on puisse se voir. Contre ses parents. Contre son école.... Je ne peux que vous conseiller d'écouter ce qu'elle a à dire et de prendre en compte son avis. »

Il y eut quelques applaudissements et elle se rassit. Amalia n'avait pas la moindre envie de se relever. Elle n'avait pas encore digéré la vague d'hostilité à son égard. Elle se força. La sorcière resta quelques instants, debout derrière sa petite table ronde, à observer ceux qui attendaient maintenant qu'elle parle.

« Je pense qu'il faut refuser d'installer de nouveaux points de transfert sur les côtes Bretonnes. »

Sans surprise, Dalia se braqua. La Yasarde, très opposée à toute interaction avec la magie, n'entendait pas la laisser parler. Pour elle, la sorcière ne pouvait abonder en son sens. Elle se montrait incapable d'imaginer autre chose qu'un stratagème, incapable de lui faire confiance, incapable d'écouter. Elle s'empara du micro pour récupérer la parole. Sa colère engloutit Amalia et lui tira une sueur froide.

« C'est une blague ? clama la Yasarde. À qui voulez-vous faire croire cela ? Vous pensez vraiment que nous allons tomber dans le piège et faire l'inverse de ce que vous dites ?

— Est-ce que vous allez me laisser parler, bordel ! s'exclama alors la sorcière d'une voix puissante.

Merde! Je vis parmi vous! Si je vous prenais pour des demeurés, vous pensez vraiment que je serai ici, dans un bar, paumée au bout de l'Europe de l'Ouest? »

Amalia serrait les poings et tremblait légèrement. S'ils n'étaient pas foutus de ressentir leurs émotions moins fort, alors elle allait vivre les siennes plus intensément.

« Et à Stuttgart, pourquoi croyez-vous que je me bats? Ma propre fille est l'enfant d'un homme qui ne possède pas de pouvoirs magiques! Quel intérêt aurais-je à vous nuire? À vous piéger? Vous reprochez aux sorciers de vous repousser, de vous traiter comme des moins que rien, mais regardez-vous trente secondes! Est-ce que vous faites vraiment mieux que l'Ordre en me jugeant au premier regard? Cela fait six ans que je fais des allers-retours réguliers dans la région! Trois ans que je me suis établie ici! Quand est-ce que vous allez ôter vos putains d'ocillères et cesser de me considérer comme un danger? »

Elle s'arrêta brutalement. Wilma la regardait, inquiète. Personne ne bougeait dans la pièce. Ils étaient indécis. Hésitants. Certains ne cherchaient que cette occasion pour la mettre dehors. Dalia esquissa un petit sourire victorieux mais de courte durée. Quelques timides applaudissements retentirent dans la salle. D'autres suivirent, ni une foule en délire, ni même vraiment enthousiaste, l'assemblée manifestait son accord. Une façon élégante et polie de faire savoir à la jeune femme qu'elle avait agi comme il fallait. Elles les avaient posées sur la table, au bon moment.

CHAPITRE 5

Pactiser ?

Surprise que personne ne la congédie, Amalia passa les doigts dans ses cheveux courts et souffla un merci hésitant.

« Je pense donc qu'il ne faut pas accéder à leur requête, reprit-elle, une fois le calme retombé sur l'assemblée. La raison est simple. L'Ordre veut mettre la main sur les côtes.

— Pourtant, selon l'entente...

— L'entente veut que la Fédération reste dans les Terres quand les Congrégations conservent l'usage du littoral, oui. Mais je ne parle pas de la Fédération. L'Ordre est un groupe que l'on pourrait qualifier de paramilitaire. Ils sont très implantés, très actifs et violents. En particulier envers les communautés humaines. »

Une main se leva dans l'assemblée. Elle fronça les sourcils et, d'un signe de la tête, donna la parole à l'adolescent qui la demandait. Amalia était toujours surprise de constater que les jeunes s'avéraient plus enclins à l'écouter que leurs aînés.

« Ceux de l'Ordre ne font pas partie de la Fédération ? Ils parlent Fédéral pourtant... C'est quoi la différence entre l'Ordre et un soldat de l'armée ? Eux aussi sont un groupe paramilitaire, non ? »

Si quelques vieux levèrent les yeux au ciel, car ils connaissaient la situation, d'autres tournèrent un visage intéressé vers la sorcière. Ce n'était pas vraiment le sujet et elle n'avait pas prévu d'en parler, mais elle ne pouvait pas passer à côté de la chance qu'ils lui donnaient. Leur apporter des réponses, c'était les aider concrètement.

« Je vais vous expliquer d'où ils viennent et qui ils sont, commença-t-elle. L'Ordre est une organisation qui a été fondée par Leuthar, il y a onze ans. Quand il a monté son groupe, avec l'accord de la Fédération, ce ne devait être que l'équivalent d'un parti politique. Depuis les Cataclysmes, c'est vrai, les sorciers ont du mal à faire confiance aux humains, Leuthar s'est servi de ce ressenti pour fédérer son mouvement. »

Amalia se détendit, elle avait leur attention, enfin. Elle but une gorgée d'eau, puis reprit :

« Il y a cinq ans, il a placé une personne politique, Pétra Perm, à la botte d'un de nos trois Présidents. Et non, antcipa Amalia, je ne parlerai pas du système politique fédéral aujourd'hui, ou du moins pas maintenant. Mais on en reparle plus tard avec plaisir. »

L'adolescent hocha la tête et sourit.

« En cinq ans, ils ont passé bon nombre de lois anti-humaines. Tous les postes non-sorciers ont été supprimés du gouvernement, comme celui du père de Wil. Mais personne ne disait rien, tout le monde fermait les yeux. Ça résolvait nos problèmes de cohabitations. Ils ont déporté des centaines d'humains vers les côtes, mais personne ne disait rien, parce que tout le monde était d'accord. Certains sorciers ont essayé de protester. Au début, ils se sont contentés de les discréditer. Aujourd'hui... Aujourd'hui, élever la voix contre l'Ordre, c'est risquer sa vie. »

Elle s'arrêta là, ils avaient compris le principe.

Ils étaient tendus. Entendre une sorcière raconter cela, sans s'encombrer des discours politiques habituels, c'était rare. Même si leur rage ne la visait pas, ils serraient les dents. Amalia le sentait, mais elle était trop loin dans son explication pour s'arrêter. Son cœur battait plus vite. Elle déglutit et reprit :

« L'Ordre a commencé, il y a deux ou trois ans, à montrer sa force de frappe colossale. Leuthar est... incroyablement fort. Et quand je dis incroyablement fort... »

Elle frissonna. Les pouvoirs maîtrisés par cet homme dépassaient l'entendement.

« J'ai du mal à vous donner une échelle. Aux dernières estimations, il possédait plus de magie qu'un dixième de la Fédération des Enchanteurs réunie. C'est un véritable monstre de puissance. Il s'est entouré

de mages redoutables. Il y a un problème avec nous autres, sorciers. Nous pouvons toujours devenir plus forts, toujours plus puissants. Ce n'est qu'une question de volonté, de persévérance. Si on le veut, on peut. Et Leuthar le veut plus que tout. Il est *extrêmement* fort et son pouvoir croît de jour en jour. Il y a 3 ans, on aurait pu l'arrêter, grâce à l'armée. Mais pour quoi faire ? Les sorciers n'étaient même pas au courant du nombre d'humains qu'il tuait sur les côtes. Il ne s'en prenait pas encore à ses concitoyens. »

Un grondement de colère montait dans l'assistance. Amalia attisait, bien involontairement, leur haine des enchanteurs. Mais elle voulait être claire. Elle devait aller jusqu'au bout.

« Maintenant, Leuthar et l'Ordre tuent aussi des sorciers. N'importe qui peut se revendiquer de l'Ordre. Nos amis, nos voisins, notre famille... On ne sait plus qui pense quoi, on ne peut plus faire confiance à personne et plus personne n'ose élever la voix contre ce qu'ils font. Ils instaurent un climat de terreur. C'est pour cela que la Fédération ne fait rien contre eux, même maintenant que l'on sait : ils sont allés trop loin et veulent pousser leurs idées jusqu'au bout. »

Elle s'arrêta brusquement et reprit un verre d'eau. Les émotions tournaient autour d'elle comme des parfums trop puissants. Sa vue se troubla. Elle ignora les signaux d'alarme envoyés par son corps et expliqua :

« Je suis de ceux qui pensent que la terre n'existerait plus depuis longtemps si elle n'avait été peuplée que d'êtres magiques. Je fais partie de ces sorciers qui souhaitent que les choses changent. Nous vivons sur le même territoire, avec deux politiques différentes. Oui, je voudrais que l'on puisse travailler ensemble. Que l'on puisse vous fournir de la magie, que vous puissiez nous apporter stabilité et sagesse... Vous êtes conscients de votre responsabilité dans les Grands Cataclysmes, contrairement aux sorciers, vous l'assumez. Pour autant, vous ne vous accablez pas, vous allez de l'avant et vous faites votre devoir de mémoire. Cela fait de vos peuples des sociétés bien plus sages que la Fédération. »

Le timbre de sa voix trembla, quelques murmures accompagnèrent le bref instant de silence durant lequel Amalia reprit sa respiration. Son discours sans condescendance ni mépris, sa sincérité et sa passion faisaient un bien fou à l'assemblée. La jeune femme s'appuya sur ces sentiments positifs et trouva l'énergie pour conclure :

« Si notre Congrégation et la Fédération doivent travailler ensemble, ce sera après la chute de l'Ordre. Laissez les sorciers se débarrasser de ce qui les ronge avant de pactiser avec eux. Ne les laissez pas, s'il vous plaît, installer ces points de transfert qui faciliteront l'accès à la côte pour l'Ordre. »

Amalia serrait tant les poings que ses jointures blanchissaient. Elle allait tomber. Wilma se releva et passa négligemment son bras autour d'elle, comme pour soutenir son discours. En vérité, elle l'empêcha de s'affaisser.

« Et, dans les grandes lignes, je suis d'accord avec elle, conclut-elle avec un sourire.

— Je vous propose une petite pause, fit alors Johan sur l'estrade. La tournée est pour moi, patronne. »

Cette dernière phrase s'adressait à la barmaid, derrière son comptoir, qui lui répondit par une exclamation joyeuse et s'activa pour remplir une belle quantité de pintes. Les tables se vidèrent, les discussions recommencèrent.

Amalia relâcha la pression et tomba dans les bras de Wilma. L'humaine la soutint et l'assis, dos à l'assemblée, avec des gestes fluides et un naturel qui ne laissait en rien présager que la jeune femme venait de tomber dans les pommes.

« Johan ! appela Wilma. Rapporte à boire par ici ! »

Sa voix sonna joviale, mais son regard appuyé indiqua un problème à son ami. Le Yasard saisit trois pintes par les anses et marcha jusqu'à leur table.

« Qu'est-ce qu'il s'est passé ? demanda-t-il tout bas. Trop d'émotions ?

— Elle n'était déjà pas bien quand elle a pris la parole après moi, grogna Wilma.

— Tss... On aurait dû faire une pause à ce moment-là. »

Amalia se réveilla brutalement, livide. Johan lui tendit immédiatement une chope.

« Merlin... Dites-moi que personne ne m'a vue m'écrouler...

— Non, Johan a lancé une tournée générale en diversion, répondit Wilma.

— Pas un mot à Ced, compris ?

— Alors là, tu rêves, ma vieille... grogna son amie. Il saura tout. Tu as largement abusé de tes forces et tu aurais dû t'arrêter avant. »

Amalia gémit, dépitée et souffla :

« Il va tellement m'engueuler...

— Rentre chez toi.

— Pardon ?

— Tu n'es plus en état de tenir une conversation, insista Wilma. Rentre chez toi, je m'occupe de la suite.

— C'est hors de question. »

L'humaine leva les yeux vers Johan qui hocha la tête.

« Je ne te laisse pas rester, asséna le Yasard. Rentre chez toi, c'est un ordre. »

Il jeta un regard autour de lui, insensible aux états d'âme de la sorcière, et alpaga quelqu'un dans l'assemblée. Amalia reconnut l'un des adolescents qui l'avaient interrogée, durant le débat. Il les rejoignit rapidement et demanda :

« Un problème ?

— Est-ce que tu peux raccompagner Amy jusqu'au point de transfert ? Je dois rester ici et Wilma aussi.

— Johan, c'est mort ! Je reste ! J'aurai l'air de quoi ? Après avoir expliqué tout ça, je disparais ? N'importe quoi !

— On leur expliquera que tu n'étais pas en état. Ce n'est pas négociable, Amy. »

La sorcière se releva vivement, un peu trop sans doute. Elle chancela.

« Va te faire foutre, Johan ! » souffla-t-elle avant de prendre la porte.

Le jeune homme attrapa son manteau de fourrure et la suivit sans poser de questions.

CHAPITRE 6

Scooty

Amalia ne décrocha pas un mot pendant les quinze minutes qu'il leur fallut pour remonter la jetée. Les pans de son manteau ouvert claquaient au vent et l'exposaient à la morsure du froid ; ce dont, toute à la colère, elle se foutait royalement.

Elle avançait lentement. Elle qui comptait se transférer directement chez elle, elle allait devoir passer uniquement par le réseau fédéral. Une heure de marche était moins risquée que d'user de sa magie dans l'état dans lequel elle se trouvait. Elle le savait. Même si elle disposait toujours de réserves importantes, elle ne se sentait pas émotionnellement en condition pour effectuer un transfert autonome.

Rien ne signalait le point d'entrée du réseau fédéral. Elle s'arrêta simplement au milieu de la digue et dit.

« C'est ici. »

L'adolescent avait respecté sa volonté de ne pas parler. Il jeta un coup d'œil autour de lui, sans doute surpris de ne pas tomber sur un portail, ou au moins un artefact magique. La nuit d'encre les enveloppait, à peine repoussée par la lampe à huile qu'il protégeait comme il pouvait des éléments. Amalia esquissa le début d'un sourire. Ce *gamin* qui n'avait que cinq ans de moins qu'elle était rafraîchissant. Elle ne sentait pas chez lui les mêmes barrières que chez ses aînés.

« Tu ne me détestes pas, fit-elle remarquer.

— Non. Je n'ai pas de raison. Wilma et le Yasard ont dit que l'on pouvait te faire confiance. J'ai jamais aimé Dalia. Elle s'est déjà embrouillée avec mon grand frère.

— Pourquoi ? demanda Amalia, surprise que l'humaine se soit mise à dos des citoyens de sa communauté.

— Mon frère est mercenaire.

— Ho... »

La sorcière afficha un air désolé, il haussa les épaules. Son aîné terminerait sans doute amputé d'un bras, ou d'une jambe, qu'il ferait remplacer par un artefact magique. Devenu mécartifié, il perdrait le droit de prétendre à la citoyenneté d'Odet, mais c'était le prix à payer pour travailler avec les sorciers et profiter de leurs richesses. Les presque-organiques, à mi-chemin entre les deux peuples, faisaient peur aux enchanteurs comme aux humains. Amalia fronça les sourcils.

« Ton frère ne te parle *jamais* de notre monde ? Pourquoi ces questions ?

— Quand je le vois, il veut penser à autre chose. Alors non, on n'en parle pas. Il ne rentre pas souvent, de toute façon. Lui se bat et j'aide nos vieux au port, c'est notre deal. Ça me va. Mais j'étais curieux... »

Amalia hocha la tête. Ses parents devaient être âgés, cette situation se révélait malheureusement courante. Un coup de vent un peu plus fort que les autres se chargea de leur rappeler que l'heure était mal choisie pour discuter en bord de mer.

« Ça va aller pour rentrer ? demanda l'adolescent en remontant son col.

— Oui. J'en ai pour une heure de marche. Ça m'en prendra sans doute plutôt deux, mais j'y arriverai. »

Ils se serrèrent la main et elle disparut.

Le jeune homme rebroussa chemin pour rejoindre les Communs. Perdu dans ses pensées, il mit presque une minute à apercevoir le phare vacillant se rapprochait de lui à grande vitesse. La Bretagne comptait peu d'engins motorisés. Les modèles encore fonctionnels s'avéraient rares.

Celui qui roulait à sa rencontre, il le connaissait bien. Il passait tous ses dimanches à l'étudier. C'était Scooty. Un scooter électrique dont ils devaient établir le plan pour les transmettre à la Congrégation d'Égée. Les Yasards de là-bas avaient plus de moyens techniques. Ils se chargeaient d'en construire d'autres et on paierait très cher les sorciers pour transporter les engins dans chacun des ports de l'Atlantique.

Scooty était très peu utilisé. Ils avaient peur de le casser avant d'avoir terminé de l'étudier. À Odet, l'électricité était produite grâce à l'énergie cinétique captée par les toits de la ville lorsque la pluie tombait. Il avait beau pleuvoir très souvent, on préférait user les batteries pour les tâches communautaires plutôt que dans les transports. Si Scooty bravait la tempête, il y avait urgence.

Johan s'arrêta à son niveau. Les cheveux en bataille, le Yasard n'avait même pas pris le temps d'enfiler un bonnet pour protéger ses oreilles du vent glacé de la côte. Il mit la bécane sur sa béquille et demanda, paniqué :

« Elle est partie ? Est-ce que tu sais si elle s'est transférée chez elle directement ?

— Heu... Elle a dit qu'elle en avait au moins pour une heure de marche... »

Johan se prit le bas du visage dans la main, horrifié. Il ferma les yeux, puis déglutit.

« Qu'est-ce qu'il se passe, Yasard ? demanda l'adolescent, inquiet.

— L'Ordre est en train de faire une descente.

— Où ?

— À Aon. »

Ils ne disposaient d'aucun moyen pour prévenir Amalia.

CHAPITRE 7

Sur la route d'Aon

Amalia apparut en rase campagne. Elle s'assit sur un muret à demi effondré et recouvert de mousse, comme il y en avait des dizaines éparpillés dans ces marécages. La région n'avait jamais été très peuplée, mais la montée des eaux avait fait fuir tous les habitants.

La sorcière poussa un soupir en regardant le sol. Elle n'aimait pas marcher là. À chaque fois qu'elle parcourait le chemin du point de transfert vers le port d'Aon, elle pensait aux anciennes cités.

Ici, comme ailleurs, les Cataclysmes avaient causé de nombreux morts. Les Bretons avaient investi beaucoup de moyens dans la sauvegarde de leur pays. Amalia n'avait jamais compris cet attachement à des terres condamnées.

Pourtant, près de deux cent cinquante ans plus tôt, habitants humains et sorciers s'étaient serré les coudes pour drainer l'eau salée hors des territoires celtes. Les côtes, consolidées de digues et barrières, s'effritaient encore d'année en année. En repoussant l'océan, ils avaient créé un bourbier et reculé l'inévitable engoutissement. Si les Bretons ne trouvaient pas l'aide de puissants mages, la nature reprendrait ses droits d'ici quelques décennies : les barrages céderaient et submergeraient cette vaine tentative pour garder en l'état une région vouée au désastre.

Elle attendit plusieurs minutes, perdue dans ses pensées, avant de se relever. Hors de question de traîner les pieds dans la boue. Elle activa son concentrateur et fit apparaître ses mécas-ailes. Amalia passa ses bras dans les lanières du harnais, attacha l'ensemble en serrant les deux sangles sous ses seins et sur ses hanches, vérifia la solidité de son matériel, puis donna une impulsion et s'envola.

Pas besoin d'aller très haut pour avancer vite. La sorcière filait à un peu plus d'un mètre du sol lorsqu'elle activa le pilotage automatique. Tout droit. Elle se poserait en atteignant la route, plus loin.

Utiliser les mécas-ailes malgré sa fatigue était une mauvaise idée. Elle fournissait un flux constant de magie à la machine volante et risquait la chute à la moindre variation... et variations il risquait d'y avoir, vu son état d'épuisement. Peu lui importait, elle aimait vivre dangereusement.

Elle jeta un sortilège pour éclairer son chemin. Les plantes scintillèrent à la lumière de sa magie. Plusieurs créatures, sans doute des espèces parentes des lièvres, bondirent pour rejoindre leurs terriers.

Vert, marron et gris défilèrent sous ses yeux sans qu'elle y prête attention. Elle repensait au jeune Loïc. Rencontrer son frère pourrait s'avérer intéressant. Elle n'avait jamais eu l'occasion de discuter avec des mercenaires avant qu'ils ne s'augmentent. Des mécamages, en revanche, elle en avait déjà côtoyé plusieurs dans les mauvais quartiers de Stuttgart où elle achetait du tabac et du chanvre de contrebande.

Elle repensa à un mécamage en particulier. Elle l'avait rencontré vers ses 17 ans ; un amant très doué qu'elle avait amené à la table de ses parents. Roald, un grand noir aux yeux verts et à la langue aussi habile sur son corps qu'en longue discussion sur l'économie du pays.

La conversation s'était avérée très intéressante, du moins jusqu'au moment où Roald, indisposé par la chaleur de la demeure familiale, avait ôté son gilet. Ses mécartifices avaient fait une fort mauvaise impression. La mère d'Amalia, dégoûtée à la vue des épaules mécaniques et du long nerf d'acier descendant sous le poignet droit de ce potentiel gendre, avait manqué de tourner de l'œil. Le père de la jeune fille s'était levé, vivement, rouge de colère, et avait foutu le couple dehors, sans ménagement. Souvenir jubilatoire.

Roald et Amalia n'avaient jamais envisagé leur relation comme sérieuse. Elle faisait cela pour emmerder ses vieux, lui pour se la péter auprès de ses collègues. Qu'ils s'entendent bien au pieu s'était trouvé être un très agréable bonus. En sortant avec Cédric, quelques semaines plus tard, la jeune femme avait pris ses distances avec le méca.

Amalia sourit en se souvenant du premier baiser avec son mari. Wilma, Cédric et elle avaient passé la

soirée sur la plage à boire des bières jusqu'à ce que le soleil se noie dans l'océan. Au moment de rentrer, la sorcière avait tenu à raccompagner le jeune homme chez lui, à l'épicerie. Il n'avait pas eu besoin de lui dire qu'il voulait l'embrasser, elle l'avait senti, elle lui avait attrapé la main pour l'arrêter au milieu de la petite route. Il l'avait regardé, étonné, puis avait souri. Il savait qu'elle savait. Elle l'avait enlacé avant de baiser ses lèvres. Il embaumait la cigarette et avait un goût de tabac.

Toute à son souvenir, elle n'était plus concentrée sur son vol. Le flux qu'elle fournissait à son artefact varia. L'aile droite s'arrêta net.

La sorcière vrilla et s'écrasa lamentablement contre le sol. Elle s'étala dans la boue des marécages, fit deux roulades et son visage s'emplâtra dans une flaque particulièrement puante.

Amalia se redressa d'un bond et cracha ce qu'elle avait en bouche en jurant comme un dragonnier. C'était de la faute de tout ce qu'il y avait autour d'elle et de tous ceux qui n'étaient pas présents, mais surtout pas de la sienne. Qu'est-ce qu'ils la faisaient chier à la forcer à partir ainsi ? Elle aurait pu dormir sur place avec Wilma le soir et elles seraient rentrées au petit matin. Oui, dans le dortoir ! Oui, avec beaucoup d'humains dans la même salle ! Oui, elle en était capable ! Ils étaient cons de ne pas lui faire confiance !

Elle passa plusieurs minutes à s'énerver dans la campagne bretonne, mais, sans personne sur qui exprimer sa frustration, elle se calma et poussa un soupir. La jeune femme ôta ses méca-ailes et grogna. Elles étaient cassées. Quelle saloperie, cela ne résistait vraiment à rien... Sa mauvaise foi n'avait aucune limite.

Amalia lança un sortilège de nettoyage sur ses habits et sa figure. Le goût de la vase refusait de partir alors elle sortit du tabac et roula une clope. Elle l'alluma avant de reprendre sa route, à pied, dans la boue. Ses mécas-ailes s'étaient d'elles-mêmes rangées dans son sac-univers.

La sorcière jeta un coup d'œil au ciel puis lança un charme pour se repérer. Elle avait tout de même bien avancé et ne se trouvait plus qu'à quelques mètres de l'ancienne départementale. Une route précataclysmique de pavés et de reste de macadam. Elle y marcherait au sec. Son sortilège lumineux l'attendait sagement. Quelques secondes de concentration de plus lui auraient évité cette chute dont personne ne saurait jamais rien.

Elle grogna en s'époussetant du plat de la main, puis poussa un long soupir. Plus qu'une quinzaine de minutes et elle arriverait chez elle.

CHAPITRE 8

Police Magique Fédérale

Arrivée à un kilomètre du village, Amalia pressa le pas, sourcils froncés. Il y avait un problème. Des lumières s'élevaient à l'orée du bourg. À cette heure-ci, seules quelques ampoules à basse consommation et bougies des maisons auraient dû illuminer le ciel. La tâche, qui maquillait l'horizon d'un dégradé de jaune vers le bleu de la nuit, ne pouvait être naturelle. *Un incendie ?*

Amalia accéléra, de plus en plus inquiète. La lumière ne venait pas du port. La lumière s'élevait du hameau, à la périphérie des Communs. De son quartier. De sa rue.

L'évidence la médusa : cet éclairage inhabituel était d'origine magique. Le cœur emballé, la jeune femme tenta, sans succès, de se transférer. La zone devait être triangularisée ; de puissants artefacts empêchaient les sortilèges de déplacement, même autonomes.

Amalia se mit à courir. Elle était la seule sorcière du port d'Aon et elle n'avait pas lancé ces enchantements. Il ne pouvait pas y avoir mille raisons à l'installation d'un tel dispositif.

Elle déboula au début de la rue et passa devant la maison de Wilma qui marquait l'angle du quartier. La peur des habitants, calfeutrés chez eux, lui fit l'effet d'un coup de couteau dans le ventre. Elle s'arrêta, complètement essoufflée, et hoqueta de douleur. Ils étaient terrifiés. Cela la prit aux tripes.

Des policiers sortaient de partout. Pas des humains. Des Policiers Mages Fédéraux. L'un d'eux aperçut le concentrateur d'Amalia.

« Halte ! »

La jeune femme ignora son ordre et elle passa à côté de lui sans se préoccuper ni de qui il était ni de ce qu'il foutait là. Elle courait vers sa maison, tout au bout de la rue, à l'endroit où les policiers étaient les plus nombreux. Ils ne stationnaient pas exactement devant chez elle et cela la rassura.

« Serge ! Serge, arrête-la ! »

Il n'y eut pas que le dénommé Serge pour lever son arme contre la sorcière. Une multitude de mains gantées, bagues, bracelets ou autre concentrateur, se dressèrent pour neutraliser l'intruse. Amalia stoppa net, prise d'une rage soudaine contre ces hommes et femmes qui l'empêchaient de rejoindre Cédric et Abby.

« Laissez-moi passer ! grogna-t-elle.

— Stephen, on a des enchanteurs déclarés dans le coin ? demanda une petite sorcière d'une quarantaine d'années.

— Nop.

— J'habite ici ! Laissez-moi passer ! s'énerva Amalia, partagée entre la violence de sa colère et la panique.

— Au nom de la Fédération, vous êtes en... »

Stephen n'acheva pas sa phrase. Il se retrouva propulsé au sol, plusieurs mètres plus loin.

Le combat fut rapide, mais intense. Amalia ne savait pas se battre, mais elle était très douée, tant pour user de sa magie que dans sa façon de maîtriser son corps. La peur et la rage prirent le dessus.

En moins de dix secondes, elle envoya quatre hommes au tapis. Elle se surprit à lancer son poing dans le menton d'une femme dans quelque chose qui ressemblait, de très loin, à un uppercut. La policière décolla de plusieurs centimètres. D'instinct, Amalia augmentait la puissance de ses coups grâce à la magie.

D'abord déstabilisés par cette attaque complètement désordonnée, les P.M.F. se ressaisirent. La furie face à eux se déchaîna dans une frénésie brutale, sans aucune stratégie de défense. En un instant, ils l'avaient encerclée.

Un sort l'atteignit dans les reins. Amalia frappa le ventre de l'homme le plus proche, sans le moindre effet. Le maléfice la privait de sa force. Le soldat lui saisit le bras et le lui tordit dans le dos. Avec un cri furieux, elle tenta de lui envoyer un sortilège dans l'entrejambe, mais on lui passa des menottes. La magie,

d'un seul coup, se refusa à elle. Elle s'écroula à genoux dans un frisson horrifié. Prise de convulsion, elle hoqueta et vomit tout ce qu'elle avait dans l'estomac.

Les P.M.F. s'écartèrent brusquement, étonnés. Ceux de l'Ordre étaient formés à supporter les artefacts anti-magie.

Le calme retomba. On la releva pour l'emmener plus loin, les deux mains toujours liées dans le dos. Elle était pâle et tremblante quand Serge s'approcha d'elle. Il la fit s'asseoir sur un banc et demanda :

« Votre nom, s'il vous plaît. »

Résignée, Amalia murmura :

« Amalia Elfric. Laissez-moi passer, j'habite ici. Mon mari et ma fille. Je veux les voir.

— Aucune famille sorcière n'est signalée dans les environs.

— J'ai pris le nom de mon mari. Il est humain. Hohenhoff. Mon nom de jeune fille est Hohenhoff. »

Serge la quitta quelques secondes pour vérifier l'information auprès de son supérieur. Ils prirent contact avec le gouvernement fédéral et identifièrent la sorcière.

Le soldat revint vers Amalia avec les clés des menottes. Il peinait à dissimuler son malaise. Elle le sentait, mais elle l'ignora.

« Bien, je vous libère. L'Ordre a fait une descente ici.

— Sans blague... » souffla la jeune femme en se frottant les poignets.

Elle se releva et marcha vers sa maison, il lui saisit le bras, elle s'arrêta, la tête basse, les dents serrées.

« Famille Elfric, 1 rue Perpendiculaire du Quartier des Macareux ? demanda-t-il avec douceur.

— Oui. »

Elle refusait de le regarder. Qu'il la lâche. Cédric devait encore se cacher avec Abby dans l'armoire-bunker. Elle l'avait mise en place lorsqu'ils avaient emménagé ensemble. Cédric pouvait y survivre plusieurs mois. C'était leur sécurité, un meuble dans leur chambre, l'autre dans celle d'Abby, deux entrées qui ouvraient sur le même espace. Ils avaient testé. Cela ne leur prenait pas plus d'une minute pour se cacher.

« Madame. Amalia. S'il vous plaît. »

Le soldat la força à se retourner. Elle dégagea son bras, sèchement. Elle n'écoutait pas ce que lui criaient les émotions de l'homme.

« Vous ne pouvez pas aller là-bas. L'Ordre est arrivé par là. Ils ont commencé par votre maison et sont remontés tout le long de la rue. »

À nouveau, elle se détourna. Il passa devant elle et il l'arrêta, les deux mains sur ses épaules. Il la força à le regarder dans les yeux.

« Madame Elfric. Je suis désolé. Votre mari et votre fille sont morts. »

CHAPITRE 9

Blanc

CHAPITRE 10

Rakabat

Amalia portait un pantalon gris et une chemise noire. Son haut ouvrait sur un débardeur blanc, assez transparent pour laisser deviner ses dessous rouges. Depuis six mois, elle avait abandonné les pantalons de toile et les petits hauts en lin. Baskets usées, jean, t-shirt en coton formaient un accoutrement pratique et passe partout.

Sans être sale – elle ne l’aurait pas supporté – elle avait renoncé à prendre soin d’elle. Ses cheveux, d’habitude entretenus par un enchantement simple, formaient une tignasse châtain de mèches sauvages. Ses ongles, autrefois limés et impeccables, étaient cassés, usés. Amalia n’avait pas maigri, pas suffisamment bête pour cesser de se nourrir quand son corps réclamait toujours plus d’énergie pour s’enfoncer plus loin dans la connerie.

Les yeux noyés dans l’horizon gris, elle exhalait de lentes volutes de fumée que le vent dissipait. L’herbe n’offrait qu’un piètre palliatif au rakabat.

Elle baissa le regard. Le sol, trente-huit étages plus bas, se perdait dans l’ombre du crépuscule. Elle s’était injectée cette saloperie de drogue sorcière quatre jours auparavant. Encore une semaine à tenir jusqu’à la prochaine dose. Un shot lui offrait deux longs jours de trip intense, hors du temps, exempt d’émotions, libérée de tous sentiments. Exactement ce dont elle avait besoin.

Amalia se détourna du vide et s’assit sur un tas de parpaings. Le toit du building tombait en ruine. De la verrière qui, à l’origine, chapeautait l’immeuble d’un agréable jardin d’hiver, il ne restait qu’une carcasse rouillée. Ses vitres, comme celles de tout le bâtiment, avaient été soufflées par l’explosion de la toute proche raffinerie pétrolière, trois cents ans plus tôt.

La sorcière tira un paquet de shit de son sac et s’isola du vent d’un sortilège. Elle fumait encore le précédent mégot et, déjà, préparait le suivant. Il lui fallait en consommer des quantités astronomiques pour ressentir de réels effets. Elle se battait contre les métabolismes qui empêchaient la drogue de mettre son corps en danger. Une course contre la montre pour s’enivrer plus vite que son organisme ne pouvait brûler ces substances. Elle gagnait.

Le cône fraîchement roulé remplaça son prédécesseur. La jeune femme baissa le regard vers le sol, puis sur ses mains. Elle tremblait. Elle passa ses doigts au creux de son coude, là où la dernière seringue avait laissé son empreinte violacée. Les injections de rakabat étaient conçues pour prévenir de la dépendance. Le produit contenait un maléfice de sevrage qui limitait les prises. Pas d’overdose, pas d’accoutumance. Désormais, Amalia aurait toujours le sortilège dans le sang. Un enchantement de suivi médical suffirait à connaître les dates de ses dernières consommations. Un marqueur à vie.

La jeune femme était arrivée dans la région de Munich la veille au soir. L’agglomération avait la réputation d’être un repère de l’Ordre, mais elle s’en foutait. Peut-être même espérait-elle enfin croiser une Veste Grise.

Elle se leva, marcha jusqu’au parapet et l’escalada d’un mouvement souple. Perchée à l’aplomb du précipice, elle se pencha, lentement, un sourire aux coins des lèvres. Elle termina son joint, en équilibre au-dessus du vide.

Depuis combien de temps n’avait-elle pas dormi ? Trois jours. Après avoir baisé avec le Gangien à qui elle avait volé sa came. Sa précieuse came. Sa prochaine seringue. Pas très endurant, le gars de l’Inde. Il avait tiré trois ou quatre fois son coup, avant de s’effondrer sur l’oreiller. Elle en voulait plus. Elle voulait ressentir plus. Plus fort.

Amalia jeta le bout de son mégot dans le vide et elle le regarda virevolter le long des trente-huit étages du bâtiment. Quand il toucha le sol, elle sauta. Le vent s’engouffrait dans son t-shirt. Au dernier moment,

juste avant l'impact, elle se transféra tout en haut de l'immeuble, sur le toit. Elle s'étala de tout son long contre un sortilège d'amortissage qui l'enveloppa et la berça quelques secondes à trente-huit étages du point de chute, sans aucun dommage.

La jeune femme glissa sur le dos et observa le ciel, un sourire satisfait aux lèvres. Là, elle avait ressenti quelque chose.

Elle retourna s'asseoir au bord du vide et roula un nouveau joint. Jusqu'à combien pouvait-elle aller avant de se prendre le sol ? Depuis la mort de Cédric et Abby, elle mettait sa vie en jeu quotidiennement. Elle se découvrait plus puissante qu'elle l'imaginait.. Rien ne pouvait lui arriver.

La sorcière poursuivit son manège jusqu'à être lasse du sentiment de liberté que lui apportait la chute. Elle abandonna son perchoir et déambula dans la nuit de Munich, entre les rues sombres, étroites. Une ombre entre les ombres.

La ville, moribonde et muette, ne lui offrit rien d'autre que l'écho de ses pas sur les ruines urbaines. Seuls quelques quartiers vivaient encore, bas-fonds fiévreux où pourrissaient les pires fanges de la Fédération. Pour passer son ennui, Amalia cherchait les problèmes. Elle espérait croiser un vampire – un jeune vampire – certaine qu'il y avait de quoi échanger et s'amuser avec une espèce qui ne pouvait pas mourir et qui se régénérât plus vite que les sorciers.

« On s'est perdu ma p'tite dame ? » interrogea une voix dans son dos.

Amalia se retourna et dévisagea ceux qui venaient de l'interpeller. Un homme et deux femmes. Tous les trois portaient une veste grise. L'Ordre.

CHAPITRE 11

Si c'était à refaire

En six mois, Amalia n'avait jamais croisé personne de l'Ordre. À la voir habillée en humaine, avec son jean troué et sa gueule de droguée, le trio de Vestes Grises ne pouvait pas résister à la bousculer un peu. Ils se déployèrent dans la ruelle et se rapprochèrent d'elle.

« Perdue, perdue... Pour être en ville, c'est qu'elle l'a voulu, Jack, commenta l'une des deux sorcières.
— Vous êtes de l'Ordre ? »

Amalia s'adressait à celle qui venait de parler, une belle femme aux yeux bleus et à la superbe chevelure blonde. Elle semblait plus accessible que les autres.

« Oui, acquiesça Jack.

— Pourquoi ? » interrogea Amalia d'une voix glacée.

La force de sa question les déstabilisa. Ils voulaient... ils devaient lui répondre pour ne pas la contrarier. La deuxième sorcière résista à la tentation et se racla la gorge, dégoûtée :

« C'est une sorcière. »

Amalia, dans l'état dans lequel elle apparaissait, ne pouvait leur inspirer d'autre sentiment. Pour atteindre le point de dépendance qui se lisait sur son visage et ses bras, il fallait aller loin. Trop loin. Les alcooliques et drogués étaient très rares dans la Fédération. Ils étaient considérés comme des êtres lâches qui noirciraient l'image du mage pur.

La jeune femme percevait leur répulsion comme si elle avait tenu en main un papier rêche, sale, gras, poisseux. Sous leurs yeux et leurs impressions, elle se sentit rabaisée, plus basse encore qu'ils n'estimaient les humains.

« Pourquoi ? répéta-t-elle avec plus de force en s'immiscant, sans le savoir, dans leur esprit.

— Parce que Leuthar a raison. Les humains ont détruit ce monde », répondit Jack, sans parvenir à retenir ses mots.

Il jeta un regard inquiet à ses comparses. Amalia se rua sur lui. Elle attrapa son cou, d'une main, puis le plaqua contre un mur. Les deux autres reculèrent et disparurent. .

« Lâche-moi, articula Jack.

— Ils n'ont pas détruit ce monde ! cracha la sorcière, le visage tout proche du sien.. C'est nous qui l'avons laissé dépérir en refusant de les aider !

— Et puis quoi encore ? Est-ce que l'on arrête les incendies que les dragons créent ? »

Elle avait desserré sa main du cou du sorcier, mais le tenait toujours. Jack, piégé contre le mur, luttait contre son bras. Sans doute aurait-il apprécié que ses collègues ne fuient pas aux premiers signes de violence. Il n'était pas taillé pour se battre.

« On vaut mieux qu'eux ! s'écria-t-il en retrouvant son souffle. On leur est supérieur en tous points ! Notre race est l'évolution de la race humaine !

— Ferme-la ! » cria la jeune femme.

Leurs esprits, sauvagement intriqués, s'affrontèrent à coup de haine. Jack défendait ses idées. Il vivait pour ses idées. Il n'était pas un de ces gars qui suivaient Leuthar en y voyant un bon moyen de semer le trouble ou de s'en mettre plein les poches. Il croyait sincèrement en ce qu'il disait. Amalia le sentait. Elle ne comprenait pas. L'Ordre et ses idées l'énervaient. Cet homme l'énervait.

« Nous sommes tout aussi humains qu'eux !

— Il est temps que leur branche s'éteigne, de continuer l'évolution dans le bon sens ! »

Elle frappa. Son poing entraîna le visage du sorcier jusqu'à ce que sa joue rencontre le mur. Les os de sa mâchoire se fêlèrent, puis cédèrent dans une multitude de petits morceaux. Broyés. La chair se déchira,

sa main glissa et percuta le béton à côté de la tête de Jack. La marque de ses doigts, resserrés en une arme mortelle, s'imprima dans le béton avec un bruit sourd. Une superbe sculpture en bas-relief..

L'homme n'avait rien vu venir. Son crâne avait heurté le mur, entre la tempe et l'arcade. La violence du coup s'était propagée sur le côté de son visage, jusqu'au milieu de son front, dans son cerveau. Il avait hurlé de douleur.

Amalia s'écarta et le corps glissa au sol, inconscient. Elle serra les poings, pas assez lucide pour comprendre comment elle avait pu, d'un seul coup, mettre K.O. un sorcier de l'Ordre en pleine possession de ses moyens. Elle fit apparaître son concentrateur et le pointa sur lui, la mâchoire aussi crispée que ses mains.

D'un très lent geste, elle lança un sortilège qu'elle connaissait depuis longtemps. Jamais elle n'aurait imaginé l'utiliser un jour. Le cœur de Jack cessa de battre.

La douleur se réveilla, doucement, tout au bout de son bras. Elle regarda son poing. Elle s'était blessée. Sa peau s'était déchirée contre le mur, mais les os n'avaient pas cédé. Pourquoi ?

Amalia repoussa la question. Elle chercha de quoi se soigner dans son sac-univers. Un sérum de guérison qu'elle avala en grimaçant. Elle jeta la fiole à côté de Jack sans adresser un regard au cadavre, puis porta son attention sur sa blessure. Ses chairs se recomposaient sous l'effet du charme.

La sorcière s'adossa au mur en face de Jack. Elle nettoya ses mains du sang qui les maculaient d'un sortilège et se roula un joint. Elle resta là, à fumer, sans savoir quoi en penser.

Elle avait tué un homme. Pas par accident. Le coup n'était pas contrôlé, mais elle avait choisi, froidement, de mettre fin à sa vie. Elle n'en ressentait aucune sensation forte. Pas de sentiment de puissance absolue, pas d'impression d'horreur. Elle croyait pourtant que tous ceux qui tuaient étaient soit des psychopathes en puissance amoureux du goût du sang, soit des êtres faibles incapables d'assumer leurs actes. Elle ne pensait pas entrer dans une de ces catégories.

Elle recracha une première volute de fumée dans un long soupir, les yeux fixés sur Jack.

Il ne portait pas de bague. Il ne devait pas être marié, mais Amalia n'était pas idiote. Elle savait pertinemment que quelqu'un, quelque part, serait peiné par sa mort. Aucun homme ne pouvait être haï de tous. Il avait eu une vie. Elle refusait de le nier, mais, malgré tout, elle ne regrettait pas son geste.

Si c'était à refaire, elle éviterait de salir ses mains. Après réflexion, elle aurait préféré le tuer en le regardant droit dans les yeux.

CHAPITRE 12

Kentigern

« Satisfaite ? »

La voix s'éleva de l'ombre. Amalia sursauta, effectua un quart de tour sur elle-même et pointa son concentrateur actif en direction de l'inconnu.

« Raté, je suis ici. »

Un souffle effleura son cou. Derrière elle. Pour faire preuve de tant de discrétion, ce devait être quelqu'un de l'Ordre. Un frisson de peur lui parcourut le dos. Elle se retourna et se retrouva face à un individu caché sous une cape rouge.

La teinte de la cape représentait la parfaite incarnation du concept même du Rouge. Le Rouge le plus rouge qu'il ne lui ait jamais été donné de voir.

Est-ce bien le moment pour se faire ce genre de réflexions ? Amalia se transféra au beau milieu du Parc aux Agates, à Stuttgart.

« Pas en pleine ville. »

La Cape Rouge l'avait suivi. Elle fronça les sourcils. Sans disposer d'un contrôle total du réseau fédéral, c'était impossible de se transférer de manière si exacte à côté de quelqu'un dont on ignorait la destination. Elle n'eut pas le temps de s'attarder sur le sujet. L'inconnu posa sa main sur son épaule et l'emmena loin, très loin de chez elle.

Amalia bascula. Elle dégringola sur plusieurs mètres avant de trouver un appui pour arrêter sa chute. Elle s'étala de tout son long dans la neige, se redressa et s'assit. Son mince débardeur prenait l'eau au contact de son corps contre la glace. Elle amorça un mouvement pour se relever mais s'immobilisa, stoppée net dans son élan par le paysage stupéfiant offert à ses yeux.

Une chaîne de montagnes s'étendait à perte de vue, multitude de sommets enneigés, de crêtes et de piques malmenés par les vents. L'horizon de roches dominait le ciel, narguant le coton blanc des nuages.

Un froid indescriptible saisit la sorcière. Au port d'Aon, Amalia n'avait jamais eu à porter de lourds vêtements pour aller sur la mer gelée d'hiver. La magie qui lui évitait d'habitude ce genre de désagrément ne parvenait pas à compenser l'extrême rigueur du climat.

Ses mains bleurent, elle commença à grelotter.

La Cape Rouge descendit sans hâte jusqu'à elle. Elle déposa un épais tissu sur les épaules de la jeune femme décontenancée et s'assit à côté d'elle.

Un silence serein tomba entre eux. Amalia se réchauffait, incapable de détacher ses yeux du théâtre naturel, glacial, que découvrait son regard. L'immensité vertigineuse lui nouait la gorge d'émotion.

« Ce ne devrait pas être ma première question, articula-t-elle enfin, mais où sommes-nous ?

— Au cœur de l'Himalaya. »

Impossible. Aucun réseau de transfert sorcier ne desservait cette zone. Amalia ne sentait pas le maillage de la Fédération frôler ses sens, réagir à sa magie. Cet individu venait de la déplacer sur des milliers de kilomètres. Sans l'aide de la Fédération. Sans puiser dans ses ressources à elle. Impossible.

« C'est ça, et moi je suis Merlin l'enchanteur. »

La Cape Rouge rabattit sa capuche sans se soucier de ses doutes. La jeune femme le détailla avec insistance et sans la moindre gêne. Elle n'avait jamais vu de traits si anguleux. Les quelques rides qui ornaient sa peau sombre donnaient du relief et un peu de souplesse à son visage. Ses cheveux bruns, crépus, se parraient d'éparses mèches argentées. Dans quelques années, il serait de ces hommes poivre et sel à qui profitait le charme de l'âge. La cinquantaine, estima Amalia, même si un humain lui en aurait donné dix de moins. Plus un sorcier était puissant, plus il vieillissait doucement, plus il vivait longtemps. La jeune

femme jonglait sans arrêt entre les deux échelles de vies.

« Je suis Maître Kentigern, annonça-t-il sans la regarder.

— Maître ? Vous enseignez ?

— Cela m'arrive. »

Elle plissa les yeux. L'une de ses oreilles, vers elle, était percée et ornée d'un magnifique artefact. Un concentrateur, supposa-t-elle, incroyablement fin et travaillé. Il émettait de la magie d'une puissance et d'une densité qui incitait la jeune femme à se méfier. D'instinct, cet homme la mettait mal à l'aise. Elle trouva enfin la force et l'envie de se relever.

« Qu'est-ce que vous me voulez ?

— Cela fait six mois. C'est suffisant. Il est temps de vous sortir de là.

— Je vous demande pardon ? souffla-t-elle, estomaquée qu'il se mêle ainsi de ses affaires.

— Ce n'est pas négociable. Vous allez reprendre votre vie en main. »

Il agita quelque chose en l'air de sa main gauche. Aveuglée par la réverbération de la neige, Amalia plissa les yeux et sursauta. L'homme détenait ses fioles de Rakabat, ses seringues démontées, son shit et ses feuilles. Elle ne l'avait ni vu ni senti subtiliser le tout dans son sac-univers. Elle se jeta sur lui pour récupérer sa précieuse drogue.

Sur une pente aussi forte, l'idée s'avéra mauvaise. Elle les précipita dans le vide, mais sa chute s'interrompit lourdement, moins d'un mètre en contrebas. Elle grogna de surprise, sentant une surface sèche et solide sous ses paumes. Une congère lui avait dissimulé la présence de ce toit.

L'homme en rouge se réceptionna avec légèreté et attendit à côté d'elle. La jeune femme resserra son châle autour d'elle, le fixa d'un charme et reprit son attaque.

Après six mois d'errance, elle ne savait toujours pas se battre, mais elle avait appris des maléfices qu'il lui suffisait de lancer pour gagner son combat. En ce moment, elle avait un petit faible pour un sortilège temporel. Éléphant, simple, difficile à déceler, passe-partout... Parfait pour filer en douce.

L'enchantement changeait la perception de l'écoulement du temps chez ses adversaires. Pendant une très longue seconde, il leur imposait la sensation de vivre sept jours. Sept jours immobiles. Sept jours sans dormir, sans manger. Sept jours inactif. À la fin de cette seconde dans le référentiel commun, les malheureux s'écroulaient. Un cerveau non entraîné se montrait incapable d'accepter un tel paradoxe.

Le dénommé Kentigern encaissa l'attaque sans même chercher à la contrer. Il ne s'écroula pas et alla jusqu'à sourire. Amalia marqua un temps d'arrêt. Ça ne sentait pas bon. Elle déballa toute la palette de sortilège qu'elle connaissait. L'adversaire dévia la plupart des assauts. Les rares maléfices à l'atteindre ne le touchaient que parce qu'il semblait les estimer trop négligeables pour valoir une esquive.

Le visage impassible, il attendait que la sorcière ait épuisé son arsenal, ce qui ne tarda pas à arriver. À court d'idées, la rage au ventre, Amalia termina par un sortilège de rasage qui ne fit pas même frémir les beaux cheveux du cinquantenaire.

La jeune femme s'arrêta, essoufflée, et il fronça les sourcils :

« C'est vraiment tout ? »

Elle lui adressa un regard d'encre, une main sur le ventre. Un point de côté cassait sa respiration.

« C'est parce que je suis encore sous les effets de la drogue, justifia-t-elle avec une parfaite mauvaise foi.

— Je parlais du nombre de sortilèges différents. Tu pourrais faire beaucoup mieux.

— Vous êtes gentil, on n'a pas gardé les licornes ensemble. Ce sera vous et Madame Elfric. »

Il la fixa plusieurs secondes, puis, d'un geste, la dépouilla de la chaude couverture. Exposée à la morsure du froid, elle se remit à grelotter avec violence.

« Il y a de quoi vivre, là-dessous. Je reviendrai quand tu seras douchée, changée et sevrée. Dors. Tu en as besoin. Tu ne pourras pas partir d'ici sans moi.

— Non, mais vous vous écoutez par... hé ! »

Kentigern disparut avant la fin de sa phrase.

CHAPITRE 13

Le Chalet

L'abri s'avéra être un petit chalet de montagne. Amalia passa la porte, méfiante. Sa peau se hérissa d'un frisson de plaisir lorsque la douce chaleur de l'habitation caressa son visage.

Elle entra. L'intérieur de la bâtisse lui tira un grognement surpris. Entre les rideaux à carreaux rouges, la banquette garnie de coussins de la même couleur et l'horloge qui surplombait le buffet en pin massif, la pièce n'aurait que difficilement pu apparaître plus en décalage avec la majestueuse nature de l'autre côté des vitres. Amalia ne s'attendait pas à une geôle si... douillette... mais, venant de l'homme en rouge, elle ne s'escomptait de toute façon pas à grand-chose.

Un feu vif brûlait dans la cheminée. Le conduit d'évacuation de l'âtre ne devait pas ouvrir vers l'extérieur. Amalia n'avait vu aucune fumée s'élever dans les airs.

La jeune femme ferma les yeux. Elle ne s'était pas tenue dans un endroit si accueillant depuis longtemps. Depuis qu'elle avait quitté Aon.

Elle explora la pièce et découvrit un petit lit, dans un renforcement aménagé par un paravent constitué d'un tissu blanc avec des motifs de flocon de neige rouge. Elle trouva une pile d'habits sur l'édredon.

Un seul coup d'œil lui suffit pour juger qu'ils étaient à sa taille. Elle n'aimait pas ça. Elle n'aimait pas ce gars. D'ailleurs, elle n'allait pas rester ici.

Elle défit le lit, tira la couverture qui lui sembla la plus chaude et s'en drapa avant de tourner les talons. Elle se dirigea directement sur la sortie, tendit le bras vers la poignée et, à l'instant précis où sa paume entra en contact avec le bois, se prit une baffe. Amalia tomba lourdement sur les fesses et regarda, abasourdie, la main de pin se ranger dans la porte. Elle venait de lui foutre une claque.

« Mais il se paye ma gueule ? » souffla-t-elle en se relevant.

La jeune femme se rapprocha, plus prudemment. Elle amorça un geste vers la poignée et vit clairement les cinq doigts se matérialiser dans le bois. Elle recula d'un bond, leva son concentrateur et tira. La vaillante porte essuya le trait sans broncher. La sorcière jura, tenta d'y mettre le feu, de la scier, de la pulvériser... mais rien n'y fit.

Amalia, de dépit, se reporta sur les fenêtres, mais elles se révélèrent tout aussi vicieusement enchantées que leur homologue d'entrée. La jeune femme lâcha une nouvelle flopée de jurons et retourna sa colère grandissante sur le mobilier. Il lui résista avec indifférence.

Rien ne bougeait, rien ne souffrait de sa magie. Essoufflée, elle grogna sa frustration et se laissa tomber sur le coussin rouge d'une jolie chaise de couleur miel. Elle posa les deux coudes sur la charmante table en pin ciré et se prit la tête entre les mains.

Amalia poussa un long soupir et se résigna : elle était détenue dans la plus coquette des prisons.

Elle passa ses cinq premiers jours de captivité au lit. Sueurs froides, crises de nerfs, vomissements, tremblements, hallucinations, fièvre.

Sans une seconde drogue pour se substituer au rakabat, le sevrage était insupportable.

L'odeur alléchante d'un bon morceau de viande rôtie la tira de sa léthargie comateuse au matin du sixième jour. Elle fronça les sourcils et se redressa sur les coudes avec précaution. Plus de vertiges. *Mieux.*

Amalia se gratta le crâne et grimaça. La transpiration séchée collait ses cheveux sur son front poisseux et gras. Elle se laissa retomber sur son oreiller, mais l'odeur malsaine de sa sueur lui parut intolérable. Elle repoussa les couvertures, posa les deux pieds au sol et se releva très lentement. Le fumet d'un bon repas vint, une seconde fois, chatouiller ses narines. Son estomac se tordit douloureusement. Elle prit brutalement conscience de sa faim et écarta le paravent d'un geste fébrile.

Une part de rôti de bœuf accompagné d'un rösti croustillant trônait sur la table, près du feu. Quelqu'un

était venu déposer le plat pendant son sommeil.

Un repas, concéda-t-elle, absolument délicieux.

Elle se doucha dans la minuscule – mais toujours aussi charmante – salle d'eau du chalet, puis, désœuvrée, tira une chaise jusqu'à la fenêtre et s'abîma dans la contemplation du paysage. Elle remonta une jambe sur l'assise, passa un bras autour et s'appuya sur le dossier et l'accoudoir.

Contrainte de se poser, elle n'avait pas eu l'esprit aussi clair depuis longtemps. Cet homme ne s'en sortirait pas comme ça, mais elle devait admettre qu'il l'avait tirée d'une belle spirale de connerie.

Amalia s'obligea au repos durant toute sa première demi-journée de lucidité... mais n'avait jamais été d'un tempérament calme. Très vite, elle se mit à tourner en rond comme une chimère en cage.

Un soir, elle retint un sursaut en découvrant un étroit meuble aux rayonnages remplis de livres. Cette bibliothèque se trouvait-elle vraiment là depuis le début de son enfermement ? La jeune femme n'aurait su l'affirmer. La méfiance passée, elle se surprit à apprécier tourner les pages de ces vieux exemplaires de papier fin, jaunis, parfois détachés. Contrairement aux autres sorciers, Amalia avait l'habitude de lire des livres, mais elle n'avait jamais eu l'occasion d'en manipuler de si vieux. Certains, d'origine humaine, étaient datés d'avant les années deux mille. De véritables antiquités.

Les enchanteurs utilisaient des cadres mnémotiques comme support de transmission : une toile tendue sur un châssis de bois, contre laquelle le sorcier projetait informations, textes ou souvenirs. Ces supports permettaient de stocker et diffuser du contenu très simplement, comme les tablettes que les humains utilisaient avant les Grands Cataclysmes. Amalia avait déjà vu ces gros rectangles noirs, à Aon, quand Johan avait été tiré au sort pour devenir Yasard. La Congrégation Atlantique disposait de trois appareils de ce type, mais l'usage de la technologie n'était réservé qu'aux situations d'urgence.

Les livres, par contre, les humains en collectionnaient des bibliothèques entières et ils en imprimaient encore beaucoup. Cela restait plus accessible que les ordinateurs. Elle s'en était moquée, puis s'était prise d'affection pour ce bois mort bien pratique.

CHAPITRE 14

La Confrérie

Quand Maître Kentigern entra dans le chalet, Amalia lui sauta dessus. Après dix jours passés seule sur les toits de l'Himalaya, elle comptait bien lui montrer ce qu'elle avait réellement dans le ventre, sans drogue dans le sang.

Elle rassembla ses deux mains, le concentrateur actif, et propulsa une violente vague de magie. Une onde se forma en un instant, bleuie par l'intensité de son énergie. Une déferlante large comme la moitié de la pièce fonça sur l'homme en rouge. Amalia se jeta vers l'entrée encore ouverte. Occupé à esquiver son assaut, Kentigern ne pourrait l'empêcher de fuir.

Le sorcier ne broncha pas et n'activa pas son concentrateur. L'attaque ne le fit pas même frémir. Il referma la porte. Amalia jura et lui lança son poing dans la figure avec un cri de frustration. L'homme dévia son coup d'un geste précis. La jeune femme se redressa pour enchaîner, mais il plaça son coude sur sa trajectoire. D'instinct, Amalia esquiva. Elle se décala avec souplesse et sauta hors de sa portée, entre la table et le paravent de sa petite chambre.

Kentigern ne lui laissa pas le temps de souffler et attaqua à son tour. Son sortilège explosif lui brûla le ventre et elle encaissa en prenant appui sur l'une de ses jambes. Elle leva les deux bras devant son visage et para le poing. La violence du coup infligerait à sa peau deux ecchymoses de taille égale. Une béquille lui faucha les mollets, elle se réceptionna plus ou moins sur ses mains en évitant de justesse le coin de la table.

La sorcière eut la présence d'esprit de lever les yeux et elle esquiva le pied qui fonçait sur son crâne en roulant sur le côté. Elle se redressa d'un bond et bloqua d'un contre-sort un sortilège visant sa brûlure. Essoufflée, elle dressa autour d'elle un bouclier de magie puissant et solide dont elle était particulièrement fière, mais, faisant fi de sa carapace, le maléfice suivant lui laissa une courte estafilade au poignet, juste au-dessus de son concentrateur.

Le combat se résuma en une succession d'enchantements et d'attaques au corps. L'homme, qui se mouvait avec une dextérité étonnante, se jouait d'elle. Il n'était pas sérieux. S'il pouvait passer à travers ses protections, s'il pouvait berner ses sens, alors il pouvait l'abattre d'un revers de la main. Il la testait, la poussait dans ses retranchements. *Pourquoi ?* Amalia souriait quand il restait imperturbable.

Peu à peu, il montait son exigence envers elle. La sorcière en prenait douloureusement conscience. Hors d'haleine, son corps accusait la violence de ce combat qu'elle ne pouvait remporter. Ses muscles s'alourdisaient, souffraient sous l'effort prolongé qu'elle leur imposait. Sa peau, malmenée par de nombreuses coupures, brûlures et contusions, prenait des couleurs inattendues.

Elle parvenait parfois à placer un coup. Elle tentait une parade, hasardait un contre... Ses attaques touchaient son adversaire, elle l'aurait parié, mais ça ne lui faisait aucun effet.

La jeune femme bloqua une vicieuse frappe du genou de sa main gauche et lui envoya un maléfice explosif à la figure. Aucun résultat. Elle grogna. Un sortilège vert, d'une intensité bien supérieure à ce qu'elle avait encaissé jusque là, la toucha dans le dos. Elle gémit de douleur en s'affalant contre lui. Le mage la soutint, la redressa et la repoussa, sans lui laisser de répit ; un charme bleu l'effleura juste au dessus de l'œil. Aveuglée par son sang, elle usa d'un charme-pansement pour maintenir la plaie au propre et reprit ses attaques.

Amalia perçut alors une variation dans les mouvements de son adversaire et comprit que, quoiqu'elle fasse, elle ne le toucherait plus. Elle avait l'impression de disputer une partie d'échecs contre quelqu'un qui avait déjà gagné le jeu. Elle dansait autour du mage sans jamais l'atteindre. Indifférente aux signaux d'alerte que lui envoyait son corps, elle ne se composait plus qu'en mouvements, sueur et cris de rage. Elle vidait sur lui sa frustration et son orgueil blessé d'être dépassée par un vieil homme.

Quand Maître Kentigern l'estima à bout, il l'arrêta des deux mains sur les épaules et lui mit un coup de genou dans le ventre avant de la repousser sur la chaise.

Amalia étouffa un cri, se plia en deux, le souffle coupé. Jamais, jusqu'alors, elle n'avait eu si mal.

D'une voix calme, Kentigern suggéra :

« Diffuse ta magie dans ton ventre. »

Inconsciemment, le corps de la sorcière suivit le conseil. Amalia sentit son flux magique changer. Un maillage s'étendit autour des lésions et la jeune femme reprit subitement sa respiration. Elle fronça les sourcils puis passa la main sur son abdomen.

« Je ne savais pas que l'on pouvait faire ça... »

Elle aurait dû se sentir furieuse, méfiante, mais elle redressa le regard vers lui, calme. Kentigern affichait un air neutre. Elle plissa les yeux, ouvrit la bouche pour dire quelque chose, puis se ravisa. Enfin, elle comprit. Rien n'émanait de lui. Elle ne sentait rien, littéralement rien : pas de colère, pas de peur, même pas l'amusement qu'elle était pourtant certaine d'avoir décelé sur son visage lors de leur affrontement.

Si elle ne l'avait pas observé, elle n'aurait pu deviner sa présence. Pas de magie, alors qu'il était de toute évidence très puissant, et, surtout, pas de sentiments.

Amalia réprima un frisson.

« Comment est-ce que vous faites ça ? »

Kentigern pencha légèrement la tête et l'incita à préciser sa question d'un froncement de sourcils.

« Cacher votre magie, vos sentiments.

— Tu les ressens toujours, n'est-ce pas ? »

Amalia se tendit immédiatement, inquiète. Elle n'en parlait jamais. Cela lui avait valu assez d'aller-retour chez le médecin. Très jeune, elle avait compris qu'elle devait le garder secret. À Wilma et Cédric, elle faisait confiance, mais Wilma était loin et Cédric...

« Comment est-ce que vous savez ça ? » attaqua-t-elle, sur la défensive.

— Rien n'échappe à la Confrérie.

— À quelle confrérie, de quoi parlez-vous ?

— Tu as aussi le droit de rester calme, tu sais... »

Elle le fusilla du regard et garda le silence. L'homme s'assit en face d'elle, toujours aussi insondable.

« Relâchez-moi. Je ne comprends pas ce que vous me voulez. Je n'ai rien fait, grogna-t-elle avec mauvaise humeur.

— Oh, ça n'est pas comme si tu n'avais rien à te reprocher... Tu as bien commis quelques vols, ces six derniers mois...

— Est-ce que vous allez vous décider à me dire ce que vous me voulez ?! »

Amalia se releva brusquement et marcha de long en large. Kentigern l'observa plusieurs secondes avant de répondre :

« Je suis Confrère. Je ne suis pas membre d'une confrérie, mais de La Confrérie. Celle qui a donné le mot confrérie. »

CHAPITRE 15

Le témoin de promesse

Amalia s'immobilisa et émit un bruit de gorge entre le rire et le grognement.

« Celle qui a donné le mot confrérie ! Rien que ça ? C'est pas un peu présomptueux ? »

— Non. Ce n'est que la vérité. La Confrérie existait déjà du temps de Merlin, même si nous étions moins nombreux, et des générations de Confrères ont conservé nos mémoires. Si tu n'as jamais entendu parler de nous, c'est parce que ton collègue s'y est opposé.

— J'ai eu le meilleur enseignement sorcier possible, j'imagine mal mon ancienne école passer sous silence l'existence d'un groupe aussi vieux. Vous n'êtes pas crédible.

— Ho... Mais ils ne peuvent pas parler de nous. »

Elle posa les deux mains à plat sur la table et se pencha vers lui.

« Mon école ne s'est jamais privée pour aller à l'encontre de ce qui est prôné par la Fédération, articulante avec le calme de la certitude. Ils nous ont même mis en garde contre les dangers de l'Ordre. Certains de mes professeurs ont risqué leur vie pour cela, et ils en sont morts. J'ai été élevée pour faire partie de l'élite de la Fédération, bien malgré moi, par des hommes et des femmes qui avaient conscience qu'il était vital de nous enseigner tout ce que cache le pouvoir et la création de la Fédération. »

Amalia n'avait jamais pris son cursus scolaire au sérieux, elle n'en avait eu ni la motivation ni le besoin, mais elle admirait ses professeurs et l'engagement de l'établissement.

La Grande École regroupait enfantine, collège, lycée, université. Elle avait confiance en eux, elle *savait* que leur enseignement ne pouvait s'avérer aussi lacunaire. La structure deux fois millénaire dont parlait l'homme aurait dû figurer à son programme. En troisième année, elle avait même dû rédiger un rapport d'une centaine de pages sur les organisations d'espionnages outre-Atlantique.

« Je vois mal qui pourrait leur dire ce qu'ils ont le droit ou non d'enseigner. Je me répète : vous n'êtes pas crédible. »

— Et toi tu es naïve. Seuls les dirigeants de la Grande École connaissent notre existence, et ils ne peuvent pas en parler. Physiquement. Ils l'ont promis, comme tu vas le faire. »

Il posa un petit objet sur la table qu'Amalia reconnut sans difficulté. Elle s'assit lentement et le prit dans entre ses mains. Une bille de verre au cœur d'iris, recouverte en partie d'un métal brillant comme un diamant, vierge.

Habituellement, les témoins de promesse étaient nervurés de nombreux sillons, parfois jusqu'à ne plus pouvoir distinguer la matière. Les entrelacs d'iris attestaient alors des vœux prononcés autour de l'objet.

Amalia resta absorbée plusieurs minutes par le magnifique artefact.

Elle avait déjà eu l'occasion d'en utiliser, en cours, pour s'entraîner. Les sorciers s'en servaient couramment, pour toutes sortes de contrats, de la simple reconnaissance de dette au mariage. Ils engageaient leur magie et, dans de rares cas, allaient jusqu'à gager de leur vie dans leurs serments.

Jamais la jeune femme n'avait imaginé qu'il pût exister des billes encore intactes. Les témoins, comme les concentrateurs, se transmettaient de génération en génération.

« Il est vierge, fit-elle remarquer. »

— Oui. Si tu acceptes d'entendre ce que j'ai à te dire, ce témoin sera le tien.

— Est-ce que vous avez conscience du prix de cette simple petite bille ? répliqua Amalia, les yeux grands ouverts.

— Crois-moi, tu n'auras pas envie de le vendre. »

Amalia fit tourner l'artefact entre ses doigts. Kentigern avait raison, bien sûr, elle ne le vendrait pas. Il était trop beau pour cela.

Elle voulait déjà pouvoir compter, plus tard, ses promesses prises devant la magie. Si Cédric avait été sorcier, elle aurait voulu qu'ils s'engagent, l'un envers l'autre, sur un objet de ce genre. Une ombre passa dans ses yeux au souvenir de son mari et elle serra la bille dans sa main.

Maître Kentigern observa le changement, sans rien dire. Il attendit qu'elle se ressaisisse. Elle ne pouvait plus partir, tourner le dos, fuir ses sentiments. La jeune femme ravala sa tristesse, déglutit et releva les yeux.

« Qu'est-ce que vous me voulez ? »

— Je veux te raconter une histoire. Je veux te raconter la Confrérie. Ce qu'est la Confrérie, pourquoi tu n'as jamais entendu parler de nous...

— Pourquoi est-ce que vous voudriez me lâcher tout ça, à moi ? l'arrêta Amalia.

— Je t'expliquerai aussi pourquoi je t'en parle, quand tu auras prêté serment sur le témoin. »

Amalia déplaça ses doigts et baissa les yeux vers la sphère au creux de sa paume. Elle hésitait. Que risquait-elle ?

Avoir une discussion avec quelqu'un sans être harcelée par ses sentiments ne lui était jamais arrivé. Elle se découvrait autrement, seule avec son propre ressenti. C'était reposant. Elle ne perdrait rien à écouter ce sorcier lui raconter une histoire qu'elle ne pourrait répéter.

Elle hocha la tête, lentement, et approcha sa main de celle du vieil homme. Ils entremêlèrent leurs doigts. Elle nota que les siens étaient tous recouverts d'une petite série de cicatrices bleutées.

« T'engages-tu à, ne jamais diffuser, de quelque manière que ce soit, ce que je vais dire ici ? questionna l'homme en cape rouge.

— Jusqu'à ce que je mette fin à la discussion par : je tiendrai ma promesse jusqu'ici. Oui. Je m'y engage. »

L'objet propagea une douce chaleur, monta brusquement en température et leur brûla la main.

Kentigern desserra ses doigts et Amalia ramena son poing contre sa poitrine. Elle baissa les yeux vers l'artefact, au creux de sa paume. Une longue rainure ornait à présent le témoin d'une fine arabesque d'iris. La sorcière observa ensuite sa peau, très légèrement rougie. D'un mouvement de doigts, elle se lança un sort et vit apparaître une marque, en travers des lignes de sa main. Les courbes sombres répétaient à l'identique le dessin sur l'artefact.

Le même motif figurait maintenant sur sa peau, celle du Maître et la petite bille.

Amalia la fit rouler entre ses doigts avant de la ranger avec précaution dans la poche droite de son jean.

« Je vous écoute.

— La Confrérie est née il y a plus de deux mille ans. Au début, nous n'étions pas nombreux. Moins d'une cinquantaine. Mais nous avons grandi, nous nous sommes étendus. Nous regroupons les plus grands mages de chaque époque. »

Amalia, perplexe, observa son interlocuteur durant de longues secondes sans parvenir à trouver une réaction adéquate. Kentigern, que le silence ne semblait absolument pas perturber, lui rendit son regard jusqu'à ce qu'elle le détourne en se massant l'arête du nez.

« Qu'est-ce qui... Attendez... Pourquoi est-ce que vous me racontez tout ça ? Pourquoi moi ? »

— Tu aurais dû entrer à la Confrérie. »

Elle écarquilla les yeux et partit dans un rire nerveux.

« C'est ça... La pauvre fille qui aurait dû vivre une autre vie. Je ne suis plus une gamine qui se fantasme des histoires. Je n'espère pas qu'un jour une société secrète viendra me dire que je suis l'élue. J'aime ma vie. Sans-façon...

— Ces six derniers mois en sont la preuve.

— Allez vous faire foutre. »

Amalia se releva vivement et alla s'enfermer dans la salle de bain en claquant la porte. La voix de Kentigern, claire et parfaitement audible, lui parvint malgré l'épaisseur du bois :

« Je t'offre une toute nouvelle vie. Une vie de recherches, de combats, de découvertes. La possibilité, aussi extrême soit-elle, de repartir à zéro. »

CHAPITRE 16

Grandiose

« Voici ta carte, elle te servira à payer dans toute la ville. »

Amalia, bouche bée, leva lentement les yeux en essayant d'apercevoir le sommet de cet immeuble insensé. Elle tordit son cou vers l'arrière, ignorant complètement l'objet que Kentigern lui tendait. Du verre, du métal, des vitres pareilles à des miroirs... comment un tel bâtiment, probablement humain et précataclysmique, avait-il pu tenir debout ces trois cents dernières années? Plantée au milieu d'un parvis de pavés lisses, entourée de palmiers resplendissants, les yeux fixés sur la pointe qui les dominait de plus de huit cents mètres, la sorcière avait le vertige.

« Amalia ?

— Par Merlin, où est-ce que l'on est ? murmura-t-elle.

— À Dubaï. »

Dubaï... La ville, mythique, appartenait à l'imaginaire collectif de la Fédération. Un conte de fées dans lequel humains et enchanteurs avaient collaboré pour créer un monde parfait, hors d'atteinte. En dépit de la chaleur, Amalia frissonna. Jamais elle n'aurait pu envisager qu'un tel endroit puisse s'apparenter à une ancienne mégalopole humaine.

« Tu as un crédit illimité. Tâche d'en faire bon usage, précisa Kentigern en agitant la carte sous son nez.

— Vous me mettez à l'épreuve », répondit la sorcière en saisissant le petit rectangle de verre poli.

Elle n'avait pas la moindre idée de la façon dont ça s'utilisait. Le manteau rouge se contenta d'un sourire et s'engagea vers l'entrée du mastodonte d'acier. Amalia lui emboîta le pas, surprise de sentir une boule d'appréhension se lover au creux de son ventre. Les petites maisons des ports bretons lui inspiraient bien plus confiance que l'idée d'aller s'enfermer dans cette gigantesque tour d'acier couleur cristal.

« Pourquoi est-ce que vous m'avez amenée ici ? À choisir, le chalet faisait quand même plus acc... »

La remarque se perdit au fond de sa gorge, soufflée par le hall d'entrée du bâtiment, largement assez vaste pour abriter Notre Dame de Paris. Kentigern marcha sans l'attendre jusqu'au comptoir d'accueil.

« Nous avons encore à échanger, d'ici à ce que tu ne t'aventures en Terres Confrère, lui lança-t-il par dessus son épaule avant d'ajouter : tu as raison, c'est un test. Nous ne nous encombrons pas de quelqu'un incapable de vivre seul.

— Je sais vivre seule ! » rétorqua-t-elle sèchement en pressant le pas pour le rejoindre.

Il chassa sa remarque d'un geste de la main et s'adressa à l'un des réceptionnistes, dans une langue qu'Amalia ne connaissait pas. La jeune femme croisa les bras en adoptant une mine revêche.

« Chambre 12034. Gabir va te montrer le chemin de ton appartement. »

La sorcière haussa un sourcil, pas vraiment d'accord avec l'idée que Kentigern la plante ici sans plus d'informations. L'homme la devança et ajouta :

« À ton âge, nos jeunes sont puissants et formés à évoluer seule ou en groupe. À partir de dix-huit ans, ils sont autonomes en mission. Ils vont sur le terrain bien avant ça. »

Amalia croisa les bras, dubitative et vexée. À dix-huit ans, les sorciers de la Fédération n'étaient que partiellement majeurs. Ils étaient encouragés à exercer un emploi, mais ils n'obtenaient le droit de vote et de s'engager dans l'armée qu'à vingt ans révolus. Elle avait quitté son foyer pour mener sa vie bien avant cet âge.

« Tu t'intègres très bien, reprit Kentigern, quel que soit le milieu, quelle que soit la difficulté, Aon en est la preuve. Montre-moi que tu sais être autonome, que tu as surmonté ces six derniers mois, alors je t'emmènerai à la Confrérie.

— Si j'accepte.

— Tu accepteras. »

Kentigern disparut. Elle se retrouva seule avec le dénommé Gabir. Il lui adressa un sourire éclatant et lui parla dans un fédéral impeccable.

« Si vous voulez bien me suivre... »

Amalia se laissa guider, non sans méfiance, jusqu'au quatre-vingtième étage de la tour. Le réceptionniste lui ouvrit la porte de sa suite, puis se retira. La jeune femme resta immobile au milieu de l'appartement, absorbée par la vue vertigineuse qu'offrait la paroi intégralement vitrée du gratte-ciel.

Bouche bée, elle laissa son regard se perdre à travers les vallées d'immeubles. Véritable champ d'acier, Dubaï faisait sortir de Terre une étendue d'édifices, tous différents les uns des autres. L'un s'étirait comme une flèche vers le ciel, le suivant prenait à cœur d'être stable, puissant, carré. Une dizaine d'humains, arrimés à plusieurs centaines de mètres du sol, s'activaient autour d'un labyrinthe de poutres métalliques. Ils rénovaient un jardin suspendu gigantesque, plus grand qu'un terrain de Course à Quatre. Les ouvriers donnaient vie aux monuments comme l'aurait fait un mage bâtisseur. Une telle ville, écrasée de soleil, prise entre une mer morte et un désert, n'aurait pas dû être verte. Elle aurait dû répondre au cliché grisâtre et pollué des mégalofoles précataclysmiques.

Pourtant, dans chaque quartier s'épanouissaient des arbres et buissons d'espèces totalement inconnues et exotiques aux yeux de la sorcière, Bretonne d'adoption. Chaque coin de rue, chaque toit terrassé, accueillait un carré d'herbe, un massif de fleurs. Loin en contrebas, difficiles à discerner, ces camaïeux de verts chatoyants resplendissaient à perte de vue.

Fascinante. Dubaï était une ville fascinante. Amalia s'approcha de la vitre et appuya son front contre la surface froide. La paroi, à pic, lui laissait l'impression grisante d'être suspendue dans le vide. Elle posa sa main à côté de sa tête et s'écarta brutalement. Un cercle orangé, intégré à la baie vitrée, pulsait devant ses yeux. La sorcière plissa les paupières, mais la curiosité eut raison de sa méfiance. Elle effleura l'étrange image du bout des doigts. Des écritures inconnues se déployèrent, comme des pétales. Amalia tendit le doigt vers le mot «Fédéral», le seul affiché dans une graphie reconnaissable. La fenêtre se para de symboles et d'écritures. La jeune femme recula d'un pas et poussa une exclamation de surprise. Le mur de verre intégrait désormais des informations volatiles à propos du paysage qu'elle contemplant.

Selon la direction de ses yeux, la glace proposait un texte, un schéma, une photographie qui lui permettait de comprendre ce qu'elle observait. Chaque immeuble affichait un nom, un propriétaire, une histoire, une fonction. Quand elle effleurait du regard un espace vide, elle apprenait quel building avait dressé sa carlingue vers le ciel et les raisons de sa démolition.

Des hôtels, des bureaux, des logements, des marchés, des jardins, des salles de sports, des terrains de course motorisée... Malgré les dates d'édification récentes des structures qui l'entouraient, Amalia avait l'étrange impression d'observer l'Ancien Monde. À Dubaï, on construisait encore de nouveaux immeubles quand, ailleurs, on ne faisait que rénover, remettre sur pied, retaper.

Bâtir à partir de rien ne se faisait plus. La Terre n'avait plus les ressources et, au vu du nombre de ruines éparpillées sur le globe, ignorer les constructions passées démontrait d'un orgueil digne des hommes du passé. L'agglomération, débauche de grandiose, narguait gravité et raison pour offrir à ses habitants une ambiance à la fois futuriste et surannée.

Amalia découvrit une aberrante serre verdoyante à l'ouest de la ville, à la bordure du désert. Un dôme gigantesque, brillant, qui défiait avec arrogance les règles de la nature. Ils avaient détruit des milliers de foyers et six gratte-ciel précataclysmiques pour concevoir une ressource alimentaire jusque là inégalée dans la région. Ici, ils ne manquaient de rien. Ici, ils vivaient bien et de manière autonome.

Elle admirait la technologie humaine s'allier à merveille avec la magie. Elle sentait, même d'aussi haut, pulser une vie qu'elle ne connaissait pas. Ça lui donnait le vertige, ça lui faisait peur. *Passionnant.*

La sorcière avait vu des villes renaître de leurs ruines, elle avait vu Notre Dame de Paris perdre sa teinte verte pour éclater de blanc, se parer des mille couleurs de ses vitraux, retrouver ses sculptures et dresser à nouveau ses deux flèches vers le ciel. Elle avait vu beaucoup plus de choses que la grande majorité des enchanteurs de la Capitale, mais elle n'avait jamais vu pareilles richesses dans l'alliance des humains et des sorciers.

CHAPITRE 17

Indécemment confortable

Amalia ne prit conscience du temps écoulé que lorsque la nuit fut complète. Elle sursauta et ferma ses paupières brûlantes de n'avoir pas assez cligné. Elle trouva la salle de bain et s'appuya contre l'imposant double évier en granit noir. Y avait-il quelque chose qui n'en imposât pas dans cette ville ?

La jeune femme fit couler un filet d'eau et s'aspergea le visage en soufflant doucement. Elle se jeta un regard critique par delà le miroir, puis se détourna et s'assit contre le mur le plus proche. Dans quel foutu merdier s'était-elle embarquée ?

La possibilité, aussi extrême soit-elle, de repartir à zéro.

Elle se laissait encore le droit de refuser.

« Gabir ! »

Durant l'interminable montée de l'ascenseur, qui lui avait par la même occasion retourné l'estomac, le réceptionniste avait dit qu'elle pouvait l'appeler, peu importait l'heure du jour ou de la nuit.

Mais Gabir ne se montra pas.

Elle héla son nom plusieurs fois avant de se décider, résignée, à rejoindre l'ascenseur. Elle y trouva un jeune homme avec un petit chapeau sur la tête qui s'adressa à elle, très poliment, mais dans cette langue chantante qu'elle ne comprenait pas.

« Je parle le Fédéral.

— Je peux vous aider, Madame ? répéta son interlocuteur avec un charmant accent.

— Gabir m'a dit que je pouvais l'appeler, mais il ne vient pas.

— Le téléphone ne fonctionne pas ?

— Le téléphone ? »

Le jeune homme l'accompagna dans sa chambre et lui montra une large dalle transparente, à côté de son lit. Il expliqua comment activer l'interface, semblable à un mnémotique, qui lui permettait de joindre Gabir en toute circonstance. Elle n'avait qu'à énoncer clairement son prénom en posant sa main sur la surface plane. Elle pourrait alors communiquer avec lui à l'oral, même s'il n'était pas dans la pièce.

L'homme ressortit et Amalia attendit plusieurs minutes avant de tenter l'expérience, afin d'être certaine qu'il ne soit pas trop proche de sa chambre.

« Gabir, articula-t-elle la main posée sur la surface vitrée. Je... je sais qu'il faudrait que je me débrouille mais, juste pour ce soir, est-ce possible de m'apporter un truc à manger et... du tabac ? »

Une heure plus tard, Amalia contemplait le bout incandescent de sa cigarette se consumer sur fond de Dubaï assombrie. La ville restait lumière, même au cœur de la nuit, et ce simple fait témoignait de la richesse exubérante de cette terre. Ça, les autres buildings éclairés dans son champ de vision, le sofa indécemment confortable dans lequel elle était affalée et les restes de son repas : des endives fraîches et de l'huile d'olive, en plein désert, à trois cent dix mètres d'altitude.

La sorcière tira une longue bouffée de fumée dans un léger sourire. Elle allait se plaire à Dubaï.

Gabir lui avait fourni le tabac sous la forme d'un paquet de petits cylindres déjà parfaitement roulés. Il lui avait expliqué que le bout, le filtre, ne se consumait pas, qu'il servait à ôter une partie de ce qui était nocif dans la fumée. Ces humains avaient de drôles de pratiques... Elle observa le cône de cendre incandescent mourir à proximité du tube de mousse et, d'un geste des doigts, elle réduisit à néant le mégot d'algues vertes.

Elle avait de nouveau fait l'étalage de son manque de connaissance lorsque Gabir lui avait demandé de payer. Prise au dépourvu, elle avait bafouillé une excuse et le réceptionniste avait souri, rassurant.

« Maître Kentigern ne vous a pas laissée sans ressource. Montrez-moi la carte qu'il vous a confiée. »

L'homme lui avait expliqué le fonctionnement du morceau de verre rectangulaire.

« Votre carte contient une biopuce reliée à votre ADN. Elle se recharge avec des crédits que vous pouvez acheter dans n'importe quelle devise. À chaque fois que vous vous en servez, votre crédit diminue. »

Pour payer, il suffisait de poser son titre sur celui du débiteur. Une interface de signes orange permettait ensuite d'indiquer le montant et de confirmer la transaction. Une technologie intéressante.

Demain, elle prévoyait de mettre l'étrange petit carré de verre à l'épreuve de ses achats.

Tu as un crédit illimité. Tâche d'en faire bon usage.

Illimité? Vraiment? Elle sourit. Kentigern n'avait pas idée des moyens qu'elle pouvait déployer pour braver pareille promesse. Dépenser sans compter, voilà le bon usage qu'elle réservait aux ressources Confrères. Elle avait l'intime conviction qu'en ce monde de luxe, elle trouverait des boutiques somptueuses aux prix indécents.

Avant toute chose, elle devait très sérieusement envisager de se rendre présentable. Sa coupe de cheveux manquait de fraîcheur, son teint grisâtre accusait des mois d'excès et elle avait l'air bien trop maladif pour se fondre dans le décor de l'Hôtel.

Au chalet, la douche minimaliste lui avait permis de se laver. Ici, elle fit couler un bain. Elle l'agrémenta de divers sérums censés la détendre et nourrir sa peau. Une petite bibliothèque logeait dans un recoin de la pièce. Elle y trouva plusieurs livres, une glace transparente qui ressemblait au téléphone à côté de son lit, et un mnémotique. L'objet sorcier, avec sa toile tendue sur son cadre de bois, semblait vétuste et dépassé en comparaison aux petits ouvrages de papier blanc et du bijou de technologie qu'était la tablette de verre. Elle s'installa dans l'eau avec délice, le mnémotique à la main. Elle parcourut les divertissements disponibles et s'immergea dans le dernier épisode d'une de ses sagas préférées : *Intrigues au Magistère*.

Amalia soupira en sortant de son visionnage. Le bain restait à la bonne température et elle se sentait bien. Il y a quelques mois, le luxe consistait pour elle à boire un chocolat chaud à Aon. Que diraient ses amis bretons s'ils la voyaient ici? Elle perdit instantanément son sourire. *Et Cédric? Que dirait-il?* Elle quitta brusquement le bain, se sécha d'un geste, nettoya ses vêtements avant de les renfiler, et sortit. Dubaï ne dormait pas, elle non plus, autant mettre cette ressemblance à profit.

« Je veux sortir, dit-elle de but en blanc au garçon d'étage. Un lieu avec du monde, de la musique, de l'alcool, ouvert jusqu'à demain matin. »

Le jeune homme la détailla, puis l'invita à le suivre dans l'ascenseur. Dans la cabine, il contacta Gabir par téléphone. Quand ils atteignirent le hall d'entrée, le majordome était là, souriant. Amalia lui adressa une grimace en guise de réponse. Cette petite caisse qui circulait rapidement à travers les étages lui renversait l'estomac.

Amalia refusa de s'arrêter dans les trois premières boîtes de nuit présentées. Les établissements, trop guindés, n'avaient même pas l'humilité de servir de la bière. Gabir la laissa finalement devant l'enseigne lumineuse d'un bar dansant aux allures modestes, dans lequel la jeune femme passa une bonne partie de la nuit.

CHAPITRE 18

Les danseurs

Amalia sourit en entrant dans le bar. La musique la submergea... un rythme nouveau, métallique, éloigné des harmonies fédérales. Au comptoir, elle commanda à boire en désignant une bière. Deux minutes plus tard, la jeune femme se faufilait entre les corps chauds et transpirants des fêtards, une bouteille de brune à la main. Ça ne valait pas les brasseries bretonnes, mais la bière fraîche lui offrait une saveur rassurante.

La grande majorité des personnes croisées à Dubaï était métissée. La sorcière, avec son teint blanc et ses cheveux châains, attirait l'attention. La fédérale paya une tournée à l'intégralité du bar, puis une seconde. Après tout, son compte n'avait pas de fond. Elle descendit sa quatrième bouteille dans une course au cul sec qu'elle gagna haut la main, sous les applaudissements, avant d'embrasser le perdant pour l'entraîner sur la piste.

L'homme, prénommé Idir, s'avéra bon danseur. Il s'oublia dans ses courbes, elle se coula dans son rythme. Ils se laissèrent tous deux porter par la cadence fiévreuse d'une danse charnelle et rapprochée. Leur chorégraphie, succession de passes, mouvements de bassins, balancements d'épaules, tressaillements de la peau, sourires de défi, accrochait les regards. La sorcière, exaltée, sentait son cavalier lui résister. Qu'elle esquisse un pas et il rivalisait d'audace pour que le suivant soit plus complexe, plus rythmé, plus maîtrisé. Ils s'amusaient, mais il ne pouvait pas lui cacher son désir, pas à elle.

Au chalet, Kentigern n'avait laissé filtrer aucun de ses sentiments. Amalia, pour la première fois, s'était retrouvée seule face à elle-même. Des jours entiers sans ressentis étrangers pour parasiter ses pensées, l'expérience s'était révélée aussi grisante que terrifiante. Ici, dans l'euphorie de la nuit, elle se délectait des émotions enivrantes des danseurs. Une impression délicieuse et rassurante dont elle se surprenait à apprécier le retour.

À chaque fois qu'elle sentait Idir faiblir, elle s'écartait et ralentissait, pour le laisser se reprendre. Tout charnel que soit leur ballet, cette nuit, ils ne repartiraient pas ensemble. Leur parade n'était qu'un jeu. L'homme était marié et son compagnon les observait avec un plaisir mêlé d'envie. C'était sans doute ce qu'il émettait, lui, qui grisait tant Amalia. Elle aimait sentir s'allier tendresse et désir.

Soudain, le gars n'y tint plus. Il traversa la piste, tira Idir des bras d'Amalia et l'embrassa sans retenue. La sorcière, essoufflée, resta interdite, submergée par les sentiments qu'ils éprouvaient l'un pour l'autre. Ils lui rappelaient Cédric. Elle serra les dents.

Quelqu'un l'attrapa par la main et l'entraîna plus loin, en direction du bar.

« Maintenant qu'Idir est occupé, à mon tour de t'offrir quelque chose à boire, cria le jeune homme en fédéral. Je m'appelle Okoro. Je te parie que je descends mon sky plus vite que toi ! »

La sorcière, surprise, rit et le suivit. Il ressentait assez de joie pour qu'elle en oublie les deux autres et ses mauvais souvenirs.

Okoro perdit le défi, mais gagna l'intérêt d'Amalia. Il travaillait en ville comme infomage : il concevait des écrans comme ceux qui remplaçaient les vitres de sa chambre d'hôtel.

L'homme se comporta en excellent compagnon de soirée : Amalia ne souhaitait pas s'étendre sur sa vie personnelle, il ne lui posa aucune question. Il s'employa à la distraire d'une conversation variée et exubérante d'enthousiasme. Il lui apprit quelques mots en arabe et se moqua de son accent épouvantable. Lorsqu'elle parvint à dire, à peu près correctement, « Une bière, s'il vous plaît », il décréta qu'elle en savait assez et l'entraîna vers la piste.

Okoro ne dansait pas aussi bien qu'Idir, mais il s'en foutait. Il était lui-même et cela suffisait. Leur chorégraphie chaotique leur valut plus d'un beau fou rire. Au fil des heures, ils s'apprivoisèrent ; leurs pas se synchronisèrent, leur rythme s'accorda. Tourbillon noir et blanc, ils occupaient la scène et, sous les regards

des autres danseurs, ils resplendissaient, magnifiques.

Déchaînés, ils s'essouffèrent jusqu'à l'annonce de la dernière chanson et, sur les mesures finales, Okoro se pencha vers Amalia et l'embrassa. Elle soupira d'envie contre ses lèvres.

*

La jeune femme se réveilla vers dix heures dans une petite chambre, sobrement décorée, avec une vue sublime sur la Mer Morte. Le soleil tapait sur le lit et caressait ses jambes. Un café fumait à côté d'elle. L'odeur lui tira un soupir gourmand. Elle s'étira, nue, avec un sourire apaisé sur le visage. Rien de mieux qu'une nuit de sexe pour se sentir bien.

La sorcière leva le regard vers son amant et le dévisagea pendant qu'il s'habillait. Okoro avait la peau très noire, un peu de barbe, des yeux vert foncé. Il fermait un pantalon de jean et avait passé une chemise blanche encore ouverte sur un torse poilu et des bourelets. Amalia le trouva beau. Il lui sourit et elle sortit du lit pour l'embrasser. Elle n'était pas décidée à le laisser partir, même s'il l'avait prévenue la veille qu'il irait travailler. Elle ne voulait pas se retrouver seule.

« Tu peux louper le boulot aujourd'hui ? demanda-t-elle.

— Je pourrais, mais ça m'intéresse ce que j'y fais... », murmura-t-il contre ses lèvres.

Elle le sentit hésiter, elle accentua son baiser, puis mordilla le lobe de son oreille. Il rit, mais, les mains sur ses hanches, la repoussa doucement.

Amalia lui servit une moue déçue en réponse et s'écarta pour prendre sa tasse. Elle écarquilla les yeux et s'exclama :

« Par Merlin ! Ton café est délicieux ! »

Okoro sourit en fermant son pantalon.

« Oui, ce n'est pas un ersatz comme dans la Fédération. »

À Dubaï, lui expliqua-t-il, n'importe qui pouvait se payer du vrai café. Il lui désigna le sac de grains torréfiés et lui apprit le charme pour les moudre. Elle lui vola sa chemise pour le simple plaisir de porter son vêtement. Ils déjeunèrent, se douchèrent et firent l'amour, puis Okoro partit travailler et ils se quittèrent devant chez lui. Amalia se retrouva seule.

La sorcière, incapable de rester inactive, décida d'explorer le bord de mer. Arrivée sur la plage, elle se figea, bouche bée devant l'étendue de sable fin. Elle marcha jusqu'à l'onde. La Mer Morte, vestige du Golfe Persique, était d'huile. Elle ne suivait aucune marée, ne roulait pas sous les vagues.

Ce n'était qu'une sublime immensité d'eau dépourvue de vie. Amalia frissonna. L'océan lui manquait. L'odeur du large, l'iode, le sel, les algues, les marins du port de pêche, Wilma qui rentrait des chantiers. Cédric. Abby.

La jeune femme s'assit, les pieds dans l'eau. Lui serait-il un jour possible de voir la mer sans penser à ce qu'elle avait perdu ? Une sourde colère s'immisça dans ses réflexions, poison insidieux contaminant tout sur son passage. La violence du sentiment la blessa, elle serra les poings.

Ne pouvait-elle pas oublier tout ça ? Elle venait de profiter d'une excellente nuit ! Elle avait tant à découvrir, ici, à Dubaï ! Ses putains d'émotions auraient pu avoir l'obligeance d'exprimer la joie plutôt que cette montée de fureur sans fondement...

« Ta gueule ! »

Amalia sursauta et se retourna brusquement. Un gars remontait la plage à pas vifs et passait déjà derrière elle. Il parlait dans une brique noire.

« L'enclave n'est pas inviolable, ça marchera. Fais ce que je te dis et ça marchera ! »

Elle fronça les sourcils. Étrange personnage. Amalia sourit, amère, en sentant la colère s'éloigner avec l'énervé. Ce n'était pas son ressenti à elle, finalement. Différencier les sentiments des autres et les siens lui demandait toujours un effort conscient. *Quelle enclave ?*

Elle reporta son regard sur la Mer Morte. Cette mer était une enclave. La ville aussi. Soudain, Amalia se retourna vers l'homme. Elle avait compris ce gars, avec son téléphone de Yasard... Elle l'avait compris, mais il n'avait pas parlé le Fédéral. Il parlait breton.

CHAPITRE 19

Kurt

Sans prendre le temps d'y réfléchir, Amalia se releva et suivit l'étrange personnage à distance, les pieds dans l'eau. Il parlait breton. À des milliers de kilomètres de la Bretagne, il parlait breton. Qu'est-ce qu'il foutait là ? En se rapprochant, discrète, elle lutta contre la violence de sa colère. Impossible de s'avancer plus. Elle lança un sortilège pour développer son ouïe. Le bruit de la ville parasitait sa perception.

« Écoute, c'est simple, ils ont besoin de cette eau. On était d'accord. Aucune barrière, aucune arme... Écoute-moi, bordel ! »

La rage de l'homme cachait sans doute son inquiétude à son interlocuteur, mais pas à Amalia. Visiblement, ils se connaissaient bien. De quelle barrière parlait-il ?

« Les infos sont fiables, Malo ! Crois-moi, c'est pas la mort de quelques gars et nanas d'ici qui me pèsera sur la conscience. Si t'as une autre solution, t'avais qu'à te pointer hier. »

Amalia, les yeux perdus sur l'étendue d'eau, porta la main à son front. Le sortilège de perception, lancé à la va-vite et mal réglé, lui vrilla les oreilles. Le breton poursuivit sa sermonne sans qu'elle parvienne à l'entendre et elle ne comprit que la fin de la discussion.

« Ce soir, au bar Le Kaminn, Malo. Et ne te défile pas, cette fois, ou je ne laisserai pas à Thanhà l'occasion de te descendre. »

La petite brique noire termina dans sa poche et l'homme s'arrêta pour jeter un coup d'œil autour de lui. Amalia feignit d'admirer la mer en souriant. La suspicion du breton lui colla un frisson, mais elle se contenta de le saluer en lui disant bonjour en arabe, avec un accent fédéral très prononcé. Il lui répondit un signe de tête et reprit sa marche, les mains dans les poches.

La sorcière le regarda s'en aller et, quand elle l'estima assez loin, elle tourna les talons et se dirigea vers son hôtel. Au moins, elle savait dans quel bar traîner ce soir.

Perdue entre ses pensées et la contemplation des buildings depuis le sol, la jeune femme ne vit pas arriver le bolide de métal en plein milieu de la rue. Il crissa de ses trois pneus et dérapa légèrement en travers de la chaussée pour s'immobiliser à quelques mètres de la sorcière ébahie. Une voiture. Ils utilisaient encore des voitures.

Amalia recula de quelques pas lorsqu'un homme brun à la peau très pâle s'extirpa du compartiment de pilotage et se mit à l'incendier dans une langue qu'elle ne connaissait pas. Pas besoin d'artefact Babel pour comprendre qu'il l'insultait. Elle percevait sa colère, bien moins dure que celle du breton sur la plage. Un chien qui jappe. Irritant. La sorcière ne tarda pas à retrouver la parole :

« Ça va aller, connard ? » s'écria-t-elle.

Le ton monta un peu plus et tous deux se crièrent dessus cinq bonnes minutes. Les rares passants, alertés par l'agitation, s'arrêtaient à proximité et observaient la scène avec une incompréhension teintée d'amusement. Une femme se dégagea du lot et alpa le chauffard qui lui cracha sa colère à la figure en haussant le ton. Il tourna les talons, adressa une dernière phrase incendiaire à Amalia, puis entra dans sa voiture et recula brusquement avant de contourner l'attroupement en faisant vrombir son moteur.

La providentielle médiatrice entraîna Amalia vers le côté de la route et lui expliqua que le centre de la chaussée était réservé aux véhicules, alors que les piétons devaient se déplacer sur les bords surélevés. Les trottoirs. *Drôle de coutume.*

La sorcière déambula un moment à travers les bâtiments, fascinée par le trafic sporadique des avenues. Amalia avait vu des voitures en photo, dans les archives d'Odet. Phares ronds, bouilles humanisées... les ingénieurs d'antan avaient offert un regard et des courbes douces à leurs automobiles. Aucune similitude avec les engins aux arêtes nettes qui arpentaient Dubaï : des formes très géométrique, fuselée, plus proche

de l'épée acérée que du robot amical.

Amalia rejoignit enfin le Burj Khalifa et trouva Gabir au comptoir d'accueil.

« J'ai rendez-vous au Kaminn ce soir. Est-ce que vous savez où c'est ? »

— C'est un club prisé en bordure de mer, Madame.

— Vous pourrez m'y emmener ?

— Bien sûr, Madame. Une voiture viendra vous chercher. Autre chose ?

— Oui. Comment éviter de prendre l'ascenseur ? Ce truc me retourne l'estomac.

— Vous pouvez faire les démarches pour rejoindre le réseau de transfert de la ville dans une semaine. D'ici là, je suis désolé, mais vous devrez vous contenter de l'ascenseur ou de l'escalier. »

Amalia grimacha. Son étage se trouvait bien trop haut pour prendre l'escalier... et tenter de voler ou se déplacer en transfert autonome dans un lieu public était terriblement grossier. Résignée, elle adressa un signe au majordome et monta dans sa chambre, en ascenseur.

Enfin dans sa suite, la jeune femme s'étira et se dirigea vers sa fenêtre. Okoro lui en avait expliqué le fonctionnement. L'écran permettait d'accéder à bien plus d'informations que la petite trouvaillie qui l'avait surprise la veille. Amalia posa la main sur la vitre pour activer l'interface, puis tapa deux fois au centre du cercle orange. Elle changea le mode découverte vers normal. Comme l'avait prédit l'infomage, une voix s'éleva des quatre coins de la chambre :

« Bonjour, que souhaitez-vous savoir ? »

— Je, hum... »

Comment s'adresser à quelqu'un qui n'existait pas ? Le timbre masculin de la machine semblait réel, elle avait l'impression d'entendre une vraie personne.

« Comment puis-je m'adresser à vous ? demanda la sorcière. »

— Je peux, à votre convenance, parler comme un humain ou converser via le protocole d'intelligence artificielle habituel. Vous pouvez me tutoyer, Madame Elfric. »

Amalia hésita, mais elle n'avait aucune idée d'une conversation type avec une intelligence artificielle.

« Parle comme un humain, s'il te plaît. Je suis Amalia, mais tu peux m'appeler Amy. »

— Salut Amy, je suis Kurt. Ça va ? »

La sorcière sourit. Elle doutait que l'intelligence artificielle dispose par défaut un prénom d'origine germanique, comme le sien, mais appréciait l'initiative. Le ton plus familier la détendit. Elle prit place dans le fauteuil qui faisait face à la baie vitrée, croisa les jambes, alluma une cigarette et entama la discussion par des banalités. Kurt parlait comme s'il habitait Dubaï, sauf qu'à la différence des êtres vivants, il semblait tout savoir, tout comprendre, tout anticiper.

Peu à peu, leur conversation dévia sur la Mer Morte et son calme plat. Amalia désintégra son mégot et posa une question qui lui tournait en tête depuis qu'elle avait vu la plage.

« Pourquoi Dubaï n'est-elle pas sous l'eau ? »

Après tout, la Bretagne n'était pas la seule région à avoir subi la montée des océans et, à l'instar de la péninsule celtique, Dubaï aurait dû être engloutie.

« Avec l'aide de sorciers, nos ancêtres humains ont construit un barrage à l'embouchure, entre le Golfe Persique et la mer Arabique. Il nous permet de réguler le niveau de l'eau pour préserver nos villes et leurs populations. Les habitants ont peu à peu commencé à désigner la nouvelle enclave comme la Mer Morte, il y a deux cents ans. »

— Alors Dubaï a traité avec les sorciers très tôt dans les cataclysmes...

— Dès le début.

— Tu peux me montrer des cartes ? Des photos ? »

Il lui présenta des dessins de la région avant et après la montée des eaux. Les enchanteurs avaient dressé un barrage entre les Harim Mountains et le mont Khvoshkuh. L'inondation avait submergé une grande partie des montagnes et transformé le sud de l'Iran en un gigantesque marécage. Encore aujourd'hui, la barrière consommait une quantité folle de magie pour tenir. Amalia ne savait pas si elle devait trouver ça magnifique ou effrayant. Quand elle estima avoir fait le tour de la question, l'ordinateur lui demanda :

« Pourquoi est-ce que ça t'intéresse ? »

— Je viens de Bretagne. Tu sais où est la Bretagne ? Oui, bien sûr que tu sais où est la Bretagne... Je viens de Bretagne et la montée des eaux a été très difficile à contrer. Il y a énormément de... »

La sorcière s'arrêta et tira une bouffée de fumée avant de la relâcher dans un long soupir.

« Enfin, tu as déjà fait le lien. »

— En effet. Je n’osais pas t’arrêter. Tu compares la situation des Bretons à celle de Dubaï. C’est l’argent qui a fait la différence.

— N’hésite jamais à m’arrêter, Kurt. »

Kurt était époustouffant d’intelligence : rapide, pertinent, une source inépuisable de savoir... Amalia enchaîna en lui posant des questions sur le Kaminn et conclut que, au vu du standing de l’établissement, elle devrait travailler un peu mieux sa tenue.

Elle ralluma une cigarette, inspira une longue bouffée, pensive. Ce puits de connaissance à portée de voix lui donnait le vertige.

« Quels genres de relations est-ce que vous entretenez avec vos voisins ?

— Nous ?

— La ville de Dubaï.

— Nous entretenons de bonnes relations avec les autres Grandes Villes, notamment avec Abu Dhabi. Nous avons des stations de transfert pour entrer et sortir de la ville sans passer les barrières physiques.

— Il est impossible d’entrer à Dubaï sans autorisations ?

— Impossible, en effet. Les rares tentatives ont été violemment réprimées. Je ne te montre pas les photos. C’est moche. »

Amalia grimaça. Il y avait donc bien du monde à l’extérieur des Grandes Villes pour jalouser la réussite de Dubaï. Mais pourquoi parlaient-ils breton ?

La porte de son appartement s’ouvrit et elle se retourna pour découvrir un Confrère encapé de rouge. Elle se releva, alerte, mais Kentigern baissa sa capuche dans un soupir las.

« Tu n’as pas tenu vingt-quatre heures avant de faire des bêtises... »

CHAPITRE 20

Intervention

Amalia haussa un sourcil. Ainsi la signature magique du Confrère permettait également d'ouvrir sa chambre... *Irritant.*

« Bonjour, quelle surprise, entrez, ne restez pas à la porte, ironisa-t-elle.

— Est-ce que tu sais que toutes les informations qui circulent par ces ordinateurs sont publiques et que, dans ton cas, elles ne sont pas anonymes ? », répondit Maître Kentigern sans faire attention à l'irascibilité de la jeune femme.

La sorcière croisa les bras. Non, elle ne le savait pas.

« Qu'est-ce que j'en ai à faire... souffla-t-elle.

— Nos échanges peuvent être consultés par n'importe quel citoyen des Cités Arabes. »

Amy écarquilla les yeux et Kentigern marcha jusqu'à la vitre pour éteindre l'intelligence artificielle. Kurt les salua très poliment. Sa lumière orangée s'effaça.

« Qu'est-ce qu'il s'est passé pour que tu te renseignes sur la sécurité de la ville ?

— N'importe quel citoyen des Cités Arabes, répéta la sorcière pour ne pas répondre. Vous êtes du coin ?

— La Confrérie garde un œil partout. »

Indifférent à leurs échanges, un service à thé s'était matérialisé devant la table basse et versait le liquide fumant dans deux tasses en porcelaine fine. Kentigern prit place dans un fauteuil dont les motifs en flocon de neige rouge n'étaient pas sans rappeler le mobilier du chalet. Résignée, Amalia s'installa en face de lui.

« Tu n'as pas dormi ici... où est-ce que tu as été trainer ?

— J'ai trouvé un bar sympa, puis un gars sympa », répondit-elle succinctement.

Kentigern devait sans doute s'attendre à plus de précisions, mais elle ne comptait pas lui donner satisfaction. Il lui avait certes très certainement évité quelques désagréments avec la police locale, mais puisqu'il se permettait d'entrer comme ça dans sa chambre... qu'il n'espère pas tirer quoique ce soit d'elle après coup. Elle aurait pu être accompagnée et occupée.

L'image d'Okoro nu lui revint en tête... Exactement le genre de situation où elle ne voulait pas être dérangée... Sans le breton et sa colère, ce début de journée aurait pu être parfait. À la réflexion, elle s'abstiendrait d'en parler à Kentigern. Après tout, sa Confrérie avait tout intérêt à l'éloigner de ses racines...

« Une Hohenhoff vient de Stuttgart. Je ne pense pas que l'on puisse considérer la Bretagne comme tes racines. »

La sorcière sursauta et dévisagea son interlocuteur, interdite. Elle se releva d'un coup et s'écarta, partagée entre l'effroi et la colère. Il lisait dans son esprit et elle ne l'avait pas même senti effleurer sa conscience ! La baie vitrée arrêta ses pas. Amalia se figea, concentrée pour monter ses défenses mentales.

« Il va falloir t'habituer à penser moins fort, grimaça Kentigern. Ces défenses sont bonnes, mais insuffisantes contre un mentaliste entraîné...

— Vous avez forcé mon esprit ! s'exclama-t-elle en se tournant vers lui, outrée. Selon le droit Fédéral, vous...

— Le droit ne me concerne pas et nous ne sommes pas en territoire fédéral, l'interrompit-il dans un calme parfait. Apprendre à fermer ton esprit est fondamental. Tu m'as jeté tes pensées au visage. »

Amalia croisa les bras, déstabilisée de le trouver si léger sur un sujet aussi grave. Sa dernière remarque oscillait entre la boutade et le reproche. Debout contre la vitre, avec l'immensité urbaine dans le dos et un mage qu'elle découvrait toujours plus puissant devant elle, la jeune femme se sentait prise au piège, acculée. En apprendre plus sur la Confrérie, envisager de la rejoindre... plus le temps passait, plus le danger qu'ils représentaient pour elle devenait palpable. *Qu'est-ce qu'elle foutait là ?* Elle pouvait refuser, exiger de

rentrer chez elle... ou accepter d'entrer dans leur jeu, de suivre leurs règles, leur coutumes. Amalia hésitait. À ce qu'elle sache, les mentalistes n'usaient pas de leurs pouvoirs pour les tranches de vie aussi triviales. Le Confrère accompagna sa réflexion en douceur :

« Calme-toi. Plutôt que d'enfermer ton esprit, cherche à trouver le mien. »

Curieuse façon d'envisager une défense. La jeune femme baissa les frêles barrières dressées à la hâte entre eux et tâcha de dissocier leurs pensées. Elle écarquilla les yeux, comprenant soudain l'artifice employé par le Confrère. L'élégance du procédé la captiva. Il ne lisait pas en elle : il se contentait de laisser flotter son esprit autour de lui. En y prêtant une attention accrue, elle le percevait. Elle sentait sa magie pousser sa conscience contre tout ce qui l'entourait. Elle regagna sa place.

« Vous êtes quelqu'un d'extrêmement agaçant, avoua-t-elle. Vous faites des choses aberrantes, mais vous réussissez à éveiller ma curiosité juste assez pour que je reste et que je vous écoute. »

Prise d'un doute, méfiante, elle ajouta :

« Vous interférez sur mes pensées ? »

Certains mentalismes employaient leurs talents pour suggérer une idée, remonter une sensation et ainsi manipuler leurs victimes.

« Je n'en ai pas besoin. Nous avons étudié tes habitudes. C'est plus que suffisant pour savoir comment te parler. Sans compter que je suis très bon là dedans.

— Dans quoi ?

— Dans le fait de parler avec ceux qui ont un caractère de merde.

— Mon caractère vous emmerde. »

Il sourit, très légèrement, puis demanda :

« Un breton, donc ? »

Amalia soupira et lui expliqua sa mésaventure. La colère de l'étranger, la langue, le regard suspicieux, le téléphone de Yasard... Elle lui livra tout ce dont elle se souvenait, espérant trouver au moins un certain intérêt chez son interlocuteur.

La Cape rouge se contenta d'un laconique « Je ne vois pas ce qu'il y a d'exceptionnel à trouver un Breton ici » qui agaça particulièrement la sorcière.

« Un potentiel Yasard, à Dubaï, vraiment ? Vous vous foutez de moi... »

— Dubaï est une ville où se mélangent tous les peuples. Il m'est avis que tu te montes une histoire pour rien. »

Elle pinça doucement les lèvres, vexée.

« Je ne peux pas t'interdire de t'en mêler, conclut le Confrère, mais sache que la Confrérie n'intervient pas. Tu as toute une ville à découvrir. Parles-en à Gabor et occupe-toi de tes affaires. »

La sorcière resta plusieurs minutes sans rien dire. Elle repoussa son thé et alluma une cigarette, sous le regard désapprobateur de son interlocuteur.

« Bien. Je lui en parlerais. Vous n'intervenez pas ? »

— Nous n'intervenons que si cela profite à la Confrérie.

— Si cela me concerne, que vous cherchez à me recruter, alors ça vous concerne.

— Rassure-toi, nous ne t'empêcherons pas de mettre ton nez dans les affaires des autres tant que tu ne seras pas Consœur.

— Je n'ai toujours pas accepté votre offre. »

Il ne répondit pas et se contenta de déguster son thé. Amalia tira une longue latte sur sa cigarette. Elle souffla la fumée le regard fixé sur lui. *La Confrérie n'intervient pas.* Cracher ainsi sur la possibilité de changer les choses, voilà une singularité bien éloignée de l'idée qu'elle se faisait de la secte Confrère. Si elle disposait leurs pouvoirs, si elle bénéficiait de leur soi-disant influence... *Hors de question de ne rien faire.* Elle changerait les choses. Elle pourchasserait les assassins de sa famille. Elle abattrait l'Ordre. Elle ferait payer à Leuthar son idéologie et ses pratiques répugnantes.

« Stopper Leuthar... »

— Ne nous apporterait rien.

— C'est ridicule, rétorqua-t-elle. Si vous êtes aussi fort que vous le prétendez, vous avez le devoir d'aider plus faible que vous.

— Pourquoi n'avez-vous pas aidé les humains, dans ce cas ? objecta tranquillement Kentigern.

— Je vous retourne la question... », répliqua Amalia.

La sorcière sentait la discussion basculer sur une pente glissante. Elle tapota sa clope dans le vide.

Persuadée que les sorciers avaient fait la plus grosse erreur de leur temps en refusant d'apporter des solutions aux problèmes d'épuisement des ressources, elle ajouta, vindicative :

« Nous pouvions faire quelque chose... Nous aurions dû faire quelque chose !

— Tu n'en sais rien. Combien de régions ont été ravagées, à l'époque ? Combien sont toujours inhabitables, aujourd'hui, parce que certains sorciers ont choisi d'intervenir ? »

Amalia fronça les sourcils sans comprendre. Rares étaient les actions notables menées par les enchanteurs dans la lutte contre les Cataclysmes. La Fédération se complaisait dans le rôle du grand frère strict qui n'avait repris les rênes qu'une fois la bêtise de son benjamin accomplie. Les mages n'étaient intervenus que lorsque leur propre existence s'était retrouvée, sinon menacée, au moins dérangée. L'exemple de Sizewell lui revint en tête. Lors de l'explosion de la centrale, les sorciers avaient rassemblé et guidé les nuages radioactifs vers une zone inhabitée avant qu'ils n'atteignent Londres ou le continent.

« La Sibérie était un territoire inhospitalier, certes, mais ce ne sont pas les glaces qui l'ont rendu inapte à la vie, continua le Confrère. Vos prédécesseurs ont arbitrairement décidé que cela ne gênerait personne.

— Arrêtez de sonder mes pensées », ordonna-t-elle, sans obtenir la moindre réaction.

Amalia baissa les yeux. Soudain absorbée par le charmant motif floral de sa tasse, elle joua avec le cylindre incandescent qui mourrait entre ses doigts. Ce que Kentigern sous-entendait la mettait mal à l'aise. Cet épisode historique avait coûté la vie de puissants sorciers et était considéré comme l'un des actes fondateurs de la Fédération des Enchanteurs, le point de départ des Grandes Reconstructions. Machinalement, elle écrasa son mégot et s'alluma une nouvelle clope.

« Des gens vivaient là-bas, reprit l'homme en rouge lorsque la jeune femme osa de nouveau soutenir son regard. La terre n'était ni déserte ni inhabitée. Alors, oui, Londres a été sauvée. Mais les clans de l'époque ont pollué plus de dix millions de kilomètres carrés. Aujourd'hui, près de trois cents ans plus tard, la zone est toujours condamnée et elle le restera pour des milliers d'années encore. De nouvelles espèces dangereuses y prolifèrent. On dénombre des dizaines de nids vampires, sous les glaces encore radioactives. Est-ce que les sorciers ont eu raison d'intervenir ? »

La question demeura suspendue entre eux. Amalia ne pouvait pas y répondre. Personne ne le pouvait.

La brave théière se mit en devoir de meubler le silence de ses cliquetis de couvercle et du tintement harmonieux sa porcelaine contre la céramique du service. D'un signe du menton, Kentigern proposa une nouvelle tasse à son hôte. Amalia refusa. Tendue, elle se leva une fois de plus, espérant chasser la boule qui lui nouait la gorge en s'abimant les yeux sur les aiguilles démesurées de Dubaï.

L'histoire se tenait. En y réfléchissant, difficile d'imaginer que les sorciers aient pu trouver une si grande étendue sans vie à une époque où la Terre comptait plus de onze milliards d'êtres humains. *Pourquoi n'y avait-elle jamais pensé avant ?*

En quelques mots, Kentigern venait de remettre en question le socle de ses certitudes. Bien sûr, le gouvernement fédéral n'était pas parfait, mais elle croyait en son système. Une société où chacun pouvait participer à la politique et gravir les échelons, où l'on nommait les responsables pour leurs compétences, où trois forces opposées, représentées chacune par un président, assuraient l'équilibre des pouvoirs... Une Fédération à vocation juste, brutalisée et corrompue par l'Ordre.

Admettre que la légitimité de la Fédération, bâtie sur le besoin vital d'apporter une solution magique aux Cataclysmes, reposait sur une boucherie... Amalia déglutit. Elle se tenait devant un voile, à portée de main. Il lui suffisait d'un geste pour le lever, mais elle doutait d'apprécier le monde qu'elle découvrirait derrière.

Quand elle se retourna, Kentigern avait disparu. Elle ne l'avait pas senti partir. À nouveau, elle se retrouvait seule.

CHAPITRE 21

Les batisseurs

Amalia s'acclimata vite à Dubaï. À travers la ville, elle se découvrait une autre façon d'être qu'elle appréciait. À choisir, elle se sentait tout de même plus à l'aise dans un environnement où l'on ne la traitait pas comme un monstre...

Si dépenser le plus d'argent Confrère possible restait un de ses objectifs, interagir avec la communauté locale devint rapidement une de ses priorités. Elle voulait œuvrer pour la collectivité pour mieux s'y intégrer.

Avec son parler fédéral natif, elle trouva un emploi dans la semaine. Les mages-bâtisseurs venaient du monde entier pour travailler à Dubaï. Certains d'entre eux étaient originaires de la Fédération. Amalia effectuait un premier tri parmi ces arrivants; elle éditait ensuite une note de synthèse à leur propos, pour le cabinet d'architectes avec qui elle collaborait.

Ses deux patrons, un couple de soixantenaires réservés, ne trouvaient rien à redire à son sujet : elle s'immergeait dans la tâche pour un salaire plus bas que la moyenne.

En deux semaines, elle avait pris le rythme soutenu d'un rendez-vous par jour.

Elle rencontrait des enchanteurs passionnés, talentueux et perfectionnistes. Tantôt très abordables, tantôt imbus de leurs personnes, elle s'adaptait à eux facilement.

Un repas suivi d'une heure de synthèse... elle trouvait dans ce rythme un équilibre très agréable entre travail et loisir.

« Est-ce que tu te rends compte que c'est un des métiers les plus valorisés dans toute la Fédération, mage-bâtisseur ? C'est vraiment fou d'en rencontrer autant ! »

Assise dans un café, un cocktail à la main, une cigarette dans l'autre, Amalia profitait des derniers rayons de soleil avec Okoro. Après avoir été un amant, Okoro était devenu un très bon ami. Ils s'entendaient bien.

« Je les comprends... concéda-t-il. Dubaï, c'est une façon tout à fait différente de vivre leur métier.

— J'en ai eu un qui s'est mis à bander en voyant des plans de building exposés au cabinet... »

Okoro commença à pouffer, mais Amalia l'arrêta :

« Arrête, je suis certaine que t'as fait pareil quand t'es arrivé de Johannesburg. »

Né à Paris, Okoro avait suivi sa mère tout gamin à Johannesburg où il avait fait ses études en infomagie dans une prestigieuse école. Il avait beaucoup voyagé par la suite et était tombé amoureux de Dubaï. Il était devenu citoyen des Cités Arabes depuis dix ans. Un parcours atypique qui plaisait à la sorcière. Il avait vécu à plusieurs endroits, il était riche d'expérience. Plus qu'elle.

« T'as pas tout à fait tort », concéda-t-il un peu gêné.

Amalia rit et termina son cocktail. Elle glissa sa carte au-dessus du capteur de paiement, à même la table et, comme d'habitude, régla les deux consommations.

« Je te laisse. J'ai une cliente ce soir.

— N'hésite pas à passer chez moi après, ma porte t'est ouverte. »

Elle lui sourit en réponse, amusée.

« Ça dépendra de l'heure... »

D'ici quelques semaines, elle pourrait passer son permis de transfert local. En attendant, elle profitait de l'agitation toute relative de la ville et rentrait à pied.

Après une douche expresse, Amalia choisit une tenue élégante pour le club où elle se rendait ce soir. Un pantalon de soie blanche, un chemisier noir, des talons... Elle souriait en s'appêtant.

« Kurt, envoie une voiture chercher Melania Pacher à son hôtel. J'irai au Kaminn à pied.

— C'est fait !

— Merci, Kurt. »

Elle s'évertuait à remercier l'intelligence artificielle, même si cela ne servait à rien. Qui sait ? Peut-être qu'un jour ces robots prendraient le contrôle de la ville... elle apprécierait certainement de bien avoir traité le sien.

Prête, elle se rendit au Kaminn, l'endroit idéal pour impressionner les profils jugés pertinents pour le cabinet. D'abord réticente à l'idée de se retrouver dans le bar mentionné par le breton quelques semaines plus tôt, sa première visite dans le restaurant l'avait conquise. Le patron modifiait l'établissement selon le souhait des clients. L'édifice, un bijou de technomagie, littéralement plus grand à l'intérieur qu'à l'extérieur, bluffait à coup sûr les bâtisseurs et bâtisseuses.

La sorcière y réservait toujours une salle assez vaste pour accueillir un petit groupe, même si elle avait rarement rendez-vous avec plus d'une personne à la fois. Une attention liée au calme et à la confidentialité de leurs échanges, à laquelle ses employeurs tenaient.

Son arrivée au Kaminn se déroula sans encombre. Stephen, le patron, la reçut avec un grand sourire.

« Madame Elfric, heureux de vous revoir. Comment allez-vous ?

— Très bien. J'attends la mage Melania Pacher.

— C'est entendu. Votre table est prête.

— Merci Stephen. Je prendrai un verre de vin blanc. »

Elle traversa trois salles, toutes décorées d'une couleur différente, et rejoignit la table basse où elle passerait la soirée. Elle s'assit sur le coussin à même le sol et plongea son regard dans le bleu immobile de la mer. Une voix très polie, dans son dos, attira son attention. Elle tourna la tête et découvrit une serveuse qu'elle avait déjà aperçue plusieurs fois, mais qui n'avait jamais été chargée de s'occuper d'elle. La jeune femme aux traits carrés posa le verre devant sa cliente avant de se présenter.

« Bonjour, Madame, je suis Malo, je serai à votre service ce soir. »

Malo. L'écho lointain de la discussion du breton sur la plage lui revint de plein fouet. Le prénom, typiquement celte, ne lui laissait aucun doute : c'était bien la même personne. Quelles étaient les chances qu'elle tombe dessus plus de deux semaines plus tard ? Amalia fronça les sourcils et répéta :

« Malo ?

— Oui, Madame. »

Amalia la dévisagea ; grande, les épaules larges et un beau sourire très professionnel, la femme devait avoir trente-cinq ans, du moins si elle était bien humaine. Très loin de l'idée de la fille apeurée que la sorcière s'était faite après avoir entendu le breton l'engueuler. Cette Malo dépassait le gars sur la plage d'une bonne tête et demie.

« Madame Elfric ? »

La sorcière tourna la tête. Son rendez-vous venait d'arriver. Malo n'était pas sa priorité, elle l'effaça de ses pensées pour la soirée. Amalia se releva et serra la main de la bâtisseuse avec un grand sourire.

« C'est moi. Melania Pacher ? Enchantée. Vous avez fait bon voyage ? »

CHAPITRE 22

Loukez

Le repas se déroula sans réelle surprise. La bâtisseuse, une pointure dans son domaine, s'avéra passionnante. Amalia doutait qu'elles se soient bien entendues hors contexte professionnel, mais Melania correspondait parfaitement au profil recherché par ses patrons : une personne créative et peu regardante sur la paye. La sorcière raccompagna la jeune femme jusqu'à son taxi quand il fut évident que la fatigue rendait leur échange inutile. Elles convinrent d'un nouvel entretien, le lendemain, pour une visite des bureaux d'architectes.

Amalia s'assura de voir le véhicule disparaître dans le trafic clairsemé du milieu de la nuit avant de retourner à une tout autre préoccupation : où était Malo ? À cette heure, le club accueillait plus de fêtards que de professionnels. Elle ne la trouva ni dans la foule de danseurs ni derrière le bar. Amalia décida de revenir un autre soir et d'aller rejoindre Okoro.

Les mains dans les poches, elle chemina sur le trottoir d'une petite rue autorisée aux voitures. Après plus de deux semaines passées à Dubaï, elle ne comprenait toujours pas pourquoi tous les humains n'usaient pas des services d'enchanteurs pour se déplacer en ville. Ces engins, silencieux, fermés, froids, lui tiraient un frisson de dégoût. Les sorciers s'y habitudeaient bien, lui avait-on assuré. Le mal des transports, après quelques expériences, disparaissait. Pas pour elle.

Au coin de la rue, quelqu'un fumait, assis sur un muret. Amalia sourit. À l'odeur, ce n'était pas du tabac. Un joint. Parfait. Elle n'avait plus fumé de shit depuis sa rencontre avec Kentigern. Elle ralentit en s'approchant de la silhouette nonchalamment installée dans l'ombre.

« Bonjour, commença-t-elle en arabe. Est-ce que je peux vous acheter un peu de... oh ! Malo ?

— Madame Elfric ? »

Amalia se figea sans savoir quoi dire. Gênées, les deux femmes restèrent quelques instants silencieuses, puis l'humaine rit et demanda :

« Vous fumez du shit ? Vous ? Une sorcière ? »

Elle ne se méfiait pas...

Bien sûr qu'elle ne se méfiait pas, elle n'en avait aucune raison. Il était impossible pour Malo de se douter que la sorcière, de l'autre côté du téléphone Yasard, avait assisté à son altercation avec le Breton sur la plage.

Indécise, Amalia hocha la tête. Malo l'invita à s'asseoir à côté d'elle d'une main pendant qu'elle sortait une petite boîte en bois.

Pourquoi restait-elle là ? Kentigern l'avait prévenue : ce n'était pas ses affaires. Elle n'avait aucune raison de s'inquiéter, aucune raison de sympathiser avec Malo, mais l'humaine était bretonne. Amalia prit soudain conscience de combien la Bretagne lui manquait. La Bretagne, Wilma, Cédric, Abby...

« Vous m'accompagneriez, Madame Elfric ? C'est tellement rare d'avoir des clients qui fument...

— Appelle-moi Amalia, s'il te plaît, demanda la sorcière en prenant place à côté d'elle.

— Amalia, très bien, répondit Malo en commençant à rouler un cône.

— Et charge-le, je tiens bien mieux que toi. »

Discuter n'engageait à rien, autant profiter. Après quelques taffes silencieuses, Malo entama la conversation d'un :

« Tu viens souvent au Kaminn ces derniers temps... Qu'est-ce qui t'y amène ?

— Rendez-vous pro. Je recrute pour un cabinet de bâtisseurs. Le fédéral est ma langue natale, je m'occupe d'accueillir les fédérés qui voudraient travailler pour eux.

— Pas mal comme job. Tu bosses là dedans depuis longtemps ?

— Non. Je ne suis ici que depuis deux semaines...

— Deux semaines ? Je suis là depuis six ans. Six ans à servir dans un bar.

— Ça te plaît ?

— Ça dépend des clients... »

Malo lui adressa un sourire amusé. Elle était détendue et, peu à peu, le goût du souvenir aidant, Amalia baissa ses défenses. Discuter et fumer des heures durant, voilà qui lui plaisait toujours autant. D'un accord tacite, les deux femmes se gardèrent d'évoquer le passé, l'avant Dubaï.

Au joint suivirent une cigarette, puis deux. Un gars de l'immeuble devant lequel elles parlaient, certes un peu fort, les fit déguerpir. Elles prirent la direction de la plage et s'assirent à même le sable. Elles discutèrent de leurs clients, de la ville, des voitures...

« J'étais là depuis à peine vingt-quatre heures, je ne savais même pas qu'il y avait encore des voitures fonctionnelles sur terre. Le mec pile, se met à klaxonner comme un fou, puis sort et m'insulte en arabe. Un vrai connard en fait... »

Malo rit de bon cœur et jura :

« Le loukez ! Être patient, c'pas mal sinon ! »

Amalia se décomposa et l'humaine écarquilla les yeux.

« Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ? »

Loukez. Couillon. Sans doute l'injure que Cédric utilisait le plus souvent. Entraînée par la conversation, Amalia avait volontairement ignoré tout ce qui avait trait au breton, savourant simplement leur discussion sans prise de tête.

« Pardon. Je... Mon mari utilisait ce mot. Loukez. Il est mort, en novembre.

— Oh. Mes condoléances... Tu... tu es bretonne ?

— J'ai vécu quelques années à Aon.

— Une sorcière ? À Aon ? Ces arriérés t'ont laissé t'installer ? »

Pas de méfiance, pas de suspicion. Amalia rit très doucement et demanda, bien qu'elle connaissait la réponse :

« Loukez... Tu parles breton, alors ?

— Je suis bretonne, le breton est ma langue maternelle.

— Pourquoi tu es partie ? »

Malo haussa les épaules. Elle n'avait pas à répondre à cette question.

« C'est comme ça. »

Le pacte rompu, les deux femmes glissèrent vers un silence pensif. L'horizon s'éclaircissait. Amalia bailla, Malo l'imita et se leva. Elle tendit sa main à la sorcière avec un sourire.

« On termine tout ça chez moi ?

— Non merci. J'ai un ami qui m'attend. »

Elles échangèrent encore quelques mots et chacune partit de son côté. Arrivée devant chez Okoro, Amalia fronça les sourcils. Elle s'était sentie curieusement bien en présence de Malo.

Elle réveilla Okoro en rentrant chez lui. Il faut dire qu'elle ne s'était pas encombrée de précaution et s'était attelée à préparer le café. L'homme avait sauté du lit pour l'empêcher de gâcher, une nouvelle fois, toutes ses réserves.

« Hé bien, ton rendez-vous était passionnant à ce point ? Il est six heures du matin !

— Non, je suis restée à causer sur la plage avec une inconnue qui avait de l'herbe, justifia-t-elle. Ta cafetière était moins loin que celle de l'hôtel... »

Okoro fit la moue et lui servit un café avant de refermer son peignoir sur lui même. Elle bailla, il l'imita, puis s'installa à table, sans rien dire. Elle sentait bien qu'il n'avait pas prévu de l'accueillir si tard... ou si tôt. Il n'était qu'un nuage grognon d'impressions encore trop endormies pour êtres saisissables. Une nuée de sentiments indistincts. Amalia sourit. C'était un ressenti qu'elle aimait beaucoup.

« Tu as fumé avec qui ? Amaury ? Assia ? Malo ? demanda-t-il au bout d'un moment.

— Tu connais Malo ?

— Ho, tu as fumé avec Malo. »

Il esquissa un sourire taquin. Amalia fronça les sourcils. Qu'il s'explique...

« Rien... Je trouve simplement ça étonnant que tu sois venu chez moi au lieu d'aller chez Malo.

— Elle me l'a bien proposé, mais je connais ton café, je préférerais prendre mon petit déjeuner ici »

Okoro la fixa quelques secondes, comme pour s'assurer qu'elle ne se moquait pas de lui, puis rit,

franchement. Amalia pinça les lèvres, vexée de ne pas comprendre.

« Pardon, s'excusa-t-il enfin, mais j'avoue qu'imaginer Malo te draguer sans que tu ne le remarques est assez drôle.

— Me dra... oh. »

La sorcière laissa échapper un petit rire, gênée. Elle ne l'avait même pas envisagé.

« Elle est trop vieille pour moi, elle a quoi... trente-cinq ans? Et puis c'est une femme, je ne suis pas attirée par les femmes. »

Okoro haussa les épaules sans rien ajouter, hormis un sourire amusé qu'Amalia retrouva dans son attitude railleuse. Lui se moquait bien du genre et de l'âge de ses partenaires. Elle l'ignora et reprit :

« Tu savais qu'elle était de Bretagne ?

— Non. On n'a jamais parlé de son passé. Et je ne sais même pas où est la Bretagne. »

Bien sûr. Qui s'intéresserait à un bout de terre sauvée des eaux par ses fervents habitants? À l'échelle de la Fédération, la Bretagne n'était déjà pas grand-chose. Alors à Dubaï...

« Pourquoi? demanda le sorcier.

— J'en viens aussi. »

Okoro, lui, parlait de son passé sans retenue, elle en connaissait beaucoup sur lui, mais elle avait dévié les rares questions qu'il lui avait posées à propos de son histoire personnelle. Il n'insistait jamais. Un silence s'installa entre eux alors qu'Amalia ressassait ses derniers souvenirs bretons. Sa vie, avant. Mal à l'aise, elle termina sa tasse de café et son hôte finit par demander :

« C'est important ?

— Pour moi, oui.

— T'as besoin d'en parler, c'est ça ?

— Ouais »

CHAPITRE 23

Seule

« P... pourquoi est-ce que tu me racontes tout ça, à moi ? » demanda Okoro au terme de leur longue discussion.

Amalia sourit faiblement. Elle avait senti son angoisse monter, à mesure que les heures passaient. Elle s'était confiée à lui, comme elle l'aurait fait avec un ami proche, sans filtre, sans pincette. Il avait honorablement tenu son rôle ; hocher la tête, leur resservir une tasse, offrir son épaule... Il se garda de commenter le meurtre de la Veste Grise, elle ne lui parla pas de la Confrérie.

« Du café, de la bière, du sexe, du soutien en cas de coup dur. C'est tout ce que j'attends de toi, Okoro. Et c'est tout ce que tu peux attendre de moi en retour.

— Parfait, souffla-t-il. Ça me va. »

Son soulagement teinta de chaleur le sourire de la sorcière. Elle se laissa aller au fond de sa chaise et s'étira. Parler lui avait fait beaucoup de bien. Okoro lui adressa un regard amusé, détendit ses jambes et croisa les bras.

« Café, c'est fait. Il est trop tôt, ou trop tard, pour la bière. On passe au point trois, ou tu veux dormir un peu avant ? »

Amalia rit. Ils étaient sur la même longueur d'onde. Elle se leva, se pencha vers lui et l'embrassa.

« Change-moi les idées... », exigea-t-elle.

Il l'attira contre lui, les mains déjà sous ses vêtements, un beau sourire sur le visage. Un bruit strident retentit soudain dans la pièce et les interrompit. Amalia sursauta, Okoro éclata de rire.

« Quelqu'un a sonné à la porte, expliqua-t-il.

— Tu n'utilises pas un sort pour ça ?

— Pour que les non-sorciers ne puissent pas savoir quand quelqu'un est sur le palier ? »

Il la lâcha et se releva pour aller ouvrir. Il revint avec Gabir à qui la sorcière adressa un froncement de sourcil perplexe.

« Vous êtes conviée à l'hôtel, Madame. Maître Kentigern vous attend.

— Et je suis censée lui répondre comme un chien bien dressé ?

— Libre à vous de vous comparer à un chien... »

Elle haussa les sourcils, surprise par le ton sarcastique du majordome, et Okoro pouffa.

« Ho, ta gueule. »

D'un geste sec, elle attira ses affaires à elle. De toute façon, l'instant était brisé, difficile de se remettre dans l'ambiance désormais. Elle rejoignit Gabir dehors. Il les transféra à l'hôtel, devant la suite d'Amalia. La sorcière écarquilla les yeux. Jusque là, elle l'avait cru sans magie...

Il la laissa sur le palier et Amalia rentra chez elle. Elle s'arrêta net : Kentigern se tenait déjà là, face à la baie vitrée. Il se tourna vers la jeune femme. Il devenait urgent qu'elle se trouve son propre logement indépendant du Confrère.

« Je n'aime pas que vous entriez ainsi dans ma chambre. Je pourrais être avec quelqu'un.

— Tu étais avec quelqu'un, mais pas ici.

— Je n'aime pas que vous m'espionniez.

— Tu n'étais pas ici et tu as passé la nuit avec Malo, puis chez ton amant. Je m'inquiétais.

— Bien sûr... »

Elle s'assit à côté de lui et se grilla une clope sous ses yeux. Froide, elle ajouta :

« N'entrez plus chez moi, ne me traitez pas comme on sonne un webster, ne m'espionnez plus.

— Je ne peux rien te promettre.

— Je devrais vous foutre à la porte, vous envoyer chier. »

Elle ne le fit pas. Ils restèrent silencieux le temps que le long cylindre se transforme en mégot et que la sorcière rallume une cigarette.

« Pourquoi vouliez-vous me voir ? »

Kentigern fit à nouveau apparaître une théière. Toujours la même. Le vénérable récipient et les deux tasses en porcelaine fine qui l'accompagnaient reprirent leur place comme si elles ne l'avaient jamais quittée.

« Si tu n'as plus de question sur la Confrérie, je peux repartir.

— Et on ne pouvait pas régler ça la dernière fois ?

— Il se trouve que j'ai quelques obligations qui m'empêchent de passer une nuit blanche à parler avec toi quand je ne l'ai pas prévu. J'étais venu pour t'éviter de voir débarquer l'armée, c'est tout.

— Trop sympa... Donc ?

— Ton témoin. »

Il prit sa tasse de thé et la fixa sans rien ajouter. Elle sortit l'artefact de promesse et en réactiva le sort, agacée, impatiente.

« Est-ce que, par Merlin, vous allez vous décider à m'expliquer ce qu'est la Confrérie ? »

Kentigern rit doucement et hocha la tête. Il la faisait attendre depuis le chalet...

« La Confrérie est un regroupement de sorciers excellents, des mages d'exceptions qui prêtent serment. Nous dédions notre vie à perpétuer la Confrérie. Au cours des derniers siècles, nous avons coopéré ou combattu les gouvernements euroasiatiques, sorciers, humains, mixtes... Nous ne cherchons pas à contrôler le monde dans l'ombre, nous avons déjà ce pouvoir, mais à conserver notre place.

— Pourquoi ?

— Pour préserver le savoir. »

Et quel savoir... Il lui décrivit une organisation surréaliste, baignée de connaissances et savoir-faire hors du commun, de doctrine stricte, d'emprise illimitée. D'après lui, tous les hauts dirigeants connaissaient l'existence de la Confrérie. De puissants mages œuvrant et combattant dans l'anonymat... Amalia gardait sur le visage l'air dubitatif qu'elle réservait habituellement aux adeptes des théories du complot.

« Nous ne régnons pas dans l'ombre, nous officions dans l'ombre, c'est très différent. La Confrérie est son propre pays. Un État plus large et moins peuplé qui se superpose à la Fédération. Les lois fédérales ne nous concernent pas et ne nous intéressent pas, même si nous gardons un œil dessus.

— Pourquoi vous donner cette peine, ironisa la sorcière, puisque qu'elles ne vous concernent pas ?

— Il arrive que les organisations non-confrère aillent dans un sens qui nous semble contraire à la préservation de nos traditions et savoirs. Dans ce cas, nous intervenons, jamais par la force. Certains Confrères et Consœurs vivent avec les sorciers, influent sur leurs visions des choses. En discutant, en négociant, en achetant...

— En imposant.

— Parfois, nous n'avons pas le choix. »

Amalia afficha une moue méfiante et Kentigern poursuivit son histoire. La Confrérie servait ses propres desseins, non pas dans le but de soumettre chacun à leur doctrine, mais pour conserver leur ordre. Pour préserver. Pouvait-elle vraiment le croire ? Cette confrérie, pour peu qu'elle existât bel et bien, était puissante et gardait un œil sur toute la Fédération. En refusant de prendre parti, en laissant les sorciers décider de leur sort, ils permettaient au bon comme au mauvais de naître sur leurs terres...

Quand il termina son histoire, elle déglutit, à la fois impatiente d'en savoir plus et paralysée par ce qu'elle découvrait.

« Et moi... moi j'aurais dû être consœur ? Faites-moi rire...

— Nous recrutons de nombreux jeunes tous les ans. Tu aurais dû faire partie de la promotion de 1885.

— De... Merlin ! Mais j'avais dix ans à l'époque !

— Nous recrutons de bons sorciers à l'âge de dix ou onze ans. Tes professeurs s'y sont opposés, tes parents nous ont pris pour une secte.

— Sans déconner... Vous êtes une secte. Mes parents sont cons, mais visiblement pas assez pour se laisser embrigader par vos méthodes. Quel parent accepterait de vous abandonner sa progéniture ? On vous a déjà dit que vous faisiez peur ? »

Elle n'attendait pas de réponse et se décida à attraper sa tasse de thé. Il était excellent.

« Tous les parents ne sont pas fermés à l'idée d'offrir une vie Confrère à leurs enfants. La plupart des écoles nous laissent recruter dans leurs rangs, comme n'importe quelle école. Nous organisons des tests, des

entretiens. La sélection est réputée difficile. »

Elle pinça les lèvres. Elle n'aurait pas supporté de confier Abby à pareille institution.

« Comme une école... Qu'apprennent-ils exactement ?

— L'art de la magie, de la guérison, du combat...

— À dix ans ? Et leurs familles acceptent que vous en fassiez des machines de guerre ?

— Leur famille devient la Confrérie.

— Une très grande famille, j'entends bien... ironisa Amalia. Mais leurs parents, ceux qui se sont occupés depuis leur naissance, ceux qui leur ont appris à lire, à marcher, à parler... Ils sont heureux de voir leurs enfants rentrer le weekend avec des bleus pleins les bras et des coups sur le visage ? »

Elle ne se rappelait que trop bien de leur court combat dans le chalet. Pathétique. Kentigern fronça les sourcils, perplexe.

« Rapidement, ils ne rentrent plus chez leurs parents. S'ils deviennent Confrère, ils sortent du système. En général, nous simulons un accident tragique », expliqua le sorcier, sans la moindre émotion.

Amalia, choquée, s'agrippa à sa tasse, sans oser bouger, le temps de traduire ses dires.

« Vous enlevez des enfants... articula-t-elle.

— Non, nous...

— Quel sorcier peut ainsi retirer un enfant à sa famille ! » explosa la jeune femme.

Elle lui balança sa tasse et son contenu à la figure. Il leva la main. La porcelaine s'écrasa au sol à côté de lui.

« Un jeune sorcier, poursuivit-elle en haussant un peu plus le ton à chaque mot, n'est pas une marchandise qui, sous prétexte d'être de bonne qualité, doit attirer votre convoitise ! C'est intolérable ! Un enfant sorcier doit grandir avec les siens !

— Les siens sont...

— Un enfant sorcier doit grandir avec sa famille ! Ils devraient grandir avec leurs parents ! Elle aurait dû grandir avec moi ! »

Maître Kentigern resta insensible à sa colère et, sans réaction en face, Amalia se retrouva seule avec les souvenirs de sa fille. Avec ou sans elle, Abby ne grandirait plus. Debout à côté de la table basse, elle croisa les bras sur son ventre, serra les dents et ravala ses larmes.

Le lourd silence s'éternisa jusqu'à ce qu'elle reprenne sa place en face du Confrère. Il n'avait pas bougé et se contentait de la regarder, sans jugement, sans émettre le moindre sentiment.

« Ce n'est pas la même chose, Amalia.

— Je sais, murmura-t-elle les yeux fermés. Je sais bien.

— Nous n'enlevons pas les enfants. Pour preuve : tu n'es pas Consœur. »

Elle ne répondit pas, occupée à allumer une nouvelle cigarette. Elle porta un instant son attention sur le sol. Il était parsemé de morceaux de porcelaine. Sous ses yeux incrédules, la tasse se rassembla et l'eau chaude reprit sa place dans le récipient.

Maître Kentigern usait de ses dons avec une élégance simple qui rendait ses gestes magiques, même pour des sorciers.

« Nous formons des Confrères. Chacun d'entre nous considère l'intégralité de la Confrérie comme sa famille. Nous sommes reliés les uns aux autres par des liens puissants, des liens mentalistes. Nous ne sommes jamais seuls. »

Sans le regarder, Amalia recracha lentement une bouffée de fumée. Elle, elle l'était, seule.

La possibilité, aussi extrême soit-elle, de tout reprendre à zéro...

Comment refuser ?

CHAPITRE 24

Malo

Kentigern la laissa sans préciser la date de leur prochaine rencontre. Ils conviendraient d'un nouveau rendez-vous pour approfondir le sujet de la Confrérie dans le courant du mois. Par *ils*, Amalia savait très bien que le sorcier voulait dire lui et la Confrérie. Elle-même n'avait pas son mot à dire.

D'ici là, la jeune femme avait la ferme intention de trouver son propre logement. Qu'il entre chez elle comme bon lui semblait ne lui plaisait pas.

Avec sa carte de paiement, sans plafond et sans fond, elle n'eut aucun mal à dégoter un petit appartement dans le quartier des bars, pas loin de la plage.

Amalia choisit de garder la chambre à l'hôtel pour profiter de la piscine, des massages, du restaurant, des savoirs de Kurt et de Gabir. Le majordome, en se montrant si discourtois, avait éveillé son intérêt. Elle l'avait questionné sur sa capacité à se transférer. Humain, comme elle le supposait, il usait d'un artefact magique pour se déplacer à travers la ville : une bague qu'il tournait autour de son doigt, discrètement. Le stratagème, astucieux, intriguait la sorcière.

Le Burj Khalifa devint son point de chute, l'appartement son lieu de vie. Amalia se retrouva renforcée dans l'idée de garder sa chambre à l'hôtel quand elle tenta de s'essayer à la cuisine. Elle préparait des plats, au mieux, fades et, plus certainement, immangeable. Le service d'étage proposait des repas variés et équilibrés ; un avantage indéniable.

Amalia décida également de s'entraîner. Elle qui n'avait jamais manifesté le moindre intérêt pour le mentalisme lors de ses études passait désormais une grande partie de son temps libre à en apprendre les subtilités. Plus d'une vingtaine de livres trônaient sur ses étagères et un mnémotique d'entraînement campait sur la table de sa cuisine. Okoro lui avait fait remarquer qu'il s'agissait là d'une très probable cause à ses déboires culinaires.

Occupée par son travail, les sorties, ses amants et l'étude du mentalisme, Amalia ne voyait pas le temps passer.

Désormais, seule Malo la servait lorsqu'elle allait en rendez-vous professionnel au Kaminn. Toute entrevue avec un bâtisseur ou une bâtisseuse se terminait par un joint sur la plage.

Ce soir-là ne dérogeait pas à la règle. Amalia avait dressé un charme au sol pour les protéger du sable et plusieurs bouteilles de bière vides traînaient entre elles deux. Il était à peine dix heures, mais le rendez-vous d'Amalia s'était conclu sur un malentendu.

L'homme qu'elle avait vu en entretien ne souhaitait pas travailler pour ce qu'il estimait être "un salaire d'ouvrier-bas-de-gamme". Malo, affectée pour la soirée à la sorcière, avait terminé son service au moment où le bâtisseur était parti en tapant un scandale. Amalia avait demandé l'addition sans faire de commentaires. Une déconvenue professionnelle fâcheuse, mais dont elles avaient déjà bien ri.

Les deux femmes aimaient passer du temps à parler ensemble. Aujourd'hui, la nuit était belle, dégagée. Un vent léger soufflait du sud. Quand Amalia termina son second joint, Malo décida de ne plus prendre de pincettes.

« Je peux t'embrasser ? »

La sorcière écarquilla les yeux et sa discussion avec Okoro deux semaines plus tôt lui revint d'un coup. Elle n'y avait plus prêté attention, mais elle apprécia néanmoins que l'humaine, incertaine de ses réactions, lui ai posé la question. Un baiser les aurait toutes deux mises mal à l'aise.

« Je ne suis pas intéressée par les femmes...

— Je ne suis pas une femme. »

Amalia fronça les sourcils avant que Malo ne précise :

« Je suis bigenre.

— Ho. »

Amalia, terriblement gênée, s'excusa :

« Je t'ai mégenré · e tout ce temps... Je suis vraiment désolée. »

Malo chassa la remarque d'un petit geste de la main et lui adressa un sourire chaleureux :

« Donc, je peux t'embrasser ?

— Tu restes trop âgé · e pour moi, Malo, je ne sors pas avec des personnes qui ont sept ans de plus que moi. »

Malo soupira, déçu · e, puis haussa les épaules.

« Dommage. »

Amalia rit, puis fronça les sourcils. Comment cela avait-il pu lui échapper ? Si Malo la draguait depuis le début, pourquoi ne l'avait-elle pas ressentie ? Incrédule, elle s'exclama :

« Par Merlin, mais tu caches tes sentiments ?

— Je viens de te demander si je pouvais t'emb...

— Non, je ne parle pas de ça. Tu... tu fais quelque chose qui rend tes sentiments inaccessibles et... »

Elle se releva brutalement, alors que le regard de Malo s'assombrissait. La sorcière laissa son esprit flotter autour d'elle, comme Kentigern. Elle se cogna à une forteresse. Lae breton · ne, bien que dépourvu · e de pouvoirs magiques, était rompu · e aux pratiques mentalistes, suffisamment pour protéger ses pensées et son ressenti.

« Bordel ! Tu sais défendre ton esprit ! »

Où avait-iel appris ça ? Pour cacher quoi ? Est-ce que ça impliquait le breton de la plage ? Amalia pinça les lèvres, Malo se releva à son tour. Maintenant, elle comprenait pourquoi elle s'était sentie si bien avec iel.

« Pourquoi...

— Ça concerne mon passé, coupa-t-iel. Je n'ai pas envie d'en parler.

— Ça concerne la Bretagne ? »

Malo mit les mains dans les poches et fit volte-face.

« Salut. »

Iel s'éloigna. Amalia serra les poings, puis rattrapa Malo, accrocha son bras pour l'arrêter et lui barra la route.

« Attends... Je dois t'avouer quelque chose. »

Malo haussa un sourcil pour l'inciter à continuer.

« J'ai croisé un gars sur la plage en arrivant ici, expliqua Amalia. Il parlait breton, dans un téléphone Yasard. Il parlait à Malo, très énervé et...

— Qu'est-ce qui t'a amenée à Dubaï ?

— Pardon ? »

Malo dégagea son bras. En breton, iel reprit :

« Ce gars, c'est mon frère. Il t'a repérée, lui aussi. Il s'est méfié, tes recherches sur les ordinateurs ont confirmé qu'il était repéré...

— Mes rech... »

Elle se mordit la lèvre. Kentigern n'avait donc pas débarqué sans raison ce jour-là. Elle était démasquée depuis le début.

« Qu'est-ce que tu fais ici ? Pourquoi la Confrérie s'intéresse à toi ? »

Amalia blanchit.

« Je ne vois pas de...

— Te fous pas de moi ! T'as pas l'air d'être consœur, mais t'as une carte Confrère ! Tu crois que je ne l'ai pas vue, au Kaminn ? Tu espionnes pour qui ? »

La réaction de la sorcière parlait pour elle. Dépassée par ces retournements de situation à répétition, agacée de ne pas comprendre comment Malo savait cela, elle s'énerva.

« Sérieusement ? Une espionne ? Qui est-ce qui a réussi à soupçonner une simple nana sur la plage qui disait bonjour avec un accent fédéral ? Qui a surveillé ses recherches sur le réseau ? Qui a décidé de s'infiltrer et de la draguer pour obtenir des renseignements ? Parce que c'est bien de ça qu'il s'agit, n'est-ce pas ? Toi et ton frère m'avez l'air vachement plus calés en espionnage que moi ! »

L'éclat de rire tonitruant d'un homme, probablement ivre, coupa brutalement leur conversation. Plus

loin, un groupe de fêtard marchait sur la plage et se rapprochait. Amalia et Malo s'affrontèrent du regard. L'endroit, ouvert à tous les vents, n'était guère approprié pour parler espionnage.

« Chez moi, souffla la sorcière. Suis-moi. »

CHAPITRE 25

Dysphorie

Iels n'échangèrent pas un mot sur le trajet, même si peu de passants croisèrent leur route.

L'appartement d'Amalia se trouvait au quinzième étage d'un petit immeuble où elle prenait habituellement l'escalier. Elle lançait un sortilège de détection et, s'il n'y avait personne, enfilait ses mécas-ailes neuves pour voler au ras des marches. S'il y avait du monde, elle se contentait de monter à pied. Avec Malo, elle se força à entrer dans l'affreux ascenseur qu'elle n'utilisait jamais. L'abominable boîte la reconnut, la salua d'un courtois "Madame Elfric, un plaisir de vous revoir!", bien trop enjoué au goût de la sorcière, et ferma ses portes dans un oppressant cliquetis métallique. L'activation des moteurs lui tira un haut-le-cœur d'appréhension.

Arrivée à destination, l'estomac retourné, Amalia ouvrit la serrure de chez elle d'une pression magique qui garantissait son identité.

« Fais comme chez toi », murmura-t-elle mécaniquement avant de disparaître dans la pièce du fond.

Malo s'avança dans l'appartement. L'entrée donnait directement sur le salon-salle à manger. Iel jeta un coup d'œil là où Amalia avait trouvé refuge et la découvrit penchée sur l'évier, la tête sous un charme d'eau fraîche. L'humain · e afficha un très léger rictus. Iel n'avait jamais vu personne supporter aussi mal un simple ascenseur.

Méfiant · e, Malo fouilla l'appartement. Un coup d'œil dans chaque pièce, un regard dans les penderies, dans les tiroirs... Rien d'intéressant, pas même une cape bleue. Ce n'était qu'un logement fonctionnel, épuré, avec chambre, bureau, cuisine, salon-salle à manger et aménagé dans un style rétro très prisé du XXI^e siècle du calendrier grégorien. Un appart' qui valait sans doute bien plus cher que la paye d'Amalia, mais la carte de la Confrérie rendait ce constat bien maigre.

Quand Amalia refit surface, elle avait perdu son air livide et Malo s'était installé · e, mal à l'aise, dans un des deux canapés noirs. Quelques minutes plus tard, la sorcière s'assit face à son hôte dans son salon et lui servit un verre d'une ambrée bien fraîche. L'ambiance, tendue, aurait pu glisser vers le désagréable si Malo n'avait pris la peine de garder son ressenti et ses pensées hors d'accès.

« Je ne peux pas croire qu'une nana qui parle breton tombe par hasard sur mon frère, commença Malo.
— Et moi donc... »

Amalia croisa les jambes et but une gorgée de bière. Un long silence suivit sa remarque. Pourquoi, par Merlin, avait-elle amené Malo chez elle? Elle aurait pu læ laisser en plan après l'avoir copieusement insulté · e. Elle aurait dû réagir comme ça.

Elle réfléchit un instant et avoua :

« Vos affaires, là... ça m'intrigue, depuis que je suis arrivée. Qu'est-ce que des Bretons font ici? Pourquoi un téléphone Yasard? Pourquoi tu as eu besoin d'apprendre à protéger tes pensées? »

Sans laisser à Malo le temps de répondre, la sorcière se releva et passa à la cuisine. Elle fouilla ses tiroirs et revint avec une fiole qu'elle présenta à l'humain · e :

« Sérum de vérité. Je te propose de le boire. Si t'estimes pouvoir me faire confiance, tu me diras ce que vous mijotez. Je peux peut-être aider. »

Malo hocha doucement la tête et Amalia descendit le contenu de la fiole avant de se rasseoir. Tant qu'elle n'aurait pas avalé l'antidote, elle ne pourrait plus mentir. Elle pouvait cacher des faits, elle pouvait tourner une situation selon un angle de vue différent, mais elle ne pouvait qu'énoncer la vérité.

« Comment tu peux être certaine que je n'en abuserais pas? demanda l'invité · e, incrédule.

— J'ai un ange gardien qui se matérialise quand je m'apprête à faire une bêtise. C'est lui qui m'a empêché de poser trop de questions à Kurt.

— Un Confrère, donc... Et comment je peux m'assurer que tu me dises vraiment la vérité ?

— Sérums certifié. »

Elle leva la main. Un liseré vert foncé cerclait son poignet, marque indéniable d'un charme officiel, dédié aux procès. Chez l'apothicaire, en cherchant après un artefact de transfert similaire à celui de Gabir, elle en avait profité pour acheter les cent sérums les plus chers de la boutique.

« Qu'est-ce que tu fais à Dubaï ? demanda Malo.

— J'ai perdu toute ma famille en Bretagne. J'ai déconné six mois, la Confrérie m'a récupérée et amenée ici, résuma-t-elle. Je ne tiens pas à m'attarder, ni sur ces six mois ni sur la Confrérie.

— Tu te fous de moi ? Quel intérêt ?

— Je ne peux pas parler de la Confrérie. J'ai prêté Serment.

— Et ces six mois dont tu parles ? »

Amalia lui adressa un regard sombre, les dents serrées. Iels se dévisagèrent plusieurs longues secondes.

« Tout ce que tu as à savoir, c'est que ces six mois, je les ai passées droguée, articula la sorcière.

— Tu ne peux pas te droguer, l'arrêta-t-iel, catégorique

— J'ai pris du Rakabat. »

Malo haussa un sourcil dubitatif et, agacée, Amalia frotta le creux de son bras gauche. Elle appliqua une série de charme démaquillant pour rendre sa peau nette et la marque visible. Un entrelacs violacé cerclait une petite zone de points noirs. Elle aurait pu s'en contenter, Malo avait détourné le regard, mais s'abaisser à montrer le tatouage magique que la drogue lui imposait fit naître en elle une rage sourde. Le pouce au creux du coude, la voix basse et rugueuse, elle cracha :

« Un cercle et un point par prise, autant de sortilèges dans mes veines. Des mois durant, à chaque sevrage, j'ai pris et repris cette merde. Je me la suis injectée, encore et encore, jusqu'à être incapable de penser, de compter, de voir le temps s'écouler. Tu n'as pas envie de savoir dans quel état j'étais. Tu n'as pas besoin de m'imaginer dans cet état. Ces six mois ne concernent que moi. Ces six mois m'appartiennent. »

Un silence gêné remplaça la méfiance ambiante. Elle s'y était attardée, finalement. Pas suffisamment pour raviver l'envie, mais assez pour faire trembler ses mains et assez pour que Malo le note. Son hôte hochait la tête.

« Très bien. Je te laisse ces six mois. »

Malo l'interrogea longuement, sur ses activités bretonnes, sur son arrivée à Dubaï, son appartement et ses communications vers l'extérieur. Si Amalia devait mesurer ses paroles pour ne jamais compromettre les promesses faites au témoin de Kentigern, elle se livra néanmoins avec sincérité et sans détour.

La nuit s'étirait vers le petit matin quand Malo accepta enfin de lui accorder sa confiance. Amalia se leva, soulagée, et alla chercher l'antidote. Elle l'avalait fébrilement. L'interrogatoire avait été éprouvant.

Malo la rejoignit à la cuisine où iel piocha, avec plaisir, dans les biscuits secs que la sorcière venait de sortir. Iels s'installèrent autour d'une tisane qui, vu l'heure, remplaçait très bien l'alcool. Elles n'avaient pas fini de parler.

« Alan, mon frère, était Yasard pour la congrégation atlantique, jusqu'à il y a quelques mois, avoua-t-iel enfin. L'Ordre menaçait notre village d'enfance, à cause d'une histoire de contrebande... Ils ont décidé de fuir, d'autres hameaux aux alentours ont suivi... Alan a choisi Dubaï parce que j'y vis depuis longtemps. Ils ont fondé une petite communauté bretonne, à quelques heures de marche d'ici, dans le désert. Ils pensaient pouvoir accéder à certaines ressources des Cités Arabes... mais ce n'est pas si simple... »

Iel s'arrêta net. Pour la première fois, Amalia sentit quelque chose émaner de Malo. De la colère. Ce fut bref, mais suffisant pour qu'elle l'interroge :

« Ça te met en colère ? »

Malo hésita, puis se livra :

« Obtenir des papiers ici a été un défi... Maintenant, j'ai accès ici à des offres médicales que je n'aurais jamais ailleurs. »

Amalia fronça légèrement les sourcils, mais elle eut le tact de ne pas énoncer à voix haute la question à laquelle Malo répondit tout de même :

« Associer son physique à son genre ne pose aucun problème chez les sorciers. Vous avez les moyens techniques de le faire à l'envie. Les sérums de métamorphose ne coûtent presque rien et sont efficaces, même si je ne suis pas doué · e de magie. Je les achète chez l'apothicaire comme tu achètes tes sérums de vérité. Ici, je peux être homme et femme, ou homme ou femme, selon ce qui me convient le mieux. Je suis physiquement moi-même. Je n'ai jamais pu, en Bretagne.

— Dans la Fédération, les sorciers ne partagent pas leurs savoirs avec les humains, souffla Amalia en comprenant la détresse de Malo.

— Je ne peux pas risquer ça... poursuivit l'humain · e. Ma place, ici, ce que j'ai construit... Et lui il arrive comme ça avec un village entier sur les bras? Et je dois l'aider? Parce que c'est mon frère? »

La réflexion lui pesait depuis longtemps. Bien sûr qu'iel devait l'aider. Pas parce qu'Alan était son frère, mais parce que la vie d'un village entier en dépendait. Iel ne pouvait pas simplement les ignorer ou, pire, les dénoncer.

« Tu lui en as parlé? »

— Non. Ça ne sert à rien. Je sais ce qu'il me répondra : mon confort personnel ne devrait pas primer sur la communauté. Il... »

Malo rit doucement et vida sa tasse d'un trait avant de reprendre :

« Déjà tout petit, il s'occupait des autres avant de s'occuper de lui. Il a toujours fait ça. Quand j'ai quitté la Bretagne pour Dubaï, je lui ai dit qu'il pouvait compter sur moi, quand il voulait. Je ne pensais pas... »

— Qu'il allait se ramener avec un village entier? »

Malo laissa enfin tomber les masques. Amalia perçut alors la profonde détresse qui l'animait. Ce tiraillement entre l'envie d'aider ces pauvres gens et son besoin, parfaitement légitime, d'être iel-même. La sorcière accueillit ces sentiments les dents et les poings serrés, en silence, pour ne pas perturber sa parole.

« J'ai tellement peur... De ne pas arriver à les aider, de perdre mes droits, ici... Tu ne peux pas imaginer... Ce corps qui n'était jamais tout à fait le mien... Mais je ne *peux* pas! Je dois les aider!

— Ils ne peuvent pas devenir des habitants de la cité?

— Ils ne pourront pas. Dubaï ne prend aucun réfugié politique.

— Qu'est-ce qui leur manque pour survivre, là-bas, dans leur village du désert?

— Ici, l'eau est une ressource très contrôlée. Les Cités Arabes ont des bassins, éparpillés dans le désert, des enclaves très protégées. Il y en a une à quelques kilomètres, à peine, du village, mais... mais ils ne peuvent pas y accéder. D'ici un mois, ils seront à sec, ils n'auront plus d'eau. Impossible de ramener tout le monde en Bretagne. Impossible de faire rentrer tout le monde à Dubaï. Impossible d'utiliser l'eau à côté de chez eux. Ils sont coincés. »

CHAPITRE 26

Alan

Leur discussion s'étira jusqu'au matin, puis Malo déclara qu'iel devait aller se coucher. Si Amalia gérait ses horaires de travail comme elle l'entendait, ce n'était pas le cas de l'humain · e. La porte refermée, le silence tomba sur l'appartement. La sorcière décida de prendre, elle aussi, quelques heures pour se reposer.

Amalia ne parvint pas à s'endormir. Les yeux grands ouverts, elle réfléchissait à Malo, son frère et cette communauté en perdition. Délocaliser une centaine d'habitants dans un désert inaccessible à Leuthar... Elle ne savait pas si elle trouvait cette idée délirante ou géniale. Alan ne faisait pas les choses à moitié.

Leur village avait attiré les foudres des Vestes Grises en osant se lever frontalement contre ses attaques, quelques mois après son départ d'Aon. La vie en Bretagne suivait son cours. Les assassins de son homme et sa fille persistaient dans leurs violences systématiques.

Amalia éprouvait quelque chose de grisant, un certain réconfort à l'idée qu'ils défiaient l'Ordre ; mieux, qu'ils défiaient Leuthar.

Mais ils n'étaient pas pour autant sortis de leurs emmerdes.

La sorcière ne réussissait pas à calmer sa colère. Une population entière, réfugiée aux abords de la ville, risquait de mourir à cause de l'avarice des Cités arabes. L'eau de l'enclave devait servir en cas de coup dur. En quoi la situation des Bretons ne correspondait-elle pas à un coup dur ?

Amalia repoussa les draps et s'assit dans son lit, la tête entre ses mains, tendues. Elle devait les aider. Cette fois, après tout, elle n'arrivait pas trop tard. Elle se releva brusquement et passa sur le balcon. Une brise tiède soufflait. La sorcière s'accouda à la balustrade et perdit son regard dans la mer morte. Un fin sourire étira ses lèvres. Cette fois, elle disposait d'un atout de choix.

La jeune femme patienta jusqu'à une heure décente pour rappeler Malo sur son téléphone. Elle déploya un trésor d'arguments et de promesses pour la convaincre de revenir chez elle. Hors de question, pour Malo, d'accueillir Amalia à son domicile, impossible d'en parler dans un lieu public, impensable d'échanger à propos du village sur le réseau. Malo accepta de repasser... ce qu'iel ne regretta pas lorsqu'Amalia lui exposa son idée.

« L'enclave d'eau, elle est gérée par un mec ou une nana ?

— Un gars, je crois », répondit Malo, perplexe.

Amalia sourit largement et déposa la carte de paiement confrère entre iels deux.

« Parfait. Combien, à ton avis, pour qu'il siphonne un peu d'eau pour vous ?

— Tu veux lui lâcher un pot-de-vin ? »

La sorcière haussa les épaules et adopta un air tout à fait charmant.

« Ça fonctionne dans la Fédération, je ne vois pas pourquoi on ne pourrait pas le faire à Dubaï.

— Si le mec se laisse corrompre, je ne vois pas comment lui faire confiance, argua Malo, sceptique.

— S'il accepte la corruption, il a autant à perdre que vous, de son point de vue, à vous balancer. Tout est une question de pognon ou d'argument.

— Je ne pense pas que nos arguments l'intéressent.

— Il ne me restera plus qu'à être convaincante. »

Malo haussa un sourcil, pas certain · e d'avoir bien compris ce qu'Amalia sous-entendait. À l'ocellade amusée qu'elle lui servit en réponse, elle avait bien l'intention de vendre ses faveurs. Mal à l'aise, iel ajouta :

« Je pensais que tu gardais un écart de sept ans... Il y a peu de chance que le gestionnaire de l'enclave soit un gars de ton âge.

— Pour le plaisir, par envie, oui, je tiens à ma limite d'âge. Pour arriver à mes fins... »

Elle haussa les épaules. Elle avait déjà couché pour du Rakabat. L'envisager pour permettre à une

communauté entière de ne pas déperir lui semblait une cause bien plus noble.

« Appelle ton frère, on aura son avis.

— Allons le voir, allons au village, ça sera plus sûr. »

Amalia hésita. Le breton, sur la plage, lui avait laissé une mauvaise impression. Elle en gardait l'image d'un gars violent, méfiant. Malo la rassura et lui certifia que, dans une situation normale, son petit frère était un homme tout à fait charmant, plein d'une joie de vivre tenace. Iel lui dressa le portrait d'une personne responsable, passionnée et hyperactive.

« Je te promets qu'il se tiendra bien. Si ce n'est pas le cas, je me chargerai de lui rappeler le sens de l'hospitalité. »

Iels laissèrent l'appartement d'Amalia pour prendre la route vers le village.

L'épreuve fut une vraie torture. Sur la piste à peine carrossable, les sursauts de la voiture manquèrent plus d'une fois de la faire rendre son léger petit déjeuner. Iels s'arrêtent à plusieurs reprises, pour qu'Amalia puisse marcher un peu. L'air brûlant du désert et sa chaleur écrasante valaient toujours mieux que l'insupportable roulis du 4x4.

Sans ses nausées, la jeune femme aurait sans doute apprécié la beauté austère du paysage. Le sable fin glissait sous les roues du véhicule et s'éloignait en filets d'or fluides. Pas de vent pour disséminer les grains derrière eux, pas plus que pour donner vie aux rares plantes sèches qu'iels croisaient. Pourtant, leurs traces s'effaçaient rapidement sous l'écrasement des paillettes de quartz. Au loin, on devinait une montagne, obstacle naturel à la montée des eaux provoquée par la le barrage entre le Golf Persique et la mer Arabe.

Malo arrêta le véhicule au milieu de nulle part et, contrairement aux précédentes haltes, en descendit.

« C'est à une centaine de mètres, on va terminer à pied, proposa-t-iel. Pour ne pas attirer l'attention. »

Amalia, livide, lui adressa un pauvre sourire, reconnaissante. Iels grimpèrent à la crête d'une dune, et la sorcière découvrit un village fait de vieilles pierres, à demi enseveli sous le sable. Les habitants ne s'intéressèrent pas à iels, trop occupés à construire des murs autour des maisons pour les protéger du vent, à réparer les bâtiments, à balayer les espaces communs. Une tension palpable couvrait sur le hameau. Les enfants jouaient en silence sur la place et les adultes parlaient tout bas des prochains travaux.

Ils avaient quitté leur région, leur congrégation, leur vie pour s'installer dans ces ruines. Ils avaient perdu tout confort, ils devaient s'adapter à un climat plus austère encore que celui de la pointe bretonne et ils n'étaient toujours pas en sécurité. Amalia tituba et s'appuya sur Malo. Leur sentiment d'urgence, de peur et d'amertume, lancinant, lui dévorait les entrailles.

« Malo ! s'exclama quelqu'un en sortant d'une des maisons de parpaing effrité

— Alan ! J'ai amené...

— Recule ! »

Alan marcha vers eux, menaçant. Il sortit une arme à feu de sa veste et la pointa vers la sorcière. Amalia rit, faiblement. Cela faisait longtemps que les mages avaient développé des sortilèges pour s'en protéger. De si loin, s'il tirait, la balle serait stoppée par un bouclier, un charme dormant, directement intégré à son concentrateur. Son hilarité énerva un peu plus le jeune homme. Toujours la même colère, la même inquiétude. Elle vacilla et se rattrapa à un mur qui s'effrita sous ses doigts. Elle lutta pour conserver son équilibre.

« Alan ! » cria Malo qui, en quelques enjambées, avait rejoint son frère.

Sa voix vrillait d'une rage plus forte encore, d'une indignation profonde. Iel lui colla une baffé et tout s'arrêta autour d'eux.

« Est-ce que tu vas m'écouter, crétin ? tonna-t-iel. J'ai promis que tout se passerait bien ! »

Les villageois, interdits, observèrent avec étonnement leur Yazard plier sous le soufflet. Incrédulité, méfiance, agacement, colère... Amalia s'effondra et perdit connaissance.

CHAPITRE 27

La première cuvée

La sorcière se réveilla à l'ombre, dans une salle bien fraîche, un linge humide sur le front. On l'avait allongée à même le sol d'une petite maison.

« Alaaaaannn ! Elle est réveillée ! »

Amalia vit filer une fillette blonde et se redressa. Malo et son frère passèrent la porte d'entrée, inquiets.

« Je suis désolé, s'excusa aussitôt l'homme. J'ai eu peur que tu t'en prennes à nous. Malo m'a tout expliqué. Est-ce que tu as besoin de quelque chose ? De l'eau ? À manger ?

— Laisse la respirer, Alan. Elle a surtout besoin de calme. »

La sorcière s'assit en tailleur. Son malaise avait disparu.

« Je suis restée endormie combien de temps ?

— Une petite demi-heure seulement. Tu as l'air de te remettre assez vite. »

Amalia détailla Alan du regard : un gars aux yeux bleus, de bonne constitution, bien plus jeune que Malo. Il ne masquait pas ses émotions. Elle le savait mal à l'aise, désolé et inquiet, pourtant, cachée derrière ce cocktail peu positif de sentiments, la sorcière sentait une flamme d'espoir crépiter et grandir.

Un bruit vers l'entrée attira leur attention. Amalia aperçut une furtive série de petites têtes. Elles disparurent, cédant la place à des chuchotements et rires contenus. Elle sourit et s'adressa aux enfants curieux en breton :

« Je vais bien, merci d'avoir veillé sur moi. »

Les gamins s'éloignèrent en criant dans un bruit de cavalcade, sans doute pour retourner à leurs jeux après avoir sauvé la vie d'une sorcière. Malo sourit et jeta un regard à son frère. Le jeune homme se détendait.

« Tu as besoin de quelque chose ? demanda-t-il à Amalia.

— Non, merci. Alan, donc ?

— C'est moi. Tu as vraiment des fonds assez grands pour corrompre le gestionnaire de l'enclave ? »

Il était là, l'espoir, en brins tissés dans un canevas complexe : l'appréhension d'échouer, encore, la perspective de voir, enfin, se dessiner une solution à leur situation accablante. En lui souriant, Amalia sentit son espérance s'intensifier et réchauffer le coin de ses lèvres.

Alan était métamorphosé. En arrivant à Dubaï, en débarquant au village, elle avait eu l'impression de rencontrer un homme violent, haineux. En vérité, elle avait croisé un gars acculé, paniqué, rongé par une inquiétude justifiée et source d'une colère sans nom : l'éventualité probable d'avoir amené les siens à la mort.

« Oui.

— Malo m'a dit que l'argent n'était pas à toi. Akio Liu se doutera de quelque chose.

— Akio Liu ? s'étonna la sorcière.

— Tu... tu ne sais pas qui gère l'enclave ? »

Malo leva les yeux au ciel, Alan tiqua et laissa son angoisse reprendre le dessus. Amalia agita les deux mains en geste d'apaisement. Elle dessina un sourire confiant sur ses lèvres et expliqua :

« Peu m'importe qui il est, l'argent parle toujours à ceux qui aiment l'argent. Il me suffit de prendre le nom d'une famille d'aristocrates.

— Si tu veux usurper l'identité d'une grande famille, s'inquiéta Malo, il va falloir choisir le bon nom. C'est dangereux. »

Amalia sourit et s'étira en se relevant. Son assurance entretenait l'espoir d'Alan et elle se plaisait à le sentir se raviver.

« Vous avez de la bière, ici ? demanda-t-elle. Ça sera plus sympa de parler de tout ça autour d'un verre. — On est breton ! Bien sûr qu'on a de la bière ! »

La fierté d'Alan submergea toute autre chose. Une joie sauvage s'afficha sur son visage. Il se leva en invitant Amalia à le suivre. Malo, amusé · e, leur emboîta le pas, attendri · e par l'emportement tout à fait inapproprié de son frère.

À peine dehors, un jeune père, son bébé agité dans les bras, les apostropha :

« Ça va mieux madame ? Qu'est-ce qui amène une sorcière par ici ? »

Amalia n'eut ni le temps de répondre ni celui de s'attarder sur le bambin de trois mois. Alan précisa, sans s'arrêter :

« Amalia va essayer de nous aider, mais avant ça, je lui fais goûter notre bière. Elle est bretonne ! »

Cette explication simple lui suffit, tout comme aux autres villageois qu'ils croisèrent.

Tous les trois traversèrent le bourg. La sorcière, entraînée malgré elle dans un bain de foule, trouva chez les humains un écho puissant à l'espoir de leur meneur. Son entrain se transmettait vite et leur donnait le sourire. Alan était aimé par les siens. Ils avaient une confiance aveugle et touchante en lui.

Là où Amalia imaginait découvrir de vieilles bières importées illégalement stockées au fond d'un puits, elle vit un petit bâtiment semblable aux autres. Il abritait plusieurs cuves qui saturaient l'atmosphère chargée d'une odeur de houblon tiédasse. Une collection de gobelets, bock et tasses, tous aussi hétéroclites qu'éloignés de l'idée qu'elle se faisait d'une choppe propre, s'alignaient au-dessus d'un fût prêt à l'emploi. Alan les servit. Amalia eut le droit à un verre à vin rempli à ras bord de bière, Malo à un mug. Il tira également un broc pour les prochaines tournées.

« C'est notre toute première cuvée ! s'enthousiasma-t-il en reprenant le chemin de sa maison. On est parti avec le grain, quand on a quitté la Bretagne. On savait qu'on allait en baver. Autant embarquer de quoi faire la fête ! »

De retour dans le logement d'Alan, l'homme réarrangea des coussins et alla chercher un plateau, ainsi qu'un petit pot de graines de tournesol qu'il posa à même le sol.

« Trinquons ! décida-t-il en s'asseyant.

— Trinquons ! », répondirent Malo et Amalia.

Les verres tintèrent et laissèrent place à un silence qu'Alan aurait sans doute aimé voir agrémenter de commentaires positifs sur sa première bière arabe. Elle s'avéra un peu trop claire, manquait de goût, ne pouvait rivaliser avec la fraîcheur de celles servies dans les bars de Dubaï. Du sable flottait parmi les bulles. L'homme montrait tant d'enthousiasme qu'Amalia n'eut pas le courage de leur proposer de les refroidir de sa magie. Elle se contenta d'appliquer un discret sortilège à son propre breuvage et de saluer la création d'un poli :

« Cuvée numéro un d'une grande série, je l'espère ! »

Alan, ramené à ses obligations par l'évocation d'un possible futur, afficha soudain un air très sérieux, à l'opposé de l'humeur affable provoquée par la dégustation du breuvage local. Amalia le sentit hésiter, puis il prit la parole :

« Je n'aurais pas dû demander à Malo de te draguer. Ce n'était pas correct, ni envers Malo ni envers toi. »

La sorcière le fixa une seconde et salua son effort pour reconnaître ses torts d'un haussement d'épaules amical.

« Si je voulais être tout à fait honnête, tempéra Malo, je préciserais que si c'est bien à cause de lui... »

Iel désigna Alan avec son pouce.

« ... que je me suis rapproché · e de toi, c'est uniquement parce que j'avais envie de t'embrasser que je te l'ai proposé. »

Amalia but une gorgée de bière avant de répondre :

« Et même si je t'aime bien, ma réponse reste la même Malo : plus de sept ans d'écart, c'est mort. »

Malo grimaça une mimique déçue fort peu naturelle qui les fit rire tous les trois.

La sorcière posa à nouveau son regard sur Alan. Il rongea son frein. En temps normal, elle serait restée sur ses gardes face à lui, mais elle prenait à chaque seconde la mesure de sa sincérité : il se montrait excessivement expressif. Ses émotions, loin de le trahir, parlaient pour lui avec une honnêteté désarmante.

Il pencha légèrement la tête sur le côté, comme pour tenter de deviner ce à quoi elle pensait.

« Concernant notre homme... Akio Liu, c'est bien ça ? » commença la sorcière.

Un hochement de tête de Malo lui confirma le nom

« Lorsque je disais vouloir utiliser un nom de l'aristocratie fédérale... Je ne compte pas usurper l'identité de qui que ce soit. »

CHAPITRE 28

Une Hohenhoff

Alan, soulagé qu'elle aborde le sujet d'elle-même, haussa légèrement les sourcils pour l'inciter à en dire plus. Amalia afficha un sourire crâne.

D'un geste, elle fit apparaître son sac-univers, une pochette rouge faite de coton et de lin, décoré d'une fine dentelle bretonne. Elle en sortit ses papiers fédéraux, Allan les récupéra, intrigué.

« Je viens de l'aristocratie fédérale, j'ai horreur de l'avouer. Mon nom de jeune fille est Hohenhoff. Si, pour une fois, ça peut me servir, je ne vais pas me gêner... »

Un silence suivit cette déclaration, puis Malo éclata de rire.

« Une Hohenhoff? Rien que ça? Tu le caches bien... »

— Je prends ça pour un compliment.

— C'en est un! »

Allan, lui, avait toujours les yeux fixés sur la petite plaque de bois fin et de métal que lui avait tendue Amalia. *Amalia Elfric, née Hohenhoff, le 13 septembre 1875, à Stuttgart.* Il avait du mal à réaliser ce qu'il avait dans les mains. Pour lui, le Hohenhoff ne devait pas signifier grand-chose, mais il n'avait pas besoin de connaître son nom pour savoir l'influence des Grandes Familles Sorcières sur la politique fédérale.

« Co... Comment une aristocra... »

— Fille d'aristo', s'il te plait, le reprit Amalia.

— Comment une fille d'aristo' est arrivée en Bretagne? »

Sa méfiance, légitime, teintait son espoir d'un doute douloureux. Amalia grimaça. Patiemment, elle lui raconta sa révolte envers ses parents, la migration du père de Wilma à Aon, sa rencontre avec Cédric, leur mariage. L'homme fronça les sourcils, puis réalisa qu'il avait déjà entendu parler d'elle :

« C'est toi qui faisais les armoires-univers à Aon? »

— Heu, oui, répondit Amalia, surprise. Comment est-ce que tu sais ça? »

— Quand on est parti de Bretagne, les armoires de la Sorcière d'Aon se vendaient une fortune. Si tu n'étais plus là pour les enchanter, c'est pas étonnant. »

Un sourire crispé remplaça l'air prévenant d'Amalia. Finalement, parler avec eux, se fondre avec des Bretons, n'était-ce pas une façon de se rattacher à sa vie d'avant? Ne risquait-elle pas de se faire plus de mal que de bien? Qu'est-ce qu'elle foutait à se mêler à nouveau de leurs affaires, de leurs problèmes?

Le rire d'Alan, suivi d'une vague de bonheur, stoppa net ses idées noires. L'emballement du breton la frappa, la fit basculer, et l'entraîna avec lui.

« Elfric... Tu as pris le nom de ton mari, un humain, plutôt que ton nom de naissance! »

S'il doutait toujours, elle lui offrait la preuve de son attachement à leur culture. Mais il ne doutait plus, la Amalia le savait bien. L'espoir qui luisait en lui depuis tout à l'heure s'enflamma.

Chez les sorciers, le lignage dépendait de la puissance magique. En épousant un humain, en choisissant de s'appeler Elfric, en refusant de perpétuer sa filiation, elle avait insulté sa famille de la manière la plus inélégante qu'il soit. Amalia réclama sa carte d'un geste de la main et adressa un sourire au breton quand elle croisa son regard. Il comprenait toute la portée de son mariage mixte, il savait qu'elle avait tendu un grand doigt d'honneur à des siècles de traditions. Ses yeux chantaient un "Merci" qu'il n'énonça pas. Il n'en avait pas besoin.

À nouveau, il se mit à rire. Il lui fallut quelque seconde avant de pouvoir expliquer son hilarité :

« J'imagine juste la tête de tes parents quand tu as décidé d'emménager en Bretagne, chez des humains, pour te marier avec un humain! »

Amalia rit doucement et surenchérit :

« Imagine leur tête quand ils ont appris que j'avais accouché d'une petite sorcière mixte et qu'elle ne porterait pas leur nom, mais celui de Cédric. »

Elle l'avait dit sans y penser, sans y faire attention, mais le malaise d'Alan lui fit prendre conscience de la mention de sa fille. Elle pinça les lèvres et détourna le regard en demandant à Malo :

« Tu lui as expliqué pour...

— Oui. Je ne voulais pas qu'il mette les pieds dans le plat. »

Malo laissa un petit silence et changea de sujet :

« Je n'étais pas pour, tout à l'heure, mais avec ton nom de naissance... Je pense qu'il faut au moins explorer cette piste...

— Une carte de paiement illimitée, une aristocrate déchue dans nos rangs, surenchérit Alan... On a un début de plan qui tient la route... Bien sûr qu'il faut tenter le coup ! »

La sorcière resta un instant sans parler, le temps de reprendre pied. Ils attendirent qu'elle se joigne à eux sans la presser.

Ils avaient hâte, désormais ; hâte de voir leur stratégie réussir, hâte d'enfin stabiliser la situation. Si l'enclave n'était pas à vendre, ils allaient en acheter le directeur. Si créer un réseau d'eau potable officiel était impossible, alors ils allaient en construire un officieux. Un artefact de transfert de ressource se trouvait facilement, la communauté en possédait déjà plusieurs, de vieux modèles récupérés dans les centres de recyclages du coin. Une fois l'homme dans sa poche, faire poser le dispositif au fond du réservoir ne serait qu'une formalité.

Alan se porta volontaire pour remplir à nouveau les verres de bière et revint avec plusieurs brocs et... villageois. Tous voulaient participer à la mise en place du plan. Ils s'accrochaient au moindre espoir et, celui-là, valait le coup.

La dizaine d'humains et Amalia échangèrent un long moment. Elle visait un rendez-vous le soir même avec responsable de l'enclave, Malo proposait d'attendre une semaine, le temps de se renseigner et de mieux préparer l'opération. Finalement, Malo fut chargé de mener des recherches sur leur cible dès le lendemain.

« Nous sommes donc d'accord. Si tu ne trouves rien de dangereux sur lui, Amalia l'invite pour la soirée, résuma Alan pour son adelphe.

— Je me soumetts au vote », soupira Malo.

Amalia esquissa un sourire victorieux. Elle voulait que les choses aillent vite.

« Il faut que je file, je vais être en retard pour mon service, conclut l'humain. Je ramène Amalia.

— Rentrez bien ! »

Alan serra Malo dans ses bras, hésita, et réserva un traitement similaire à Amalia. Il lui glissa un « Merci » vibrant d'émotion à l'oreille et la sorcière se mordit la lèvre avant qu'il relâche son étreinte.

Le retour à Dubaï s'avéra plus désagréable que l'allée. Amalia confirma avec effroi le terrible doute qui l'avait saisie en montant dans l'ascenseur la veille : sa constitution empêchait certes l'alcool de lui tourner la tête, mais son système digestif se montrait fort peu réceptif à l'idée de boire un litre de bière avant de prendre la route. Les soubresauts de la voiture la rendirent malade par deux fois et elle exigea d'user, la prochaine fois, d'un transfert autonome dans le désert. Hors de question de tenter l'expérience à nouveau.

Malo la déposa devant son immeuble.

« Tu ne fais rien avant que je te contacte demain, insista-t-iel.

— Promis, articula la sorcière, blanche.

— Merci pour ce que tu fais. »

Amalia dévisagea Malo et découvrit un soulagement très différent de ce qu'iel avait témoigné au village. Dans le désert, iel avait gardé un masque. Ce merci ne concernait pas la communauté. Iel la remerciait de lui être venue en aide.

« C'est normal. Et puis ça m'a permis de rencontrer ton frère. »

CHAPITRE 29

Une question de profit

Amalia résista à l'idée d'outrepasser leur marché toute la matinée du lendemain. Malo frappa à la porte de l'appartement aux alentours de midi et exigea une bière et une clope avant de parler.

Cinq minutes après l'arrivée de l'humain · e, iels étaient déjà confortablement installé · e · s dans un fauteuil, une mousse à la main, un paquet de fines cigarettes entre elles deux.

« Il n'est même pas 13h, fit remarquer Amalia. Tu as fait vite !

— Je n'avais pas envie de prendre le risque que tu partes en mode rentre-dedans sans réfléchir. »

Amalia ne releva pas. Ses réactions, bien qu'en général extrêmes, lui semblaient toujours raisonnées et parfaitement sensées, mais elle se savait d'une mauvaise fois légendaire à ce sujet. Autant ne pas s'attarder là dessus.

« Donc ? insista-t-elle.

— De ce que j'ai pu voir, le gars est clean. »

Iel sortit une feuille de notes et lue en diagonale :

« Il vient d'une famille modeste de Dubaï et a gravi les échelons rapidement. Il est célibataire depuis six ans. Je ne lui ai pas trouvé d'enfant. Son ex-femme et lui se sont séparés d'un commun accord, le divorce a été prononcé sans...

— Donc ce n'est pas risqué, on est d'accord, coupa Amalia.

— En tout cas, tu n'as pas à te méfier d'une épouse ou d'un époux.

— Ça me suffit.

— Tu ne veux pas plus de détails ? »

La sorcière haussa les épaules. Non, elle n'en avait pas besoin. Malo insista tout de même pour la renseigner sur sa religion, son engagement auprès des Cités Arabes et lui dressa la liste des derniers contrats de l'homme, mais Amalia ne l'écoutait que d'une oreille.

Iels terminèrent leur verre et leur cigarette, puis Amalia prit la route du Burj Khalifa. Elle comptait interroger Karl sur sa propre famille. Si elle voulait donner le change lors du repas de ce soir, elle devait s'informer des actualités politiques et industrielles des Hohenhoff.

Gabir se chargea de contacter Akio Liu, sans poser de questions. Le majordome confirma dans l'heure l'acceptation de l'invitation. Amalia, enchantée par le rôle qu'elle devait jouer, prit très au sérieux la préparation de son personnage. Elle serait cette aristocrate typique, celle qui, en se préoccupant d'une situation désespérée, s'achetait une conscience. Elle serait l'une de ces sorcières qu'elle méprisait.

Quand elle estima en avoir appris suffisamment sur les dernières affaires de sa famille, Amalia commença à s'apprêter.

Elle opta pour une superbe robe sur laquelle elle avait craqué dès son arrivée à Dubaï, quand elle s'était mise en tête de se constituer un bagage vestimentaire de luxe pour les cinquante années à venir. La longue tunique noire se fendait sur sa jambe gauche jusqu'au milieu de sa cuisse. Une fine dentelle partait de ses épaules et cerclait sa poitrine pour dégringoler sur ses hanches et se rejoindre dans son dos. On devinait sa peau claire à travers le jour brodé de la soie. Un simple sort de maintien permettrait de descendre le tissu sur ses bras et laissait nu sa gorge.

Elle se détailla dans le miroir, surprise. Elle avait oublié combien elle aimait ça. Se sentir belle n'était pas nouveau. Elle aimait qui elle était, ce à quoi elle ressemblait et n'avait aucun scrupule à l'affirmer. Elle aimait prendre soin d'elle. Elle aimait choisir ses tenues pour se mettre en valeur. Pourtant, depuis plusieurs années, elle ne se permettait plus ce genre de toilette. À Aon, elle se contentait d'habits simples et classiques, de préférence sans magie, aussi ses derniers souvenirs de pareilles parures dataient de son

adolescence. Depuis, elle avait mûri. Ses courbes s'étaient affirmées, consolidées. La femme qu'elle avait en face d'elle portait à merveille ce type de vêtement.

Elle enfila une paire d'escarpins au talon bas et détailla ses cheveux. Courts, comme à l'habitude, ils contrastaient avec l'élégance de la tenue, ils la rajeunissaient. Peut-être les laisserait-elle pousser, à l'occasion.

Elle se maquilla, choisit un châle rouge à poser sur ses épaules et patienta, une cigarette entre les lèvres, le regard perdu sur Dubaï. Elle ne doutait pas de sa capacité à faire plier l'homme, mais elle ne pouvait s'empêcher d'appréhender la suite. L'argent suffirait-il ou aurait-elle à coucher avec lui ?

Gabir frappa à la porte et Amalia souffla sa fumée. Il était temps de jouer la femme hors de portée. Elle écrasa sa clope dans le vide et rendit au restaurant.

Le directeur de l'enclave, Akio Liu, l'attendait sur une petite table à l'écart des autres clients. Un sortilège de discrétion les entourait, précaution élémentaire assurée par l'hôtel pour garantir une parfaite confidentialité à ses hôtes. Ils pourraient parler de leurs affaires tranquillement.

« Madame Hohenhoff ?

— C'est bien moi. Monsieur Liu. »

Elle serra la main qu'il lui avait tendue en se levant à son approche et s'assit avec un mouvement gracieux.

« Je suis vraiment heureuse que vous ayez répondu à mon invitation.

— Une invitation par la famille Hohenhoff ne se refuse pas, voyons.

— Un homme occupé comme vous aurait eu de bonnes raisons de refuser. J'espère ne pas vous faire perdre d'argent ce soir.

— Je suis certain de pouvoir tirer meilleur profit en votre compagnie que de la réception mondaine à laquelle j'étais convié. »

Ils échangèrent un regard entendu, on leur apporta un vin pétillant à méthode champenoise – un alcool aussi rare que cher – et ils s'adonnèrent aux banalités classiques d'une introduction de repas aristocrate. Ce fut, pour Amalia, le début d'une longue soirée particulièrement inintéressante, ponctuée de considération économique dont elle n'avait que faire.

CHAPITRE 30

Corruption

Amalia, entre deux entremets aux allures d'œuvre d'art servis par un sorcier impeccable et discret, eut tout le loisir d'étudier son interlocuteur en détail. Bien trop vieux pour elle, elle ne parvenait pas à lui trouver le moindre attrait physique. Propre sur lui, ce grand brun au teint mordoré n'était pourtant pas repoussant, mais son âge la rendait mal à l'aise. Si elle devait se retrouver dans son lit, elle s'arrangerait pour que ce soit rapide.

À un plat de terrine d'aubergine, élégamment minimaliste, succédèrent de petites assiettes d'amuse-bouche. Chaque nouvelle arrivée l'étonnait par la délicate façon dont les aliments avaient été assemblés.

Amalia ne comprenait pas vraiment qu'on dépense tant de temps à dresser de telles sculptures pour les manger aussi vite, mais elle s'extasiait avec Akio sur ces poèmes éphémères. La table ne se vidait jamais, leurs verres non plus.

Sans surprise, Akio se montra très réceptif à la perspective du joli pactole qu'elle lui fit miroiter. Le sujet, bien sûr, ne fut évoqué qu'en surface, à demi-mot, préliminaire délicat comme les mets qu'ils dégustèrent. L'homme aborda le cœur de leur discussion à la dernière bouchée de son assiette.

« Je suis un peu étonné de voir une grande famille s'intéresser aux humains. Les Hohenhoff ont changé de position à ce sujet ? »

La sorcière afficha une expression à la limite du dégoût et s'empressa d'expliquer :

« Merlin, non, bien sûr que non. Nous n'en voulons pas dans la Fédération, ils n'y ont pas leur place. Cela n'empêche pas d'éprouver de la compassion pour eux. Je ne suis pas un monstre... Tout stupides que soient les humains, ils restent des êtres conscients, ils ont le droit de vivre.

— Stupides ? »

Le directeur de l'enclave parut sincèrement surpris par l'insulte.

« Vous ne pensez pas ? Se lancer dans telle entreprise sans certitude de réussite... »

— N'ont-ils pas été chassés de Bretagne ? »

Amalia haussa les épaules. Si un trait caractérisait sa famille, c'était bien son dédain face aux conséquences de la politique anti-humaine menée depuis des années par l'Ordre.

« Leuthar débarrasse nos Terres, merci à lui. Je reste persuadée qu'ils ont le droit de vivre, si pas décemment – car il ne fallait pas s'installer dans un désert s'ils escomptaient vivre décemment, n'est-ce pas ? – au moins avec le minimum vital. Si je peux, ici, leur apporter une stabilité qu'ils sont incapables d'atteindre seuls, je le fais de bon cœur. »

La jeune femme perçut alors tout le mépris que ressentait Liu pour ce type de discours, tout le dédain qu'elle lui inspirait ; comme une amertume écœurante au fond de la gorge et une acidité vive dans sa bouche. Elle ne s'y attendait pas et hésita à nuancer son propos, mais Akio Liu ne lui laissa pas le temps de répondre :

« Je vous comprends très bien. Maintenant, votre entreprise n'est pas sans risque pour moi. Que suggérez-vous ? »

Amalia sourit, charmante, et croisa les doigts sous son menton dans un geste d'assentiment parfaitement calculé. Tout se vendait, y compris les idéaux. Elle avait surpris un éclat vif dans les yeux de l'homme persuadé de se jouer d'elle. Il jubilait à l'idée de la faire payer cher pour ses propos racistes.

« J'ai beaucoup d'argent », confia-t-elle

Elle appréciait tout particulièrement le tour inattendu que prenait son jeu. Elle qui pensait trouver un écho au discours de sa famille, découvrait à la place une vive résistance envers ces vieilles pratiques. L'homme remontait dans son estime, mais cela ne changeait rien à son plan : si, d'une façon ou d'une autre,

le directeur de l'enclave acceptait de se laisser corrompre, elle gagnait la partie.

« Je m'en doute, répondit-il avec une expression dégoulinante de complaisance, mais je voudrais plus. »
Amalia lui jeta un regard intrigué.

« Votre nom, reprit l'homme, est assez connu et le prestige de votre famille s'étend sur tout le continent eurasiatique... »

Il marqua une pause, but une gorgée du délicieux vin couleur rubis qu'on venait de lui servir, puis énonça la vraie raison sa présence :

« Je cherche une alliance.

— Ma famille sera à votre écoute, vous semblez avoir de l'influence ici. »

Sous son air charmant, Amalia s'inquiétait. Elle n'avait pas envisagé que le haut fonctionnaire s'intéresse à ce point à son nom. C'était dangereux. Sa couverture ne tiendrait pas s'il entreprenait de se rapprocher des grandes familles. Les Hohenhoff l'avaient reniée depuis trop longtemps pour accepter de jouer le jeu, même s'ils pouvaient y gagner quelque chose.

« Je ne suis pas marié... », commença l'homme.

Amalia l'interrompit immédiatement d'un rire grinçant, au bord du ricanement.

« J'espère que vous plaisantez ! lâcha-t-elle, glaciale.

— Vous m'avez mal compris, souffla précipitamment Liu. Vous n'êtes pas la seule héritière de votre famille et...

— Je vous ai parfaitement compris. Comment pouvez-vous imaginer que je vendrais mon nom pour de simples humains ? Ma charité a des limites. Avez-vous conscience du caractère insultant de votre démarche ? »

Amalia frissonna à la douche froide imposée par les sentiments du directeur. L'échec rapide de cette négociation avait nettement rafraîchi son enthousiasme.

« J'imaginai qu'une alliance avec un haut fonctionnaire dubaïote aurait pu intéresser la branche familiale dont vous êtes issue », rétorqua Liu avec une politesse glacée.

La jeune femme plissa les yeux. Il s'était donc renseigné sur son arbre généalogique avant leur rencontre et savait qu'elle n'avait de Hohenhoff que le prestige d'un grand nom. Son père, fils du benjamin de la génération précédente, ne tenait qu'une place mineure au sein du clan. Une position subalterne qu'Amalia n'avait jamais admise.

« Les Hohenhoff ne se marient qu'aux membres de Grande Famille. Je suis fiancée à un Cromwell », inventa-t-elle pour couper court à la discussion.

Elle aurait aimé avoir une cigarette à la main pour occuper ses gestes parasites, mais elle ne pouvait fumer en public, pas avec un sorcier. Elle se contenta de lisser la nappe devant elle.

L'homme ne répondit pas immédiatement. Il avait, de toute évidence, considéré un peu trop vite le nom Hohenhoff comme une simple marchandise. Pragmatique, il estima que la soirée pouvait encore se révéler profitable et accepta la déconvenue avec un sourire.

« Je m'excuse, je ne suis pas au fait des traditions qui ont cours dans la Fédération. Je me le tiendrais pour dit. »

Amalia adopta de nouveau une attitude charmante et lui adressa un regard complaisant qu'elle peina à rendre crédible. La pratique avait beau être courante parmi les Grandes Familles sorcières, la jeune femme ne pouvait s'empêcher d'éprouver une forte répulsion à l'idée d'épouser un homme presque deux fois plus âgé qu'elle.

Elle devait absolument recadrer la conversation sur un sujet qu'elle maîtrisait mieux.

« J'accepte vos excuses, vous ne pouviez en effet pas savoir. Passer la nuit avec vous pourrait être agréable, pour nous deux, mais je ne peux guère vous accorder plus... », reprit-elle.

Elle se colla un sourire entendu sur le visage, se pencha légèrement vers Liu, et ajouta :

« Mais, au risque de me répéter, j'ai *beaucoup* d'argent. Je pense que nous devrions rester concentrés sur ce centre d'intérêt commun et éviter de nous éparpiller... au moins jusqu'à la fin du repas. »

Akio Liu la détailla du regard, hésita, puis esquissa un signe de négation en détournant les yeux de son décolleté.

« Vous êtes trop jeune pour moi. Si l'idée du mariage d'affaires vous avait intéressée, pourquoi pas, mais dans la situation actuelle, j'aurais bien trop l'impression de profiter de vous. »

Amalia s'étonna de tant de franchise et le directeur rit en ajoutant :

« En revanche, je veux deux cent mille Dens.

— Deux... et puis quoi encore ? »

Ses parents avaient acheté l'équivalent du canton de Bâle pour ce prix. L'homme ne pouvait pas être sérieux ! Il lui semblait impossible que l'écart de niveau de vie entre les Grandes Familles et Dubaï soit si large.

« Je croyais que vous aviez beaucoup d'argent...

— Soyez raisonnables... je ne monterais pas au-dessus soixante-quinze mille Dens.

— Mettons soixante-quinze milles, dans ce cas. »

Amalia tiqua, un sourire crispé sur les lèvres. Il avait accepté du premier coup, elle aurait donc dû proposer moins. Elle décida de ne pas s'en préoccuper. Après tout, ce n'était pas son argent. Elle sortit sa carte.

« Dix pour cent tout de suite, le reste après l'installation de l'artefact au fond du bassin. »

L'homme sortit sa propre carte et accepta l'échange d'un signe de tête.

« Cela me convient »

Les deux cartes se frôlèrent et Amalia signa son tout premier acte de corruption.